



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

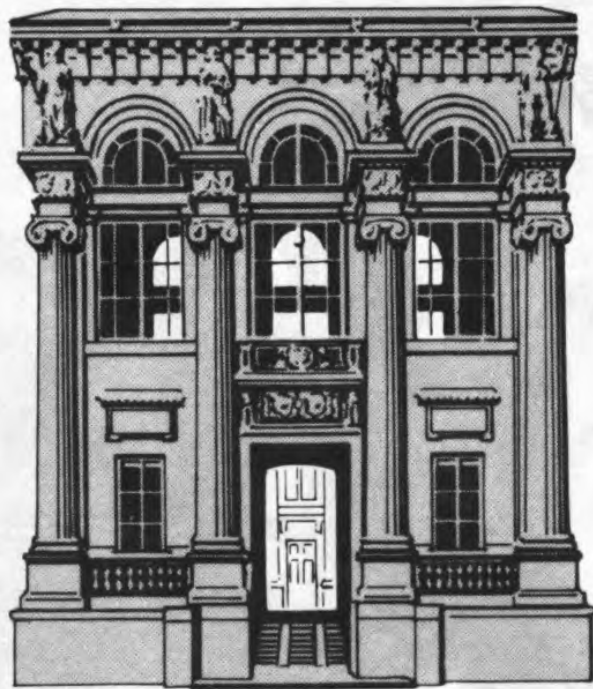
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY

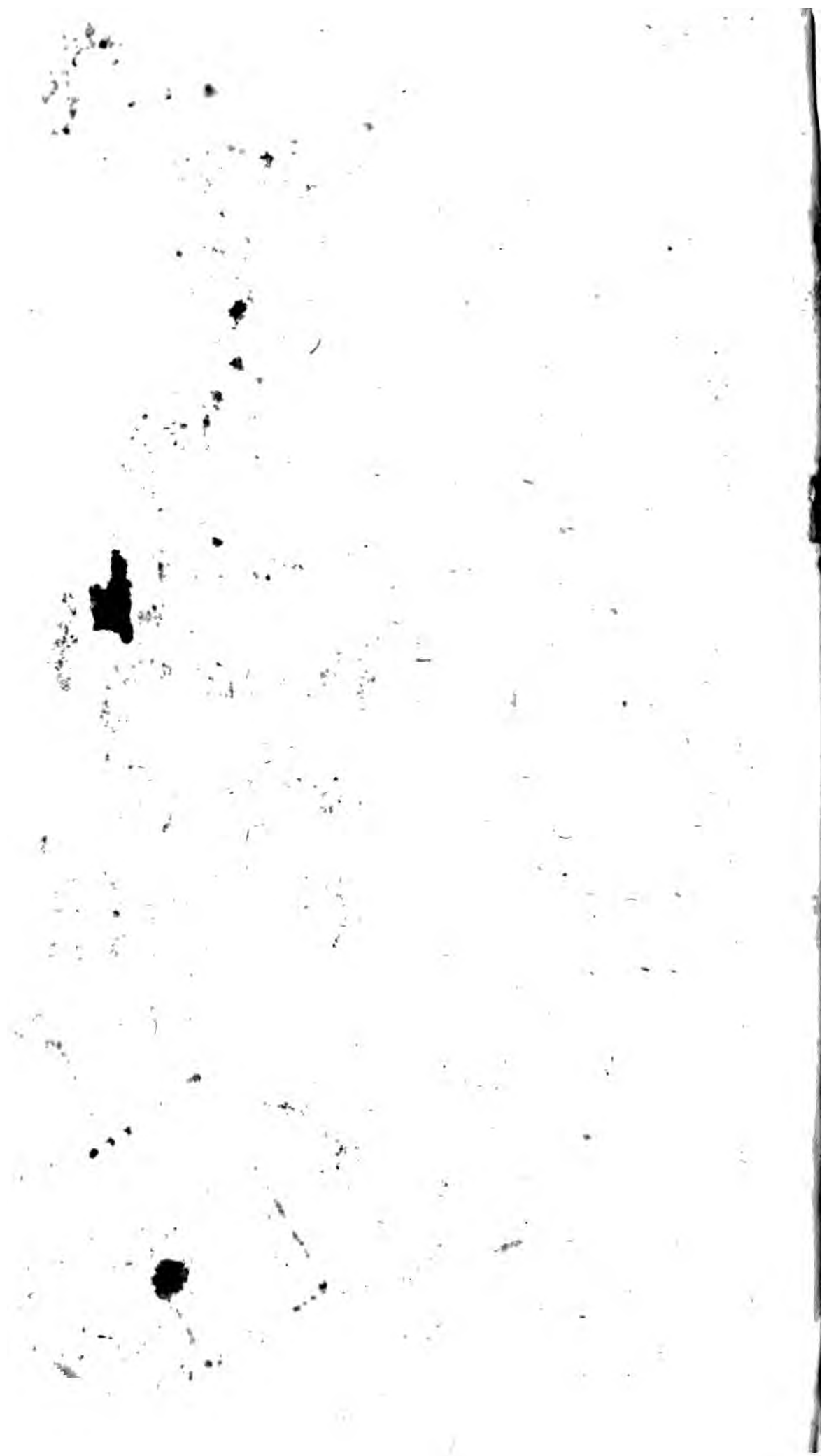


ST. GILES · OXFORD  
*Vet. Fr. II A. 2152*









52173

U

EX LIBRIS

E. REMY

88

200

53

16907 585





[ Du Bocage ]

**L E T T R E**  
**SUR**  
**LE THEATRE.**  
**ANGLAIS,**  
**AVEC UNE TRADUCTION**  
**DE L'AVARE, COMÉDIE**  
**DE M. SHADWELL,**  
**ET**  
**DE LA FEMME DE CAMPAGNE,**  
**COMÉDIE DE M. WICHERLEY.**

---

Nimirum propter continentiam, incontinentia  
necessaria est; Incendium ignibus extinguitur.

---

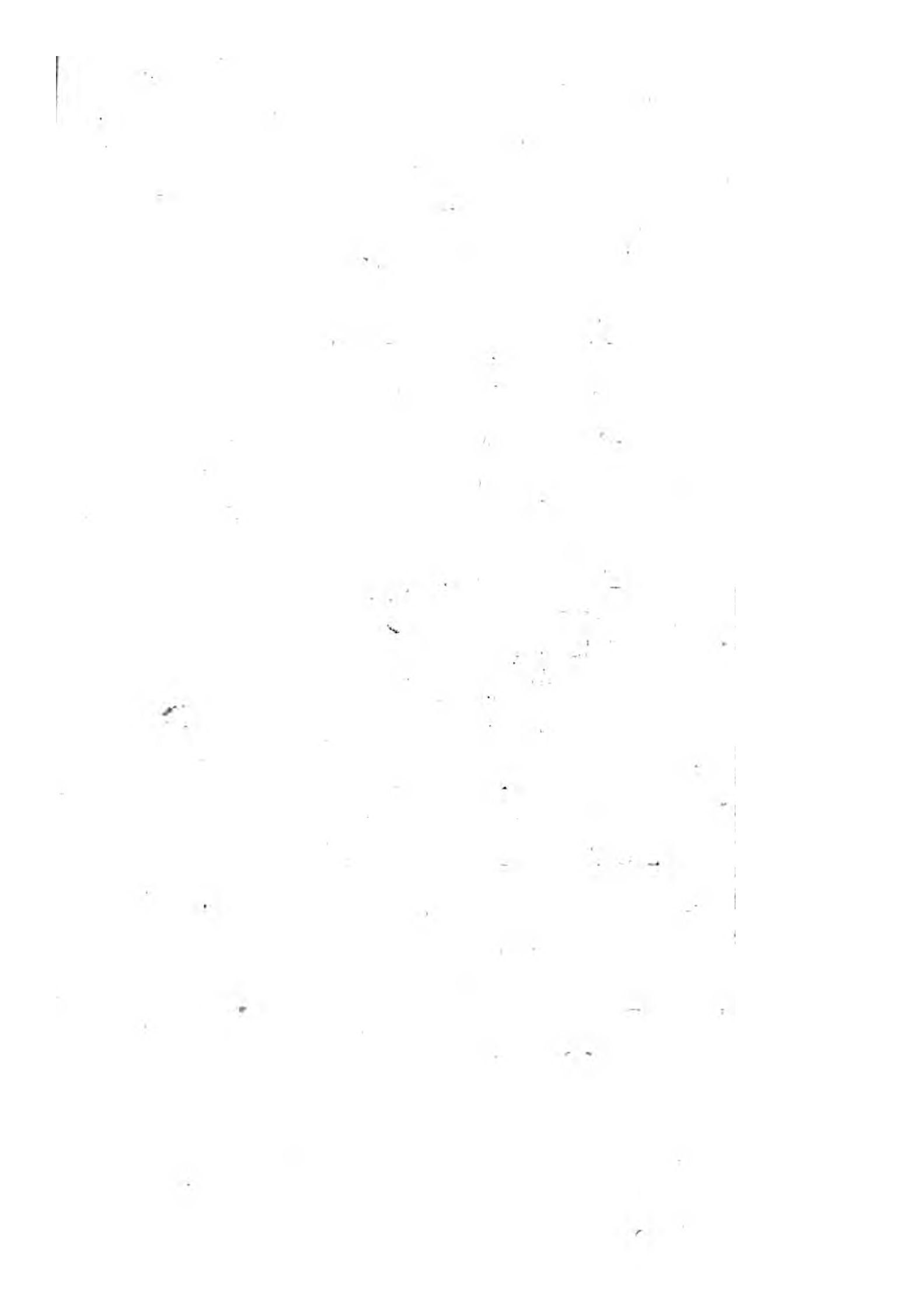
**TOME PREMIER.**

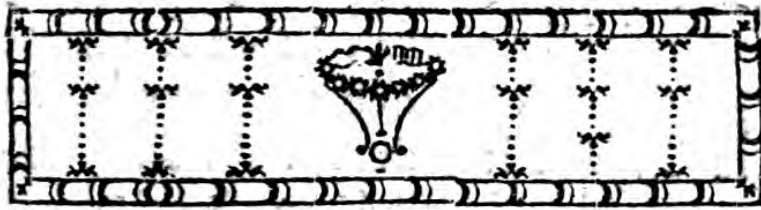


---

**M. DCC. LII.**







# LETTRE

SUR

# LE THEATRE

ANGLAIS.

---

**J**E viens de lire, Monsieur, la Traduction du Théâtre Anglois de M. de L. P. Je n'ai garde d'attaquer le mérite de cet ouvrage. Il y en a peu dans ce genre qui puissent faire autant d'honneur à leur Auteur. Mais je ne veux pas non plus

*Tome I.*

A



2                    *Lettre sur le*

vous laisser abuser, & ce seroit une grande erreur, que de prendre sur la Traduction de M. de L. P. une autre idée du Théâtre Anglois que celle que j'ai tâché de vous donner jusqu'ici.

M. de L. P. pensoit tout comme nous, Monsieur ; je m'en suis douté d'abord en lisant son Discours Préliminaire ; & l'attention avec laquelle j'ai comparé sa traduction avec l'original, a achevé de m'en convaincre. Il n'a point cherché à donner une idée du Théâtre Anglois tel qu'il est effectivement. Je suis persuadé qu'un naturel du pays un peu attaché aux préjugés de sa nation, bien loin de reconnoître dans cet ouvrage son Shakespear, son Benjonhson, criroit à l'imposture, & se plaindroit de les voir ainsi défigurés. Pour moi, au contraire, je fais gré au Traducteur de son bon

goût. J'admire la prudence & le discernement avec lesquels il a choisi ce qu'il y avoit de présentable dans une chose pour laquelle le Public avoit de la curiosité, mais dont il auroit été bientôt rebuté, si on la lui avoit montrée telle qu'elle est effectivement. Le Traducteur me paroît mériter lui-même l'éloge qu'il dit qu'on ne peut refuser à Shakespear. Il a sù amuser sa nation, & c'est avoir heureusement réussi, quelques soient les moyens mis en œuvre, pour en venir à bout.

Le point essentiel pour plaire au public est de choisir un sujet convenable, ou du moins, s'il ne l'est pas naturellement, de le rendre tel par son industrie. Quelle apparence y avoit-il d'intéresser le bon goût des François à un assemblage baroque de choses également étranges & ridicules ? Il étoit assez difficile que

4                    *Lettre sur le*  
les Tragedies Angloises pussent plai-  
re par leur sujet seul & leur intri-  
gue. Les scenes choquantes, ou par  
la licence des discours, ou par la  
basseffe des interlocuteurs & des  
propos; ces longs dialogues froids,  
plats, ou déplacés; ces morceaux  
pompeux qui bien loin d'être dans  
la Nature, tiennent de l'Enthou-  
siasme & du Galimathias. Quelque  
grace que leur eût donné la traduc-  
tion, auroient-ils contribué à la fai-  
re valoir? Au contraire: Aussi M. de  
L. P. s'est-il bien donné de garde  
de les laisser venir à la connoissance  
du public, si ce n'est par de très lé-  
gers échantillons. S'il eût fait au-  
trement, c'eût été, comme il le dit  
lui-même, renverser l'autel où il sa-  
crifioit: il falloit au contraire tout  
son art pour l'établir, & y attirer  
le culte dont il avoit besoin.

C'est, je crois, Madame Dacier,

*Théâtre Anglois.* 5

Monsieur , qui animée par son zele & son goût pour les anciens , se plaint dans la préface de son Homere ou de son Terence , de ce que ses traductions ne rendent que bien imparfaitement les beautés de l'original. Elles ne nous en donnent d'autre idée , dit-elle , que celle que nous prendrions de la beauté si vantée d'Helene ou de Cléopatre, en voyant les momies de ces deux Princeffes. Laissons-là les motifs qui pouvoient occasionner chez notre savante cet excès ou de modestie ou d'amour pour l'antiquité. Je ne crois pas que M. de L. P. soit dans le cas de penser de même. A Dieu ne plaise que nous voulions l'obliger de nous resusciter son Auteur , de nous le donner tout vivant , tout entier. Felicitons-nous de nous être adressés à quelqu'un capable de satisfaire aussi prudemment une curiosité dont sans

lui nous eussions peut-être été mal payés. Nous voulions qu'il nous rendît compte des propos, des faillies d'imagination, des extravagances enfin, d'un homme de grande réputation, que l'égarement de son esprit a fait renfermer aux petites maisons. Cette comparaison révolteroit sans doute un Anglois ; je ne la crois cependant gueres éloignée de la vérité. Les alternatives de Shakespear sont à peu de chose près les mêmes que celles d'un homme qui a perdu la raison. Il y a de beaux morceaux dans Shakespear ; un fou dit quelquefois des choses très belles & très sensées. C'est pour plaire au peuple qu'il a donné des plaisanteries basses ou ridicules ; elles n'en ressemblent pas moins aux propos d'un habitant des petites maisons. Enfin M. de L. P. a sù s'acquitter d'une commission aussi délicate. Il a re-



tranché absolument ce qui étoit infipide ou révoltant. Il a fait encore un tri sur le reste , & lorsque la pensée étoit supportable , il s'est contenté d'adoucir l'expression. Je suis étonné même combien il s'est rendu propres quelquefois les idées de l'original , & quel heureux tour il a su leur donner tant en vers qu'en prose. C'est qu'il n'a rien négligé de ce qui pouvoit faire valoir un ouvrage qui sans lui n'eût rien valu. Il en sentoit le foible ; s'il l'a loué , il est aussi convenu du grand nombre de ses défauts ; & s'il l'a plus loué qu'il ne l'a blâmé , est-il étonnant qu'il ne cherchât pas à décréditer ce qu'il est de son intérêt que le public approuve , & qu'il a même mis contre toute apparence en état de lui plaire ? Le Traducteur du Théâtre Anglois s'est sûrement excepté de cette règle générale de M. de Voltaire :

Qu'on doit faire grace à la copie en faveur de l'original. C'est ici, je crois, tout au contraire la traduction qui fait passer le texte.

Voilà, Monsieur, ce que je pense de la traduction Française du Théâtre Anglois. Je n'ai rien changé en la lisant aux sentimens & à l'opinion que je m'étois formés sur l'original, & dont je vous ai déjà rendu compte en vous envoyant des Extraits de quelques Tragédies Angloises. Ils étoient moins bien dits, moins agréables que ceux de M. de L. P. mais peut-être aussi exacts, aussi sinceres. Je n'entame point le mérite personnel des Auteurs Anglois; ils ont réussi dès qu'ils ont saisi le moien de plaire, & de flatter leur nation. Il ne s'en est point trouvé qui eussent cette supériorité de génie nécessaire pour réformer le goût dépravé de leurs Compatriotes,

& la difficulté de l'entreprise en a peut-être détourné ceux qui en auroient eu l'idée. Ils se font contentés de les servir à leur gré : & si leur étoile les avoit fait naître en France, ils auroient de même pris l'esprit & le génie du pays, & auroient peut-être rencheri sur tout ce que nous avons d'Auteurs Dramatiques. Ce qui m'étonne & me surprend, c'est le goût de la nation, c'est son attachement pour des pareils ouvrages. Je voudrois pouvoir le révoquer en doute. Comment se peut-il qu'un des peuples aujourd'hui le plus policé de l'Europe, & dans la plus haute réputation de sagesse & de savoir, coure en foule à un spectacle que je ne crains point de mettre de pair avec celui de nos marionnettes ? Qu'est-ce qui peut l'y attirer ? Est-ce la représentation du regne d'un de ses Rois ? Les événemens

moitié feints, moitié vrais, y sont entassés sans vraisemblance, & entremêlés de grossièretés & d'injures que nos crocheteurs ne se diroient pas aussi longuement : Ils en viendroient plutôt aux mains. Est-ce celle des pièces de leur invention ? N'en prendroit-on pas souvent, Monsieur, le sujet & la conduite pour le produit d'une imagination malade & échauffée ?

*Sicut ægri somnia , quibus nec pes  
nec forma redditur...*

N'y voit-on pas un contraste de grandeur emphatique & empoulée, autant au dessus de la Nature, que les plattes bouffoneries qui les entremêlent sont au dessous ? Leurs Comédies, il est vrai, sont gaies ; elles divertissent, elles font rire. Mais, comment ? c'est en mettant sous les yeux des choses dont il

n'est pas seulement permis de parler dans le monde : C'est l'indécence des propos & des actions qui rend les Comedies piquantes ; & qui souvent est à peu de chose près la même dans la Tragédie. Les scenes intéressantes sont celles des mauvais lieux : Les femmes apprennent ce qui s'y passe , & les différents noms de ce que leurs maris peuvent leur en rapporter ; & leurs filles s'y instruisent de ce qu'elles sont censées en France n'apprendre que le jour de leurs nôces. L'intrigue des Comedies est souvent aussi baroque & aussi monstrueuse que celle des Pièces Tragiques. Pour les Tragi-Comedies elles tiennent des deux especes ; elles en réunissent aussi le ridicule & l'extravagant.

Enfin je n'insiste point , Monsieur , sur le mauvais des Tragédies Angloises ; je crois vous en avoir



assez & peut-être trop longuement entretenu en en faisant l'examen. C'est l'ardeur avec laquelle la nation les soutient qui me paroît tenir du prodige, & dont je voudrois pouvoir me rendre raison. J'en trouve une toute simple pour attirer la foule à leurs pieces Comiques. C'est la licence qui y regne. Ce sujet de plaisanterie est toujours celui auquel le plus grand nombre se prête le plus volontiers : il réveille & excite l'attention. La peinture vive des actions qui souvent peu s'en faut, sont mises à exécution, & dont on voit du moins tous les préliminaires, est encore un morceau intéressant pour la multitude, & je doute que le peuple, la jeunesse en général, & même les vieux qui veulent encore être jeunes, par conséquent tout le monde, quittât un spectacle de cette espece, pour aller s'é-

gayer sur une plaisanterie fine & spirituelle, qui ne rouleroit que sur une critique délicate des ridicules du siècle.

Vous souvient-il, Monsieur, d'un projet de Dissertation que nous avions remis à un tems moins occupé? Il étoit question de savoir si l'usage de peindre sans ménagement toutes les actions de la nature, comme fait par exemple le texte de l'Ancien Testament, comme fait un Medecin lorsqu'il parle pour les gens de son art, ne vaudroit pas mieux que la délicatesse avec laquelle nous évitons ce qui seroit seulement susceptible d'équivoque. La décision de cette these seroit intéressante pour un grand nombre d'occasions où l'on n'ose se servir d'expressions bonnes par elles mêmes, dans la peur qu'elles ne soient relevées comme ayant réellement une signification que la

corruption feule de nos cœurs & l'envie d'équivoquer leur attribue. Elle le feroit auffi pour appuier ce que je viens de dire en faveur des Comédies Angloifes, & pourroit par conféquent trouver ici fa place ; mais cela nous rejetteroit trop loin. Revenons à notre fujet.

La raifon du succès des pieces Comiques des Anglois ne peut, généralement parlant, s'appliquer aux pieces Tragiques, & celle qu'apporte le Sr. Lélío Riccoboni ne me fatisfait point. Peu de gens étoient cependant plus capables que lui de décider cette queftion ; ainfi je n'entreprendrai pas de la réfoudre après lui. Mais quelque goût qu'eût la nation Angloife pour la méditation & la rêverie, est-il poffible qu'on ne pût l'en tirer qu'en lui mettant devant les yeux le fer, le poison, l'affassinat, les tortures, les gibets, les

enterremens, les forciers, les Demons même? Sans doute toutes ces horreurs détourneraient l'attention d'un Philosophe profondément appliqué à un calcul, ou à un nouveau système; & il ne faudroit pas moins qu'elles pour occasionner sa distraction. Mais le bourgeois quittant son trafic, & venant se récréer au spectacle, le plus grand nombre attiré par l'oisiveté ou la curiosité, le Philosophe même sorti de son étude pour s'égayer & se délasser l'esprit, ne peuvent-ils être intéressés par des objets moins atroces, & d'une plus foible impression. Je crois qu'ils trouveroient également dans ceux de cette dernière espece, l'amusement qu'ils viennent chercher. J'en ai pour preuve l'ardeur qu'ont les Anglois pour nos spectacles, lorsqu'ils viennent en France, & l'assiduité avec laquelle ils les suivent.

C'est par là même que je crois réhabiliter le goût de la nation. Ce n'est point lui faire tort que de lui proposer le nôtre pour modèle, du moins sur cet article. C'est dans la comparaison de celui des deux nations que je trouve la raison que j'ai donnée du succès des Comédies Angloises. N'avons-nous pas vu en France le spectacle de l'Opéra Comique suivi jusqu'à en exciter la jalousie de tous les autres ? n'étoit-ce pas la licence, assaisonnée d'esprit, il est vrai, qui y attiroit la foule ? Si Moliere avoit donné dans ce goût de liberté, difficilement nous eût-on ramené à la bonne plaisanterie. Nos pieces Comiques, à l'intrigue près, auroient été plus ressemblantes à celles des Anglois. J'ai trouvé moyen de nous rapprocher de la Comédie Angloise ; tâchons donc aussi de rapprocher les Anglois de notre

Tragédie.



Tragédie. Tirons leur doucement l'aveu que la prévention seule les attache à leurs productions, & que souvent même aux depens de leur utilité, ils n'adopteroient pas celles d'autrui. Comment déterminer une nation présomptueuse à profiter des leçons étrangères, dont elle seroit obligée de reconnoître la source? Elle n'aime les découvertes des autres que dans leur commencement, & lorsqu'elle peut encore en les perfectionnant se les approprier. Je me persuade donc par la justice que les Anglois rendent au mérite de nos pieces, que c'est moins le goût que la prévention qui les attache aux leurs. Leur goût du moins n'est qu'une suite de leur préjugé, l'habitude les amene à leur Théâtre, la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & de tout ce qui leur appartient, les familiarise avec ces

Contes de Vieille, il faudroit renoncer à ce

*Quod primum rupto gustaverit ovo...*  
Il faudroit

*Quæ imberbes didicere, senes perdenda fateri...*

La démarche seroit dure, & à eux plus qu'à qui ce fût. J'ai même pour garant de ce que j'avance un de leurs plus célèbres Auteurs Dramatiques. C'est M. Dryden qui a cependant écrit conformément à l'usage qu'il a trouvé établi dans sa nation. Il n'en désapprouve pas moins cet usage; s'il le suit, c'est par nécessité; il en sent les défauts, & la juste préférence que doit avoir la maniere d'écrire des François. Vous allez juger vous-même, Monsieur, du sentiment de cet Auteur. J'en traduis quelques endroits pour vous laisser décider si un homme qui pensoit de même a eu d'autres raisons pour

écrire comme il a fait, que la pré-  
vention, l'usage reçu avant lui, &  
qu'il n'ose changer. Je crois, Mon-  
sieur, lui entendre dire

*Video Meliora, proboque : Dete-  
riora sequor . . .*

» Si on avoit voulu décider, dit  
» M. Dryden, lesquels des Anglois  
» ou des François ont le mieux écrit,  
» il y a trente ans, & qu'on m'eût  
» demandé mon avis, j'aurois sûre-  
» ment adjugé le prix à notre nation.  
» Mais nous avons été depuis ce  
» tems-là si mauvais Anglois, que  
» nous n'avons pas eu en vérité le  
» loisir d'être bons \* Poètes. C'est  
» aussi dans ce tems-là que nous a-  
» vons perdu Beaumont, Fletcher,  
» Johnson, qui ne pouvoient nous  
» mener plus loin que le degré de

\* Poète se prend en Anglois pour Au-  
teur Dramatique.

» perfection où ils sont parvenus.  
» Est-il étonnant que dans un siècle  
» rempli de tant d'horreurs, l'esprit  
» & les belles lettres n'ayent pas fait  
» de progrès en Angleterre? Les  
» Muses qui suivent toujours la paix,  
» se transplantent dans un autre  
» pays: Le Cardinal de Richelieu  
» commençoit déjà à les prendre  
» sous sa protection. Corneille &  
» quelques autres encouragés par ce  
» grand Ministre réformoient le  
» Théâtre François qui étoit pour  
» lors autant au dessous du nôtre,  
» qu'il est à présent au dessus de lui,  
» & de tous ceux de l'Europe. . . .  
» Mais puisqu'en parlant des anciens,  
» j'ai déjà traité des règles que nous  
» avons empruntées d'eux pour le  
» Théâtre, je n'en dirai plus rien  
» ici; voyons seulement si de toutes  
» les nations ce ne sont pas les Fran-  
» çois qui les observent le plus

» exactement. Ils sont si scrupuleux  
» sur l'unité de tems que plusieurs de  
» leurs Auteurs sont encore indécis;  
» si Aristote n'a pas voulu dire le  
» jour artificiel de douze heures plus  
» ou moins, plutôt que le jour na-  
» turel de vingt quatre heures ; &  
» si en conséquence les pieces ne  
» doivent pas être toutes renfermées  
» dans cette durée de tems. Je puis  
» du moins certifier que dans tou-  
» tes celles qui sont écrites depuis  
» vingt ans , je n'en ai pas trouvé  
» une dont la durée fût de trente  
» heures. Ils sont aussi exacts sur l'u-  
» nité de lieu. Plusieurs de leurs Cri-  
» tiques le déterminent à l'endroit  
» seul où la piece est supposée com-  
» mencer , & aucun ne lui donne  
» plus d'étendue que la ville où l'ac-  
» tion est censée se passer. L'unité  
» d'action de leurs pieces est en-  
» core plus remarquable ; ils ne la



» chargent point de sous-intrigues  
» comme font les Anglois, dont les  
» Tragi-Comédies ont souvent plu-  
» sieurs scenes, qui n'appartiennent  
» point du tout au principal sujet.  
» C'est-ce qui fait que nous voions  
» dans ces pieces des tissus diffé-  
» rens, comme dans une étoffe mal  
» faite. Ces différentes actions, ou  
» plutôt ces différentes pieces en-  
» chassées l'une dans l'autre, en  
» sont plus difficiles à entendre ;  
» quand on commence à s'échauf-  
» fer pour l'une, & à y prendre  
» part, on est interrompu par l'au-  
» tre, on en est détourné, & ainsi  
» on ne prend intérêt à aucune. De-  
» là vient encore que la moitié de  
» nos Acteurs ne connoît point l'au-  
» tre ; ils observent leurs marches  
» comme des Généraux d'armées,  
» & ne commencent leur connois-  
» sance qu'à la dernière scene du

» cinquieme Acte , au moment qu'ils  
» vont tous sortir de dessus le Théa-  
» tre . . .

» Aucune autre nation n'a rien  
» d'aussi absurde que la Tragi-Co-  
» médie Angloise. Ce Poëme est de  
» notre invention , & il ne faut que  
» le voir pour n'en pas douter. C'est  
» ici un moment de joie, là un autre  
» de tristesse , un troisieme est de  
» colere , & finit par un duel ; de  
» sorte que dans deux heures ou deux  
» heures & demi , nous voyons tout  
» ce qui se passe aux petites maisons.  
» Les François cherchent autant  
» que nous à varier le spectacle ,  
» mais ils ne le font pas à contretems  
» ni mal à propos comme nous. Nos  
» Poëtes nous présentent la piece &  
» la farce ensemble ; il reste toujourn  
» au Parterre quelque chose de cet  
» ancien goût pour les combats &  
» les athletes ;

*Atque ursum & pugiles media inter carmina poscunt.*

Le but des Tragédies ou pieces sérieuses, est, à ce que dit Aristote, d'exciter l'admiration ou la compassion. La joie & la compassion ne sont-elles pas deux choses incompatibles? & n'est-il pas évident que le Poëte est dans la nécessité de détruire l'un, dès qu'il y entremêle l'autre. Il faut donc qu'il renonce au seul objet, au seul but de la Tragédie, pour y introduire quelque chose qui n'y entre, pour ainsi dire, que de force, & ne fait point corps avec elle. Ne seroit-ce pas un trait de folie à un Medecin que de faire prendre à un malade un restrictif avec une médecine...

Laissons là nos pieces, & revenons à celles des François. J'ai

○ remarqué qu'ils ont un grand a-  
▷ vantage sur nous dans le choix  
▷ qu'ils font du sujet de leurs Tra-  
▷ gédies, & qu'il est toujours tiré  
▷ de quelque fait d'histoire bien  
▷ connu, selon ce précepte d'Ho-  
▷ race,

*Ex noto fictum Carmen sequar . . .*

○ Ils ont plus qu'imité en cela les  
▷ Anciens; je crois qu'ils les ont  
▷ surpassés. Car les Anciens, com-  
▷ me nous l'avons déjà remarqué,  
▷ tirent souvent le sujet de leur pièce  
▷ d'une fiction poétique; & comme  
▷ on fait toujours d'avance le suc-  
▷ cès de la chose, ceux qui en en-  
▷ tendent faire le récit, y prennent  
▷ fort peu d'intérêt. Le François au  
▷ contraire

*Atque ita mentitur, sic veris fal-  
sa remiscet,*

*Primo ne medium, medio ne dis-  
crepet imum.*

» Il entremêle la vérité de fictions  
» probables, & en impose quelque-  
» fois d'une façon qui fait plaisir. Il  
» corrige l'injustice du Destin, & se  
» dispense d'observer sévèrement la  
» vérité de l'histoire pour récom-  
» penser quelque trait de vertu à qui  
» le malheur est resté en partage.  
» Quelquefois l'histoire s'explique si  
» peu sur le succès d'une affaire, que  
» l'Auteur par un privilège incon-  
» testable aux Poètes peut choisir  
» celui des différens sentimens qui  
» convient le mieux à son dessein...

» Les pieces historiques de Sha-  
» kespear, ne sont que les chroniques  
» de nos Rois, les faits de trente ou  
» quarante ans réduits à une repré-  
» sentation de deux ou trois heures ;  
» & ce n'est pas là peindre ou imi-  
» ter la nature, c'est la rapetisser  
» mesquinement, c'est la mettre en  
» miniature, la faire appercevoir

» avec une lunette d'approche qui  
» non seulement rend les objets  
» plus petits, mais encore ne les  
» rend pas dans leur perfection. Aussi  
» bien loin que cela fasse une pièce  
» agréable, ce n'est qu'un assembla-  
» ge de ridiculités.

*Quodcumque ostendis mihi sic, in-  
credulus odi.*

» L'esprit de l'homme cherche la vé-  
» rité, ou du moins la vraisemblan-  
» ce; & selon ce qu'a dit le Poëte  
» Grec, il faut qu'un Poëme ne con-  
» tienne que *ἑτύμοισιν ὁμοῖα* quand  
» ce n'est pas *τὰ ἔτυμα*.

» Une autre chose en quoi le  
» François differe encore des Espa-  
» gnols & de nous, c'est qu'il ne  
» s'embarasse & ne se charge point  
» de trop d'intrigues. Il ne repré-  
» sente d'un fait d'histoire que ce  
» qu'il en faut pour remplir le Théa-



» tre d'une action suffisante & sou-  
 » tenue. Pour nous qui en entrepre-  
 » nons davantage , nous ne faisons  
 » que multiplier les aventures , &  
 » comme elles ne sont point produi-  
 » tes l'une par l'autre, qu'elles se suc-  
 » cedent sans liaison , elles forment  
 » plusieurs actions dans la pièce , &  
 » d'une seule en font plusieurs.

» Cette unité d'action qui délivre  
 » les François du soin de la com-  
 » pliquer , leur donne aussi plus de  
 » liberté du côté de la Poësie. Ils  
 » ont le loisir de s'arrêter aux sujets  
 » qui le méritent , & de peindre  
 » mieux les passions , sans être pres-  
 » sés de passer d'une chose à une  
 » autre , comme on voit dans ces  
 » pièces qu'on a dernièrement mises  
 » sur nos Théâtres sous le nom d'in-  
 » trigues Espagnoles. Je n'ai con-  
 » noissance que d'une de nos Tragé-  
 » dies dont l'action soit une & simple

» comme sont celles des François.  
» C'est Rollo, ou plutôt sous ce nom  
» de Rollo, l'histoire de Bassanius  
» & Géta à la Cour d'Hérode. L'in-  
» trigue n'en est ni confuse ni com-  
» pliquée ; elle suffit pour remplir  
» l'esprit du spectateur, sans l'ex-  
» céder. Outre cela vous voyez qu'el-  
» le est fondée sur la vérité de l'his-  
» toire, si ce n'est que le tems de  
» l'action ne peut se réduire à celui  
» de vingt quatre heures, & qu'il  
» s'y est glissé un mélange de farces  
» qui ne convient point à la digni-  
» té du reste de la piece. C'est dans  
» ce dernier défaut que tous nos  
» Poètes ont donné à outrance.  
» Ben-Johnson lui-même n'en est  
» pas exempt dans son Séjan, &  
» son Catilina. Ce mélange de Co-  
» mique & de Tragique est un pot-  
» pourri qui ne convient en aucune  
» occasion. Il n'est point dans la

» Nature, & me paroît aussi ridicu-  
» le que l'histoire de David inter-  
» rompue par les plaisanteries de  
» Goliath. La scene de Livie & du  
» Medecin dans Séjan est une sa-  
» tyre ingénieuse de la beauté arti-  
» ficieuse des Dames. Dans Catilina  
» le Parlement des femmes, les pe-  
» tites querelles qu'elles ont entre  
» elles, enfin tout ce qui se passe en-  
» tre Curion & Fulvia, font des  
» scenes admirables dans leur espe-  
» ce, mais peu convenables au reste  
» de la piece.

» Je reviens aux Ecrivains Fran-  
» çois, qui, comme je viens de dire,  
» ne se chargent point de trop d'in-  
» trigues. Un Auteur ingénieux de  
» notre nation le leur a reproché  
» comme une faute. Ils ne s'appli-  
» quent, dit-il, qu'à rendre confi-  
» dérable un seul Acteur de leurs  
» pieces. Ils s'arrêtent à celui-là, &

» aux différentes situations où il se  
» trouve , pendant que les autres  
» personnages ne semblent être em-  
» ployés que pour le faire valoir : si  
» par là , il veut dire qu'il y a dans  
» la piece un personnage de plus  
» grande dignité que le reste , &  
» qui est plus intéressant , il faut  
» donc que sa Critique tombe aussi  
» sur les anciens , & ce qui est en-  
» core plus éloigné de son intention,  
» sur les meilleurs de nos Auteurs ;  
» car il est ordinaire qu'ils em-  
» ployent un personnage plus dis-  
» tingué que les autres , & sur qui  
» roule par conséquent le principal  
» intérêt de la piece. Nous voyons  
» qu'il en est de même dans la con-  
» duite des affaires qui arrivent tous  
» les jours. Quelqu'égle que soit  
» l'Aristocratie , la balance n'est ja-  
» mais si juste , qu'il n'y ait quel-  
» qu'un de supérieur aux autres, soit

» pour le talent , soit pour la for-  
 » tune, soit enfin pour quelque grand  
 » exploit en considération duquel  
 » presque toutes les affaires lui pas-  
 » sent par les mains. Mais , s'il a  
 » voulu nous donner à entendre  
 » qu'en s'attachant ainsi à un carac-  
 » tere, les autres sont négligés, &  
 » qu'ils n'ont pas tous un intérêt  
 » considérable à l'action de la pié-  
 » ce, je le prie de nous nommer  
 » une seule Tragédie de Corneille,  
 » où chaque personnage , comme  
 » tous les domestiques d'une maison  
 » bien réglée, n'ait son emploi, &  
 » ne soit nécessaire pour demêler la  
 » conduite & l'intrigue, ou du moins  
 » pour nous la faire entendre.

» Il est vrai que les anciens ont  
 » quelquefois des personnages *Pro-*  
 » *tatiques* dont ils ne se servent que  
 » pour faire ou pour écouter un  
 » récit. Les François évitent adroi-  
 » tement

» tement cet inconvénient. Leurs  
» récits ne sont faits que par des  
» gens ou à des gens qui par quel-  
» que chose sont intéressés au mê-  
» me dessein. Et puisque nous voilà  
» sur les récits, je ne puis laisser  
» échapper l'occasion d'ajouter, en  
» faveur des François, qu'ils en u-  
» sent souvent avec plus de discer-  
» nement, & plus à propos que  
» nous. Ce n'est pas que j'approu-  
» ve les récits en général. Il y en  
» a qui précèdent la piece pour ain-  
» si dire, & qui servent à nous en  
» expliquer la conduite. C'est une  
» faute de choisir pour le Théâtre  
» des sujets qui nous obligent d'a-  
» voir recours à ceux-là. Rarement  
» les écoute-t'on, & c'est souvent  
» ce qui fait tomber la piece. Si le  
» spectateur l'a laissé passer sans y  
» prêter beaucoup d'attention, il  
» est impossible qu'il puisse se re-



» mettre au fait de l'intrigue; & il  
» y a quelque chose de déraisonna-  
» ble à vouloir que, pour compren-  
» dre ce qui se passe devant nous,  
» il faille prendre la peine de s'inf-  
» truire de ce qui s'est passé, il y a  
» peut-être dix ou vingt ans.

» Il y a une seconde espece de ré-  
» cits qui servent à rendre compte  
» des choses qui arrivent pendant  
» l'action, & qui sont supposées se  
» passer derriere le Théâtre. Très  
» souvent ils sont à propos, & font  
» un bel effet. Moyennant ces récits  
» les François évitent le tumulte au-  
» quel nous sommes sujets en Angle-  
» terre, à cause des duels, des bat-  
» tailles, & autres spectacles de cet-  
» te espece que nous admettons sur  
» nos Théâtres, qui moyennant cela  
» ressemblent assez à ceux où l'on  
» combat pour des prix. Qui y a-t'il  
» de plus ridicule que de représenter

» une armée avec un Tambour, en-  
» touré de cinq hommes, que le hé-  
» ros du parti contraire va chassant  
» devant lui ; ou de voir un duel  
» dans lequel un des deux cham-  
» pions est tué de deux ou trois  
» coups d'un fleuret que nous fa-  
» vons être si rond par le bout,  
» qu'on ne viendroit pas à bout  
» dans une heure de tuer un homme  
» avec ?

» J'ai déjà observé que, dans tou-  
» tes nos Tragédies, le spectateur  
» ne peut s'empêcher de rire, quand  
» l'Acteur est prêt de mourir. C'est  
» ordinairement l'endroit le plus  
» comique de toute la piece. Toutes  
» les passions peuvent être représen-  
» tées au naturel sur le Théâtre,  
» quand l'Acteur joint à un rolle bien  
» écrit une voix convenable, des ges-  
» tes naturels, & qui n'aient rien de  
» forcé. Mais il y a beaucoup d'ac-

» tions qui ne peuvent jamais être  
» imitées au juste. Celle de mourir  
» est de ce nombre ; & il n'y avoit  
» qu'un gladiateur qui pût en don-  
» ner aux Romains le spectacle , non  
» pas qu'il l'imitât ou le représen-  
» tât , mais parcequ'il mouroit effec-  
» tivement. C'est pourquoi il vaut  
» mieux ne point mettre pareille cho-  
» se sous les yeux.

» Les paroles d'un bon Ecrivain  
» qui peint d'après nature , feront  
» plus d'impression sur nous , & nous  
» persuaderont mieux que tout ce  
» que pourroit faire un Acteur qui  
» paroît mourir devant nous ; com-  
» me un Poëte , dans la description  
» d'un beau jardin , ou d'une prairie  
» agréable , fera plus de plaisir à no-  
» tre imagination que l'aspect de la  
» chose même. Quand nous voyons  
» la mort représentée , nous sommes  
» convaincus que ce n'est qu'une fic-

» tion : mais quand nous en enten-  
» dons faire le récit , nos yeux , les  
» témoins les plus difficiles à trom-  
» per , font en défaut , & nous nous  
» prêtons volontiers à la ruse dont  
» se sert le Poëte , pourvû qu'elle  
» ne soit pas grossiere. Ceux qui se  
» persuadent que ces récits ne sau-  
» roient faire un bon effet , se trom-  
» pent , parcequ'ils les confondent  
» avec les récits des choses qui se  
» sont passées avant la piece. Ces  
» derniers se font lorsque l'auditoi-  
» re est , pour ainsi dire , de sang froid ;  
» mais on est préparé aux autres par  
» l'intérêt que l'on a déjà pris à la  
» piece. Ce que les Philosophes di-  
» sent du mouvement , que quand  
» une fois il a commencé , il conti-  
» nue de lui-même , & durera sans  
» interruption jusqu'à l'éternité , se  
» trouve vrai dans cette occasion.  
» L'ame étant une fois émûe en fa-

» veur du caractère ou de la fortune  
» de quelque personnage, elle con-  
» tinue naturellement le mouvement  
» où elle se trouve ; & quand il n'est  
» plus sur la scène, on est aussi cu-  
» rieux de savoir ce qu'il est de-  
» venu, que d'apprendre des nou-  
» velles d'une maîtresse dont on est  
» éloigné. On objectera peut-être  
» que si une partie de la pièce peut  
» être récitée, on pourra bien aussi  
» la réciter toute entière. La répon-  
» se est toute simple : Certaines  
» parties de l'action sont plus pro-  
» pres à être représentées, & d'au-  
» tres à être récitées. Corneille dit  
» avec raison que le Poëte n'est  
» point obligé de mettre sous les  
» yeux toutes les actions particu-  
» lières qui conduisent à la princi-  
» pale. Il faut choisir pour les mon-  
» trer, celles qui peuvent faire le  
» plus bel effet, soit par la magni-

» ficence du spectacle , soit par la  
» violence des passions qu'elles ex-  
» citent , soit enfin par quelque  
» charme qui leur est particulier ; &  
» que le spectateur ne soit instruit  
» du reste que par le récit qu'on lui  
» en fera.

» Nous avons grand tort de croi-  
» re que les François retranchent de  
» dessus leur Théâtre , la plus gran-  
» de partie de l'action. Chaque con-  
» tretens qui arrive au principal  
» dessein , chaque nouvelle situation  
» fait chez eux partie de l'action  
» même , & la partie la plus intéres-  
» sante : à moins que nous ne vou-  
» lions prendre pour l'action les  
» coups seulement que les Acteurs  
» se donnent , comme si le caractère  
» du héros n'étoit pas bien plus de  
» la compétence du Poëte , que la  
» force de son corps. Cet usage  
» n'est point contraire à ce qu'a dit



40            *Lettre sur le*  
» *Horace,*

*Segnius irritant animos demissæ*  
*per aurem*  
*Quam quæ sunt oculis subjecta fide-*  
*libus :*

» *puisqu'il dit le moment d'après,*

*Non tamen intus*  
*Digna geri promes in scenam,*  
*multaque tolles*  
*Ex oculis quæ mox narret facun-*  
*dia præsens.*

» *Voici les exemples qu'il apporte :*

*Nec pueros coram populo Medea*  
*trucidet,*  
*Aut in Avem Procne mutetur,*  
*Cadmus in Anguem.*

» *C'est-à-dire que les actions qui*  
» *sont si cruelles que nous en au-*  
» *rions horreur, ou si impossibles*  
» *qu'on ne les pourroit croire,*

doivent être soigneusement évitées par le Poëte, ou seulement récitées. Nous pouvons encore ajouter que, quand elles causent du tumulte, comme nous avons déjà dit, qu'elles prolongent l'action au-delà du tems raisonnable, ou enfin qu'elles manquent de beauté, on fait mieux de les réciter que de les représenter. On trouve plusieurs exemples pour autoriser cet usage, non seulement chez tous les anciens, mais même dans les meilleurs de nos Auteurs Anglois. Ben - Johnson dans sa Dame Magnétique fait seulement rapporter par quelqu'un qui sort de table, les querelles & les désordres qui viennent de s'y passer, pour éviter l'indécence qu'il y auroit eu à les mettre sur la scène, & pour abréger son action. Les récits de la mort de Sejan, & des prodiges qui l'ont

» précédée, sont encore à remarquer.  
» Il a ôté l'un de dessous les yeux,  
» pour éviter le tumulte & l'horreur  
» de la représentation; & l'autre,  
» pour montrer comment il falloit  
» faire pour introduire sur la scene  
» les choses impossibles. Dans cette  
» excellente piece de Fletcher du  
» Roi non Roi, l'Auteur va encore  
» plus loin. Tout le dénouement de  
» l'intrigue se développe par un ré-  
» cit dans le cinquieme Acte à la  
» maniere des anciens; & il fait un  
» très-bon effet, quoique ce ne soit  
» que l'exposé de ce qui s'est passé  
» plusieurs années auparavant. Je  
» pourrois citer bien d'autres exem-  
» ples; mais en voilà assez pour  
» montrer qu'il n'y a point de mal  
» à choisir un sujet qui demande de  
» ces fortes de récits, & que tout  
» l'inconvénient seroit de ne les fa-  
» voir pas bien ménager.

» Je trouve que je me suis déjà  
» trop étendu là dessus. Le François  
» a bien d'autres avantages sur nous,  
» qui font l'excellence de ses pieces :  
» vous ne voyez aucune des siennes  
» finir par une conversion , ou sim-  
» ple changement de volonté , com-  
» me il est fort ordinaire dans les  
» nôtres. C'est montrer bien peu  
» d'art pour conclure un Poëme  
» Dramatique, que de se désister au  
» cinquieme Acte de ce qui a occu-  
» pé pendant les quatre autres , &  
» cela sans quelque cause bien puis-  
» sante pour faire ainsi abandonner  
» son dessein. Je ne dis pas que cela  
» ne puisse être quelquefois autorisé :  
» mais c'est un pas bien délicat , &  
» il faut que le Poëte soit bien sûr  
» de pouvoir convaincre son audi-  
» toire que le motif qu'il emploie est  
» d'une force suffisante. Par exem-  
» ple, la conversion de l'usurier dans

» la Dame honteuse me paroît un  
 » peu forcée. Le Poëte l'a représen-  
 » té bien usurier, c'est-à-dire dans  
 » le plus haut point où l'amour de  
 » l'argent puisse porter le desir d'en  
 » amasser. Voici la raison qu'il don-  
 » ne de son changement subit : c'est  
 » qu'il a été trompé par un jeune  
 » homme, ce qui doit le rendre plus  
 » prudent une autrefois, & lui fait  
 » prendre le parti de réformer sa  
 » cuisine & sa garderobbe, pour  
 » tacher de regagner par son œco-  
 » nomie ce qu'il vient de perdre.  
 » Prendre ainsi son malheur pour  
 » une juste punition de sa faute, c'est  
 » l'effet que nous pouvons attendre  
 » de la sortie d'un sermon, mais  
 » cela ne se peut souffrir dans une  
 » piece.

» En voilà assez là-dessus; je n'in-  
 » sisterai pas non plus sur le soin  
 » que prennent les François qu'au-

» cun personnage, quand il a une  
» fois paru sur la scene, n'y revien-  
» ne point, sans qu'on voie claire-  
» ment l'affaire qui l'y amene. Si  
» nous observions cette regle, les  
» événemens de nos pieces en paroî-  
» troient bien plus naturels. Tout  
» devient probable quand on voit  
» ce qui l'a produit: & ce que vous  
» preniez pour un hazard dans la  
» conduite de la piece, vous paroîtra  
» si raisonnable, que vous vous le  
» persuaderez effectivement. Ainsi  
» quand l'Acteur sort, il faut qu'on  
» sache pourquoi, & ce qui pour-  
» ra occasionner son retour; quoi-  
» que cependant, si l'intrigue est bien  
» ménagée, on se trouvera trompé  
» dans son attente. Il n'y a rien de  
» si absurde, dit Corneille, que de  
» voir un Acteur quitter la place,  
» par cette seule raison qu'il n'a plus  
» rien à dire.



» Je pourrois ajoûter ici quelque  
» chose de la beauté de la rime des  
» vers François , & faire sentir com-  
» bien il est à propos de s'en servir  
» dans les Tragédies par préférence  
» à nos vers blancs : mais comme  
» cet usage est en partie reçu chez  
» nous , & qu'outre cela il n'est pas  
» particulier aux François , je ne di-  
» rai rien du bon effet qu'il fait dans  
» leurs pieces. Pour les nôtres , je ne  
» doute point qu'elles ne gagnassent  
» beaucoup à être écrites en vers ri-  
» més ; & je ne vois qu'une seule ob-  
» jection à faire , c'est le peu de  
» réussite de nos Poètes à faire des  
» vers de cette espece. Cette raison  
» est plus forte qu'aucune de celles  
» dont on s'est servi contre la rime :  
» Aussi ne suis-je étonné que de ce  
» qu'ont dit ou écrit contre elle ,  
» ceux qui sont reconnus pour  
» grands & bons Poètes ; pour les

» autres il ne faut leur répondre  
 » que par ces mots d'un ancien Au-  
 » teur : *Sed ut primo ad consequendos*  
 » *eos quos priores ducimus accendi-*  
 » *mur , ita ubi aut præteriri aut*  
 » *æquari eos posse desperavimus , stu-*  
 » *dium cum spe fenescit : quod , sci-*  
 » *licet , assequi non potest , sequi desi-*  
 » *nit ; præteritoque eo in quo eminere*  
 » *non possumus , aliquid in quo nita-*  
 » *mur , conquirimus.*

Voilà , Monsieur , ce que j'ai tiré d'une Dissertation que M. Dryden a mise à la tête de ses ouvrages Dramatiques. Ces réflexions vous paroissent-elles être celles d'un homme qui en fût sincèrement persuadé ? ou croirez - vous qu'il ne les apporte que pour les combattre ? Pour moi , soit prévention , soit justice , je ne trouve pas les réponses aussi fortes que les difficultés qu'il propose ; c'est pourquoi je les ai

retranchées ; & j'aime mieux croire que cet Auteur, content d'insinuer qu'il connoissoit le ridicule & le mauvais de sa façon d'écrire, ne l'a cependant pas voulu changer, par deux motifs ; celui de la prévention dont on ne sauroit disculper ceux des Anglois qui ont vû ou lû notre Théâtre ; & celui de l'habitude, qui avec la prévention naturelle entraîne le reste de la nation. Les épigraphes que M. Dryden met à la tête de ses pieces, me persuadent encore qu'il n'avoit de regle en écrivant que la façon de penser de sa nation, & non la sienne propre, qu'il ne cherchoit qu'à satisfaire l'habitude & l'usage où étoient ses compatriotes. Peut-être même ne travailloit-il que pour l'intérêt ; auquel cas il n'eût pas hasardé de donner du singulier, de l'inconnu, dont le succès eût été douteux.

Rarement

Rarement les réformes sont-elles reçues de bon œil. Quelqu'un pressé par le besoin ne choisira pas ce moyen de faire fortune. A peine réussissoit-il selon ses souhaits, malgré toutes les précautions ; chacune de ses pièces porte quelque devise de cette espèce :

*Laudatur & alget...  
Esurit intactam Paridi ni vendat  
Agaven...*

Si l'indigence ou l'avarice étouffent encore chez lui la noble ardeur de réformer le mauvais goût de sa nation, je ne m'étonne point du tout qu'il se soit laissé emporter au torrent.

Je voudrois, Monsieur, me pouvoir dire moi-même quelque chose de plus satisfaisant sur le goût des Anglois pour leur Théâtre, & sur la fureur avec laquelle ils l'applau-

dissent encore aujourd'hui. Mais quelque foibles que soient mes raisons, j'aime mieux m'y tenir que de croire qu'on puisse justement approuver des pieces aussi ridicules & aussi extravagantes. Si vous n'acquiescez pas, Monsieur, à mon sentiment, il ne me reste qu'un expédient, c'est de rappeler les causes occultes, c'est de regarder le goût des Anglois pour leur Théâtre, comme un de ces Phénomènes de la nature que l'expérience nous prouve à n'en pouvoir douter, mais dont on ne sauroit rendre de raison physique. Je doute même que l'ouvrage de M. de L. P. quelque sages précautions qu'il ait prises pour rendre supportable aux François ce qu'il vouloit leur présenter, fasse réussir parmi nous ce que nous connoîtrons par-là du Théâtre Anglois. Il y aura beaucoup de curieux, mais

peu d'admirateurs ; & ce qui pourra arriver de plus heureux aux curieux après avoir lû , sera de rester dans l'indifférence. Indépendamment des autres défauts de l'original que l'on n'a pû retrancher de la traduction, pouvez-vous vous faire à celui-ci , Monsieur , à ce style figuré , métaphorique , & cela dans les momens même où la nature seule devoit parler ? Je suis toujours révolté quand un homme sur le point d'expirer , ou de commettre quelque action atroce , ou bien pressé par quelque passion violente , comme la colère , la fureur , ne s'exprime que par des comparaisons étonnantes , des hyperboles , des figures forcées qui tiennent beaucoup du langage de Mahomet. J'ai moins de peine à goûter une action qu'on me représente tout en chantant , que ces momens de style enthousiasmé qui



font toujours inféparables dans les piéces Angloises des momens de crise. Je me persuade que ceux qui chantent toujours, n'ont point d'autre langage; ou plutôt je n'écoute plus que ce prétendu langage, & je prends peu d'intérêt à l'action. Encore passe si ce n'étoit qu'auprès de sa maîtresse que l'amant Anglois étalât ses métaphores & ses comparaisons; cela ne me donneroit qu'envie de rire: je croirois voir une répétition de la scene de Thomas Diafoirus de Moliere. Je ne doute point que ce ne soit de quelque Auteur Anglois que notre Poëte a tiré les beaux complimens qu'il lui fait faire: ou s'il les eût connus, ce seroit leur ridicule qu'il auroit eu en vûe en disant:

*Ce style figuré, dont ils font vanité,  
Sort du bon caractere & de la  
vérité.*

*Ce n'est que jeu de mots , qu'affec-  
tation pure ;  
Et ce n'est point ainsi que parle  
la nature.*

Je crois, Monsieur, que ce défaut seul rebutera bien des Lecteurs, qui auroient plus d'indulgence sur le choix du sujet de la piece, & sur la conduite de l'action, s'ils étoient dédommagés par la diction.

Je ne puis me refuser, Monsieur, à une idée singuliere. La voici ; si vous la condamnez, je n'appellerai point de votre décision. Je me mets à la place du Traducteur de Shakespear. Je me suppose obligé de satisfaire le moment de curiosité d'une femme ou de tel autre, qui, sur ce qu'il entend parler pour la premiere fois du Théâtre Anglois, veut qu'on lui en trace une esquisse, mais il faut que ce soit en beau ; il faut

en retrancher tout ce qui peut choquer, ou pour l'extravagance, ou pour les bouffoneries trop basses ou licencieuses. Je crois pouvoir trouver chez nous de quoi m'éviter d'abord le choix d'une piece Angloise, puis le triage des morceaux convenables de cette piece, enfin la peine de les traduire. C'est la Tragédie de Samson qui se joue encore sur notre Théâtre Italien. Elle me paroît toute propre à donner du Théâtre Anglois une idée presque aussi approchante de la vérité, que le peut faire la traduction de M. de L. P. Cette piece est l'histoire de la plus grande partie de la vie de Samson jusqu'à sa mort ; & par conséquent est bien éloignée de se passer en vingt-quatre heures, selon l'une des principales regles auxquelles les Auteurs Anglois ne se peuvent conformer. Les visions, les songes, & mê-

me les miracles font mis aux yeux du spectateur, comme sur le Théâtre Anglois. L'unité de lieu n'est pas mieux observée ; & le spectateur est, comme en Angleterre, obligé de se transporter en esprit à l'endroit où la scène se passe. On y voit des combats de toute espèce, & les Philistins font une assez belle défense contre la mâchoire d'âne, pour que ce spectacle pût intéresser tout le Parterre Anglois. Il y a des momens d'une diction sublime qui n'approche peut-être pas assez de l'enthousiasme, mais qui sont beaux & intéressans. Les bons mots d'Arlequin & ses combats entremêlés dans le cours de la pièce, donneroient honnêtement l'idée des platitudes & des mauvaises bouffonneries que les Anglois joignent aux sujets les plus sérieux. Enfin la catastrophe me paroît très-digne du Théâtre Anglois.

Div

C'est la mort violente d'un héros ; l'éroulement d'un édifice considérable, & la fin funeste de plusieurs milliers d'hommes, tout cela mis fidelement sous les yeux du spectateur, & accompagné de cris & de tout ce qui peut contribuer à la vraisemblance.

Je croirois, Monsieur, par un léger examen de cette piece, remplir exactement ma commission. On se familiariseroit même plus aisément avec le Théâtre Anglois, par la comparaison de ce que nous voyons jouer sur le nôtre, qu'on ne le fera par les traductions que nous a données M. de L. P. & l'idée qu'on en prendroit seroit à peu de chose près aussi juste que celle que pourra donner tout le travail du Traducteur.

Il ne me paroît par si aisé, Monsieur, de satisfaire la curiosité que l'on pourroit avoir sur les pieces

**C**omiques du Théâtre Anglois. Ce n'est que par elles-mêmes que l'on peut juger d'elles. Je ne trouve dans aucune des nôtres, rien que l'on puisse rapprocher, rien que l'on puisse donner pour exemple du goût des Anglois en fait de Comédie. C'est à la source même qu'il faut remonter. C'est dans les ouvrages de leurs plus célèbres Auteurs qu'il faut choisir quelque piece généralement estimée, & la donner telle qu'elle est.

Shakespear est celui que l'on a cité & que l'on citera toujours, dès qu'il sera question de la Tragédie Angloise. Laissons-lui cette partie du Théâtre en partage. Si les Anglois revoient encore aujourd'hui avec plaisir son Chevalier Falstaff, c'est que tout ce qui leur est resté de cet Auteur favori leur est toujours précieux ; leur principale admiration



est pour ses pieces Tragiques. C'est le More de Venise, c'est le Prince de Dannemarc, qui mettent en recommandation les Commeres de Windsor : ou du moins quelque éloge que fassent les Anglois du Comique & de la bonne plaisanterie de cette piece, ils ne la priseroient pas tant, si elle n'étoit de ce même Auteur qui, à leur dire, a porté le Tragique au comble de sa perfection. Outre cela le tems de Shakespear commence à être bien éloigné du nôtre ; & quoique la bonne plaisanterie soit de tous les âges, elle semble cependant susceptible de variations, elle s'accommode à celle des tems. C'est sans doute, parcequ'elle ne roule que sur les ridicules du siecle, & que son but principal est de critiquer finement les usages, qui ne sont point aujourd'hui les mêmes qu'ils étoient il y a cent ans.

Les deux Poëtes Comiques les plus célèbres de ces derniers tems sont Shadwell & Wicherley. Shadwell a beaucoup écrit, cependant sa réputation est équivoque; on couroit en foule à ses pieces, mais souvent on les condamnoit. Wicherley passoit sa vie dans le plus grand monde, il en connoissoit parfaitement les vices & les ridicules; la peinture qu'il en a faite, a plû généralement: c'est le Moliere d'Angleterre.

J'ai donné sans difficulté la préférence à ces deux Auteurs, dans le choix de ceux sur les ouvrages desquels on pouvoit prendre l'idée la plus juste du goût des Anglois en fait de Comédies; & je n'ai pas eu plus de peine à me décider sur le choix de celles de leurs pieces pour lesquelles il falloit opter.

L'avarice est le vice le plus com-

mun de tous les tems. Il est si généralement décrié, que c'est celui qui a été le plus souvent mis sur la scène. Menandre, Plaute, Moliere, ont tous trois fait de la peinture & de la critique de cette passion une de leurs pieces qui ait eu le plus de succès. M. Shadwell \*, à l'en croire,

\* Voici ce qu'il en dit: » C'est sur  
 » une Comédie de Moliere, intitulée l'A-  
 » vare, que j'ai pris l'idée de celle-ci.  
 » Mais comme l'Auteur François n'avoit  
 » mis dans sa piece ni assez de person-  
 » nages, ni assez d'action pour le Thea-  
 » tre Anglois, j'y ai suffisamment ajouté  
 » l'un & l'autre, pour que je puisse assû-  
 » rer que plus de la moitié de cette Co-  
 » médie-ci m'appartient aujourd'hui sans  
 » contestation. Je crois même pouvoir  
 » dire aussi, sans trop m'en faire ac-  
 » croire, que Moliere n'a rien perdu à  
 » passer par mes mains. Il est incontes-  
 » table que les pieces Françaises mises  
 » à notre Théâtre, même par les moins  
 » estimés de nos Auteurs Dramatiques,  
 » sont toujours devenues meilleures. Ce

a renchéri sur ses prédécesseurs. Il s'est approprié, à intention de le rendre meilleur, ce qu'il a trouvé chez eux de supportable, & a mis assez du sien pour faire passer ce qui pourroit être d'emprunt. J'appelle de cette présomption à une comparaison désintéressée de l'Avare de Shadwell avec celui de Moliere.

La piece Angloise m'a paru d'autant plus propre à remplir le projet de faire connoître le goût des Anglois en fait de Comique, que ce n'est point un ridicule du pays ou de la nation que l'Auteur veut dauber; c'est une passion commune à tous les peuples & à tous les tems, & qui a été censurée par les autres

» n'est point par stérilité ni manque d'in-  
» vention que nous empruntons des Fran-  
» çois; c'est par paresse, c'est-là la vraie  
» raison qui m'a fait avoir recours à Mo-  
» liere . . .

Poëtes Comiques d'une façon également agréable à leurs contemporains & à la postérité, à leurs concitoyens & aux étrangers. Le parallele qu'on ne manquera pas de faire de cette piece avec celles des Auteurs que j'ai nommés plus haut, servira encore à régler le jugement qu'on doit porter du goût des Anglois en fait de Comédie. Une autre piece du même Shadwell, plus estimée sans être peut-être meilleure, n'auroit pû rassembler ces différentes circonstances nécessaires pour établir une décision saine & impartiale, plutôt que le plus ou moins de bonté de la piece, vû qu'elles sont pour l'ordinaire d'un mérite bien égal.

Je joins, Monsieur, à la traduction de l'Avare de Shadwell, celle de la Femme de Campagne de Wicherley, afin qu'on assure sans regret son jugement, après l'exa-

men d'une des pieces les plus estimées de l'Auteur le plus célèbre. Elle peut entrer en comparaison avec l'Ecole des Femmes de Moliere. C'est à peu près le même sujet. Les traits de Wicherley sont plus forts & plus hardis ; ceux de Moliere ont plus de finesse & de bienséance. Le principal personnage de la piece est un drôle à bonne fortune , la terreur des maris de Londres , qui , pour être plus sûr de son fait , s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire Eunuque. Avec cette belle réputation , tous les maris lui amènent leurs femmes , & le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite campagnarde , qui a beaucoup d'innocence & de tempérament , & qui fait son mari.





cocu avec une bonne foi , qui vaut mieux que la malice des Dames les plus expertes.

Cette piece doit avoir été suivie, ne fût-ce que pour ce que j'ai déjà dit qui faisoit valoir les Comédies Angloises , & y attiroit les spectateurs en foule. Je ne comprends pas comment les Dames Angloises, beaucoup plus séveres & plus rigides dans leurs mœurs que ne sont communément les nôtres , peuvent assister à un spectacle aussi licencieux. Du reste cette Comédie est pleine d'esprit , & il y regne un Comique vif & intéressant, qui, s'il étoit bien ménagé , plairoit à toutes les nations.

Monfieur , c'est gâter ce qu'on envoie que de le préconiser ; de ce côté-là je suis sans reproche : mais c'est aussi un abus que de vouloir le dépriser ; & les gens qui disent  
bien,

Bien, disent, à ce que je crois pour l'ordinaire. (Je serai content si vous l'êtes.) Je le ferai assurément ; & tout ce dont je suis fâché , c'est d'avoir laissé trop entrevoir ma façon de penser sur les Comédies des Anglois. Les extraits que j'ai eû l'honneur de vous adresser des Tragédies les plus estimées , & la traduction qu'en a donné M. de L. P. vous auront peut-être aussi inspiré des préjugés malheureux contre ce qui sort de la même source. Je n'intercede point , j'exige seulement quelque reconnoissance de la peine & des soins que j'ai pris pour une traduction qui n'a , ce me semble , rien de désagréable , puisqu'aux oreilles pures tout est pur. Je dis plus : c'est que , si je ne m'étois pas fait une loi de produire ces deux Comédies avec l'exactitude requise aux pièces d'une procès , il eût été facile d'en

66 *Lettre sur le Théâtre Anglois*  
rendre la lecture amusante pour toutes sortes de personnes. Si on laissoit seulement au Lecteur le foible asyle de la double entente ; si on ne le réduisoit pas à la nécessité de comprendre une sottise , ou bien de ne rien concevoir ; si dans les instants où l'Auteur veut débiter de la morale , on donnoit à la maxime qu'il met dans la bouche de l'Acteur , une tournure un peu moins étrange ; je suis persuadé que cet ouvrage seroit bien reçu du public. Tel qu'il est même, il peut plaire. La liberté qui y regne a souvent ses partisans. Il a aussi pour lui la nouveauté. Dans ce qui a paru jusqu'ici des Auteurs Dramatiques Anglois , on n'a encore rien vu de Shadwell ni de Wicherley.

*Je suis ...*

---

**AVERTISSEMENT.**

**L**A scene change plusieurs fois, comme dans toutes les Pieces Angloises: C'est ce changement de l'endroit où se passe l'Action, & non pas l'arrivée ou le départ d'un Acteur, qui devroit, selon l'usage du Théâtre Anglois, déterminer le commencement & la fin des différentes scenes, dont chaque acte est composé. Comme l'Auteur ne les a point marquées, en faisant imprimer sa piece, on s'est conformé à l'original. On a aussi marqué comme dans le texte Anglois l'ar-

68 AVERTISSEMENT:

*rivée ou le départ des Acteurs, en disant un tel entre, un tel fort. Cela n'a pas besoin d'explication : Puisque plusieurs de ces scènes se passent ou dans la rue ou à la porte, il s'en va sans dire que pour lors, entrer ou sortir, veut dire paroître ou disparoître aux yeux des Spectateurs.*

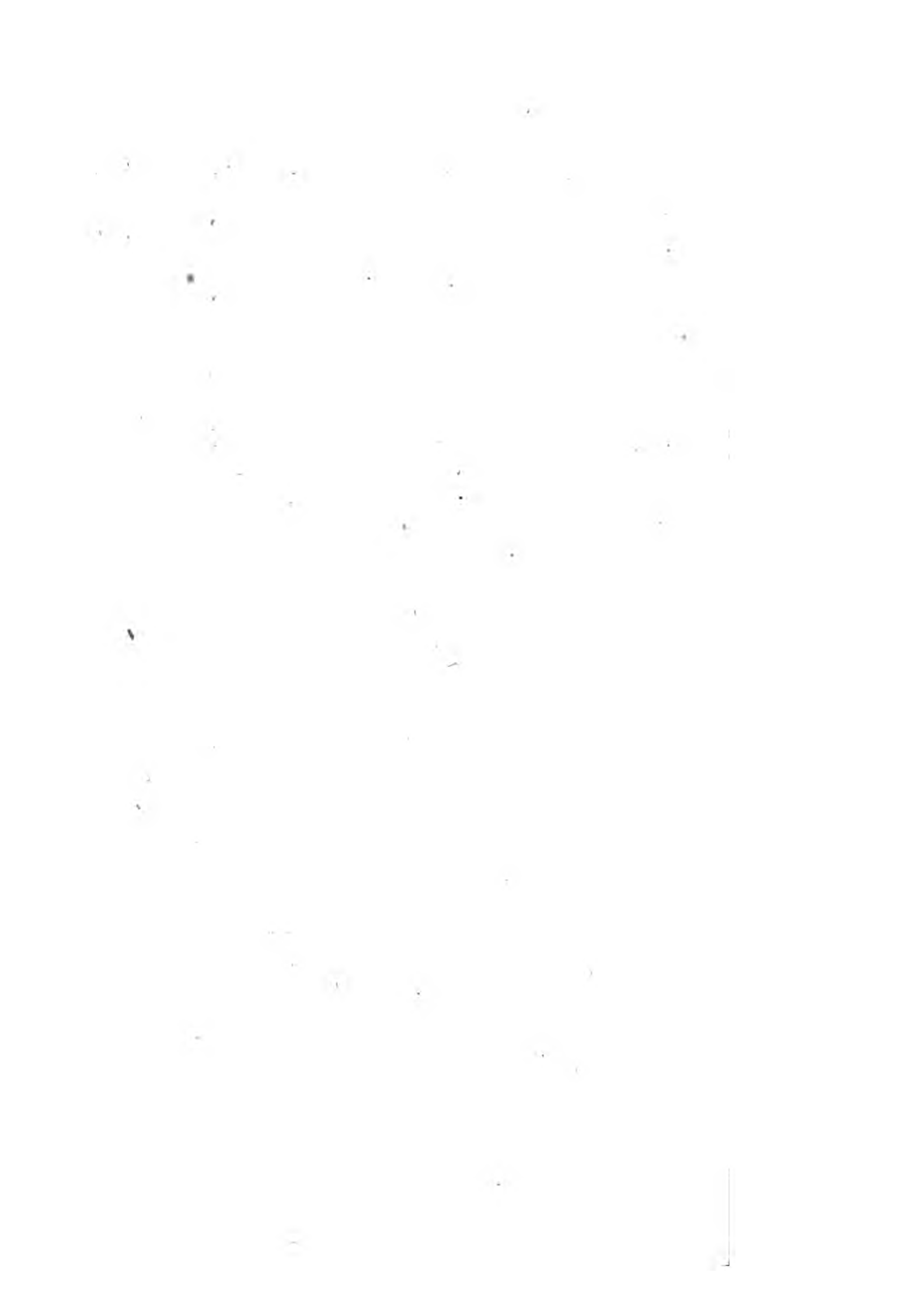
*On suppléera sans peine ce qui manque aux mots trop grossiers dont on a seulement mis la Lettre initiale.*

*Plusieurs des noms des Acteurs ont une signification qui a rapport au caractère de celui qui les porte. Goldingham est composé de Gold qui veut dire Or, & de bromidgham qui veut*

**AVERTISSEMENT.** 69  
*dire* billon. Rant *signifie* fureur,  
tapage ; Hazard, chance au  
jeu de dés. Squeeze, presser,  
exprimer. Cheatly *est dérivé du*  
*mot* cheat *qui veut dire* attrape,  
fourberie. Les noms de Joyce &  
de Lettice *annonceroient en pres-*  
*que routes les langues, des filles*  
*de moyenne vertu.*







# L'AVARE,

COMEDIE

EN CINQ ACTES

DE

M. SHADWELL.

E iv.

---

## A C T E U R S.

**GOLDINGHAM**, riche Bourgeois de Londres.

**THEODORE**, fils de Goldingham.

**THEODORA**, fille de Goldingham.

**BELLAMOUR**, amant de Theodora.

**ISABELLE**, sœur de Bellamour, maîtresse de Theodore.

**RANT**,

**HAZARD**, } Amis de Theodore.

**M. SQUEEZE**, Notaire.

**TIMOTHE'E SQUEEZE**, fils de M. Squeeze.

**Me. CHEATLY**, femme d'intrigue.

**Mlle. LETTICE**, fille de Me. Cheatly.

**Mlle. JOYCE**,

**Mlle. BETTY**, } Demoiselles de la suite de

**Mlle. BRIDGET**, } Me. Cheatly.

**ROBIN**, valet de Theodore.

**JAMES**,

**WILL**, } valets de Goldingham.

**ROGER**,

Un Juge de Police.

Un Commissaire.

Un Souteneur de mauvais lieux.

Des Archers.

Des Joueurs de Violon.

Différents Domestiques.

*La Scene est à Londres.*



# L'AVARE.

---

---

ACTE PREMIER.

---

---

SCENE PREMIERE.

RANT, HAZARD,  
THÉODORE.

**Q**UANT RANT.  
QUI diable te rend de si mauvaise humeur ? Tu es aussi triste que si tu avois passé la nuit à t'enivrer de petite bière, & que tu n'eusses fait ce matin que prendre du Caffé, parler Politique, & lire les gazettes.

HAZARD.

As-tu perdu ton argent ; ou ta P... ?

RANT.

Ma foi, Hazard, s'il a perdu son argent, je suis bien sûr qu'il a aussi perdu sa P... en dépit de la constance, cette noble vertu.

HAZARD.

Viens, Théodore, une ou deux bonnes mains au Lansquenet te feront avoir une aussi bonne maîtresse qu'il y en ait dans la ville.

RANT.

Non, malepeste ! Elles sont entretenues à si grands frais par ces fots aînés de famille, que les pauvres cadets n'y sauroient plus prétendre.

HAZARD.

Rant, tu te trompes ; les aînés ont la bonté de les entretenir : mais ils payent pour les cadets. Elles sont

L'AVARE. 75

Politeſſe aux uns parcequ'elles les aiment, & aux autres parcequ'ils ont de l'argent.

RANT.

Je ne ſuis pas de cet avis là : jamais l'argent comptant ne fit plus de miracles, & l'amour n'en fit moins qu'aujourd'hui.

HAZARD.

Ma foi, nous qui n'avons que de petits moyens, il faut donc nous cottifer trois ou quatre enſemble pour avoir une fille. Elle nous ſervira tous bien, voyant comme nous ſavons boire. Allons, Théodore, point de triſteſſe ; ſi tu as perdu ta maîtrefſe, je ſerai de moitié avec toi pour en avoir une autre.

THÉODORE.

Meſſieurs, votre converſation vous coûte ſi peu, que je ſuis perſuadé que vous l'aviez étudiée d'avance. Mais je trouve que vous vous



ressentez encore de la débauche que vous avez faite la nuit dernière. Comme vous avez la tête chaude ce matin, c'est ce qui fait que je vous parois mélancolique.

RANT.

Allons, de bonne foi, c'est que tu l'es aussi.

THÉODORE.

J'avoue, Messieurs, que je ne suis pas assez gaillard, pour sauter par dessus un bâton pour le Roi, ni pour faire aucun joli tour de passe-passe de cette espèce: mais je n'ai d'ennui que celui que vous me causez.

HAZARD.

He bien! je vais te dire des nouvelles qui te réjouiront le cœur, quand tu serois aussi morne qu'un jeune petit-maître à qui l'on vient de refuser une perruque blonde à crédit.

**THÉODORE.**

Qu'est-ce que c'est donc , je vous prie ?

**RANT.**

C'est chose à quoi je suis sûr que tu mordras bien vite.

**HAZARD.**

C'est la fille la plus jolie , la plus delicate , qui s'est venu loger dans notre rue , précisément à côté de chez nous. Oh ! c'est une fille qui fondroit dans la bouche , elle a l'air de se pâmer comme un anchois dans du vin rouge.

**RANT.**

Un homme se trouveroit mieux de l'avoir dans un accès violent , que si on lui donnoit de la petite biere pendant sa fièvre.

**HAZARD.**

Que de la petite biere ! ah ma-le peste ! Elle seroit mieux venue qu'un delai d'exécution , si tu étois

déjà sur l'échelle pour être pendu.

THÉODORE.

Vous êtes, Messieurs, pleins d'esprit, & heureux en comparaisons. Mais, qui diable est donc cette personne incomparable?

RANT.

La peste ! tu es aussi pressé qu'un vieux juge bien maigre & affamé, qui est encore sur le banc entre onze heures & midi, sans avoir déjeûné.

HAZARD.

Je vais le mettre de meilleur humeur. Une Madame Cheatly, faiseuse de bons marchés, M... de son métier, a fait connoissance avec elle, & nous a promis de l'amener au bal, à cet endroit où tu fais qu'il y a une couchette si commode.

RANT.

Ah ! c'est un friand morceau pour

pour celui qui l'aura. C'est l'affaire de nous autres honnêtes gens de la débaucher ; & celle de quelque bon campagnard , né pour piquer ses bœufs , & se faire des héritiers , de la prendre après cela pour femme.

THÉODORE.

Mais si vous n'êtes pas trop transportés pour m'expliquer ce mystère, dites-moi, je vous prie, qui est la personne en question ?

HAZARD.

C'est une Mademoiselle Isabelle qui loge à côté de chez nous, à un balcon bleu.

THÉODORE.

Par la mort ! que dit-il là ?

RANT.

Eh bien ! à cette heure , cela vous fait de la peine ? Je parierois ma vie que ce coquin la connoissoit avant nous.

THÉODORE.

Non, ma foi, Messieurs; mais j'ai vû cette Dame, & je fai qu'elle a des qualités qui la rendent très-peu propre à votre compagnie.

HAZARD.

Qui sont-elles donc, l'ami?

THÉODORE.

De maudites qualités qui ne sont plus de mode, appellées la vertu & la modestie.

RANT.

Bon, si elle étoit sans vertu dans cette chaleur de l'âge, elle ne feroit pas fortune.

THÉODORE.

En vérité elle la fera, en dépit de cette vilaine séductrice Cheatly, dont à peine aucune de nos jeunes personnes peut éviter la griffe.

RANT.

Ah! je t'en prie; ne dis pas de mal de ta belle mere; c'est toi qui

**L'AVARE:** 81  
as débauché sa fille Lettice.

**THÉODORE.**

Moi? l'avoir débauchée? elle l'étoit dès le ventre de sa mere, elle chasse de race.

**HAZARD.**

Je te gagerai dix Louïs que Cheatly nous amene cette Dame à souper malgré sa vertu & sa modestie.

**THÉODORE.**

Par la mort! Monsieur, je fais qu'elle ne le peut, & qu'elle ne le fera pas.

**RANT.**

Sur mon honneur, il faut qu'il en soit amoureux.

**THÉODORE.**

He bien! parceque vous êtes d'honnêtes gens, peu différens de ceux qui trichent au jeu, se peut-il...

*Tome I.*

**E**



HAZARD.

Qui trichent ! Nous cherchons seulement les bonnes parties : c'est ce que font tous les gens de qualité, tous ceux qui se mêlent de jouer.

THÉODORE.

Il est vrai ; les dés pipés font de quelque avantage. Mais ne parlons plus de cela. Je veux prévenir votre erreur. Je suis éperduement amoureux de cette Mademoiselle Isabelle.

RANT.

C'est d'une façon honnête, je pense ; ce n'est pas à intention de l'épouser.

THÉODORE.

Je l'aime jusqu'à en vouloir faire ma femme.

HAZARD.

La peste t'étouffe ; comme tu prends mal ton tems. Penser au mariage dans ce siècle où une honnête femme a honte de se montrer, &

L'AVARE. 83

où elle verra les P... triomphantes  
avoir sur elle toutes les préférences!

RANT.

Si nous autres honnêtes gens de  
la ville continuons comme nous a-  
vons commencé, nous verrons qu'on  
jettera des pierres dans les ruës aux  
honnêtes femmes.

HAZARD.

Te voilà devenu tout partisan du  
bien public. Je gage que tu as sage-  
ment considéré que l'Angleterre  
n'est pas assez peuplée; & que le  
moyen le plus sûr pour la propaga-  
tion est le mariage légitime.

RANT.

Tu as, sans doute, subtilement  
découvert, que la quantité de P...  
& de monasteres avoient autant dé-  
peuplé l'Espagne que les colonies  
du Perou.

THÉODORE.

Je ne suis, je vous jure, déter-

F ij

84      *L'AVARE.*

miné par aucune de ces considérations politiques : & depuis que j'ai vû Isabelle, je me soucie moins d'une P... que vous ne faites d'une honnête femme. Vous trouverez cependant que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne d'être des vôtres ; je n'ai pas renoncé à toutes les débauches à la fois : & si vous voulez aller devant commander le diné à la Taverne, vous verrez comme je vous ferai avaler du Bourgogne.

H A Z A R D.

He bien, nous y allons, & nous espérons que ce Bourgogne te fera retrouver ton bon sens.

T H É O D O R E.

Prenez garde seulement de ne pas perdre le vôtre.

R A N T.

Pour n'avoir pas d'avantage sur toi, nous allons, en t'attendant, boire quelques bouteilles de bierre.

L'AVARE. 85

HAZARD & RANT *sortent*,  
BELLAMOUR *entre*.

THÉODORE.

Comment va, Bellamour? où est mon pere?

BELLAMOUR.

Monsieur, il est occupé d'une règle d'Algebre pour calculer combien dix pistoles peuvent rapporter en sept ans, en prenant l'intérêt de l'intérêt.

THÉODORE.

Est-ce à cinquante pour cent, comme il prend de toutes les marchandises d'herbes & d'huîtres; encore lui donnent-elles en gage leurs bagues & leurs habits de nôces.

BELLAMOUR.

Monsieur, il veut tirer la quintessence de ses écus.

THÉODORE.

A-t-il été s'informer de ce qui

avoit été vendu cette semaine de graisse & de déchets de cuisine aux charcutieres du coin des ruës ? a-t'il pesé ses bouts de chandelle, & ses restes de suif, pour les échanger contre des chandelles entieres de vingt à la livre ?

BELLAMOUR.

Oui, Monsieur, tout cela est fait. Il a même passé toute la matinée à revendre cinq peaux de lapin. En vérité, Monsieur, le bon homme se donne bien des peines, & tout cela c'est pour vous.

THÉODORE.

Pour moi ? par la mort, je crois qu'il vivra encore cinquante ans, à moins que le Parlement ne réduise l'intérêt de l'argent à quatre pour cent : & ma foi, je pensois que ce qu'on en avoit dit aux dernieres sessions auroit bien pû me faire héritier plutôt que je ne l'espérois.

**L'AVARE.** 87

Mais , la peste , il s'est rétabli. Al-  
lons , n'en parlons plus ; je rentre ,  
envoyez-moi , je vous prie , mon  
valet.

**BELLAMOUR.**

Tout - à - l'heure , Monsieur. Ro-  
bin !

**THÉODORE** *sort* , **ROBIN**  
*entre.*

**ROBIN.**

Qu'y a-t'il , Monsieur ?

**BELLAMOUR.**

Allez à votre Maître.

**ROBIN** *sort* , **THÉODORA**  
*entre.*

Voilà la maîtresse de mon cœur ;  
ma chère Théodora. Je la vois pa-  
roître avec autant de plaisir que les  
Perses voyent lever le soleil qui fait  
toujours la douceur de leurs jours.

F iv



THÉODORA.

Je vous fais obligée , Bellamour !  
Cependant je ne crois pas que nous  
puissions ni l'un ni l'autre nous flatter  
d'aucune esperance.

BELLAMOUR.

Ma chere Théodora , je trouve  
quelque changement chez vous ,  
depuis que vous m'avez donné si  
obligeamment les assurances de votre  
foi. Vous repentiriez-vous de cet  
engagement ? si cela est , mon malheur  
est certain.

THÉODORA.

Non , Bellamour ; je ne saurois  
me repentir de ce que je fais pour  
vous. Vous avez trop d'empire sur  
mon cœur , pour que j'aie jamais  
aucun regret de ce qui vous fait  
plaisir.

BELLAMOUR.

Qu'est-ce qui peut donc , au milieu  
de ma joie , vous faire de la peine ?

THÉODORA.

Mille difficultés que nous aurons  
à surmonter.

BELLAMOUR.

Ah, Madame, aimez-moi seule-  
ment, rien ne sera difficile.

THÉODORA.

Il n'y a pas d'apparence de pou-  
voir jamais obtenir le consentement  
de mon pere. Quelqu'avantage qu'il  
y ait pour moi dans cette affaire, son  
humeur chagrine & avare lui fait  
haïr un galant-homme.

BELLAMOUR.

J'ai pris tant de crédit sur lui, que  
je ne désespere de rien. D'ailleurs  
dès que j'ai votre consentement, je  
me trouve trop heureux ; rien ne  
manque à ma félicité.

THÉODORA.

J'avoue, mon cher Béllamour ;  
que je pourrois justifier aux yeux de  
tout le monde, excepté ceux de

mon pere , l'amour que j'ai pour vous. Je ne puis reconnoître assez les obligations que je vous ai. Depuis sept ans entiers vous restez éloigné de votre pays , de vos amis , de vos parens , inconnu à tout le monde excepté moi ; & ce qui est encore pis , réduit à l'état humiliant de servir mon pere , état cent fois plus dur que celui des galeres. De pareils témoignages d'amour ne sauroient manquer d'en inspirer aussi.

BELLAMOUR.

Ah ! Madame , un seul de vos regards paye bien ces petits services. J'avoue que la plus grande peine que je me fasse en servant votre pere , c'est de condescendre à sa détestable avarice , & de partager les malédictions que lui donnent tous ceux qui gémissent de ses exactions. Pardonnez - moi , ma chere Théodora , si je prends la liberté d'en

**L'AVARE.** 91  
parler ainsi devant vous. Vous savez que c'est un homme dont il n'y a rien de bon à dire.

**THÉODORA.**

J'y suis très sensible aussi : mais je suis charmée de voir le crédit que votre adresse vous a donné sur lui.

**BELAMOUR.**

Vous voyez , Madame , que l'amour peut faire jouer à un amant zélé , quelque rôle que ce soit , & même le plus triste de tous , celui de complaisant d'un avare. Par une approbation honteuse de tout ce qu'il fait , par une observance exacte de ses préceptes & de ses maximes , j'en suis venu au point qu'il ne fera jamais rien sans m'avoir consulté.

**THÉODORA.**

Mais , pourquoi ne vous découvrez-vous pas à mon frere ? Il pour-

roit bien vous rendre quelques petits services.

BELLAMOUR.

Votre pere & votre frere font d'un caractere si différent l'un de l'autre, qu'il m'est impossible de me plier à tous les deux en même tems. Ménagez de votre côté votre frere; il vous aime extrêmement, & ne fera jamais que ce que vous voudrez. Le voilà qui vient, je me retire.

BELLAMOUR *sort*, THÉODORE & ROBIN *entrent*.

THÉODORE.

Robin, va m'attendre à la maison, & n'en fors pas que je ne t'appelle.

ROBIN.

Je m'y en vais, Monsieur.

ROBIN *sort*.

THÉODORE.

Ma chere sœur, je suis bien aise

L'AVARE. 93

de vous trouver ici ; j'ai le secret du monde le plus important à vous communiquer.

THÉODORA.

Je ferai bien aise de l'apprendre, & de vous y servir, si je puis. Qu'est-ce que c'est ?

THÉODORE.

Mille choses en un seul mot ; j'aime.

THÉODORA.

Comment, mon frere, vous êtes amoureux ? mais encore ...

THÉODORE.

Doucement, ma sœur ; je fais aussi bien que vous que je dépends d'un pere, & que le nom de fils entraîne avec lui des obligations infinies.

THÉODORA.

Mais, mon frere ...

THÉODORE.

Que je ne dois pas engager mon



94            *L'AVARE.*  
cœur sans le consentement de celui  
à qui je dois le jour.

THÉODORA.

Ecoutez, s'il vous plait...

THÉODORE.

Et que le ciel a rendu nos parens  
maîtres de nos volontés, parcequ'ils  
font en état de voir plus clair, &  
de s'abuser moins que nous.

THÉODORA.

De grace...

THÉODORE.

Qu'il faut en croire leur sagesse  
& leur prévoyance, plutôt que l'a-  
veuglement de nos passions.

THÉODORA.

Etes-vous possédé...

THÉODORE.

Et que le feu de notre jeunesse  
nous égare, & nous jette souvent  
dans les plus dangereux précipices.

THÉODORA.

Je ne voulois vous dire aucune

de toutes ces choses. Mais, je vous prie, avez-vous déjà pris quelque engagement avec celle que vous aimez ?

THÉODORE.

Non, mais je suis résolu de l'épouser quelque chose qu'on puisse me dire, & je vous conjure de ne point combattre mon dessein.

THÉODORA.

Hé ! pourquoi croyez-vous que je vous veuille contredire ?

THÉODORE.

Vous n'aimez pas, & votre esprit de sagesse me fait une peur diabolique.

THÉODORA.

Vous ne savez pas, mon frere ; tout ce qui se passe dans mon cœur. Mais, qui est donc celle qui vous a charmé ?

THÉODORE.

C'est une jeune personne qui lo-

ge près d'ici. Elle est parfaitement belle : toute sa personne est si noble & si gracieuse, que je n'y puis penser, sans en être extasié.

THÉODORA.

Faites - moi grace du panégyrique, & dites - moi en un mot qui elle est.

THÉODORE.

Son nom est Isabelle : mais, ce qui me fait le plus de peine, c'est que j'ai découvert sous main qu'elle est fille d'une vieille infirme de très petite fortune. Vous savez l'abominable humeur de mon pere. Son horrible avarice me laisseroit ignorer qu'il y ait seulement de l'argent dans le monde, si je n'étois pas heureux au jeu. De sorte que je suis dans l'impossibilité de donner à cette personne la moindre preuve de mon affection : & si je n'en trouve pas enfin le moyen, c'est fait de moi.

THÉODORA.

THÉODORA.

C'est une barbarie inouïe que de ne nous pas donner même ce qu'il faut pour nous habiller honnêtement.

THÉODORE.

Réunissons-nous, ma sœur, pour lui porter nos plaintes : s'il ne s'y rend pas, nous secouerons le joug de cette insupportable tyrannie, & nous verrons à nous trouver quelque moyen de ressource.

THÉODORA.

Je l'entends qui vient, & je juge à sa voix que quelque chose lui déplaît. Retirons-nous, & arrangeons ensemble ce que nous avons à lui dire. Le voilà, rentrons.

THÉODORE &amp; THÉODORA

*sortent*, GOLDINGHAM &ROBIN *entrent*.

GOLDINGHAM.

Hors de ma maison, chien. Ne

Tome I,

G

98 *L'AVARE.*

me réplique pas, maraut. Tu n'es qu'un voleur, un vrai gibier de potence.

ROBIN (*à part.*)

Il n'y eut jamais rien de si détestable dans le monde que ce vieux ladre là ! Je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

GOLDINGHAM.

Qu'est-ce que tu murmures entre tes dents, coquin ?

ROBIN,

Pourquoi me chassez-vous ?

GOLDINGHAM.

Sors d'ici, chien pendu ; Est-ce à toi à me faire des questions ? Passe la porte, ou je t'affomme.

ROBIN (*à part.*)

La peste étouffe ce damné gripe-fou ! (*haut.*) Pourquoi ? que vous ai-je fait ?

GOLDINGHAM.

Ne dispute pas d'avantage, & va-t'en.

ROBIN.

Mon maître m'a ordonné de l'attendre ici.

GOLDINGHAM.

Va l'attendre dans la ruë , coquin. Faut-il que tu restes là en sentinelle , & qu'avec tes maudits yeux tu épies toutes mes actions , pour dévorer ce que j'ai , & pour fureter par-tout , si tu ne trouveras rien à prendre.

ROBIN.

Hé que diable croyez-vous qu'on vous puisse prendre , à moins que de vous prendre vous-même ? (*à part.*) Il fait la garde comme un hibou ; un homme qui en auroit tué sept pissant contre une muraille , n'auroit pas si grande peur que lui.

GOLDINGHAM.

Comment donc , chien ! faut-il que je sois toujours en danger d'être

Gij

tre volé par un maraut comme toi ?

ROBIN.

Hé, êtes-vous un homme qu'on puisse voler ? ne tenez-vous pas tout sous la clef ? & ne faites-vous pas toujours entendre que vous êtes dans la dernière nécessité ?

GOLDINGHAM (*à part.*)

Oh, je tremble ! ce coquin soupçonnera peut-être que j'ai de l'argent caché dans mon jardin. Si cela est, je suis perdu. (*haut.*) Quoique je n'aie pas grand'chose, pendard, je serois bien fâché que des coquins comme toi me le volassent. Outre cela, qu'est-ce qu'il y a de si fort enfermé ? n'ai-je pas laissé un chandelier d'étain, une paire de mouchettes de cuivre, une rape, un soufflet & un bon tapis ?

ROBIN.

Je ne me soucie pas de tout cela



L'AVARE. TOI  
GOLDINGHAM.

Allons, maraut, tu es un de ces  
misérables qui font courir le bruit  
que j'ai de l'argent caché.

ROBIN.

Comment dites-vous ? vous avez  
de l'argent caché ?

GOLDINGHAM.

Eh non, chien, je ne dis pas  
cela. Je n'ai point d'argent caché.  
Ah misérable ! ( *à part.* ) De par la  
mort ! il me fait mourir !

ROBIN.

Que m'importe que vous en ayez,  
ou non ?

GOLDINGHAM.

Vas-tu argumenter ? Je t'ôterai  
de la tête à coups de canne tes fots  
raisonnemens. Encore une fois,  
va-t'en.

ROBIN.

Hé bien, je m'en vais.

G iij

GOLDINGHAM.

Arrête un peu, ne m'as-tu rien pris au moins ?

ROBIN.

Vous ferez mieux de me fouiller.

GOLDINGHAM.

Montre-moi tes mains.

ROBIN.

Les voilà.

GOLDINGHAM.

Les autres... les autres... Arrête, n'as-tu rien mis là ?

ROBIN.

Eh que diable y aurois-je mis ?

GOLDINGHAM.

Que je voye ici !

ROBIN (à part.)

Un homme comme vous mériterait bien d'être volé.

GOLDINGHAM.

Que dis-tu ?

ROBIN.

Je dis que vous me tâtez par tout.

L'AVARE. 703

GOLDINGHAM.

C'est que je le veux ainsi, va-  
rien.

ROBIN.

La peste soit de l'avarice, & de  
tous les avares.

GOLDINGHAM.

Qu'est-ce ?

ROBIN.

Je maudis l'avarice & tous les  
avares.

GOLDINGHAM.

Hé, qui sont-ils ces avares ?

ROBIN.

Des coquins, des vilains, des  
chiens, des chenilles, des fangfuës,  
des viperes, des voleurs, des lar-  
rons, des fils de P...

GOLDINGHAM.

Hé bien, coquin...

ROBIN.

Hé qu'est - ce que cela vous fait ;  
Monfieur ? vous n'êtes pas de ce

Giv

nombre. Ne puis-je pas maudire les  
avares ?

GOLDINGHAM.

De qui veux-tu donc parler, co-  
quin, dis-moi ?

ROBIN.

Je parle ... je parle ... de ce vi-  
lain, de ce riche en peinture ...

GOLDINGHAM.

Et moi, je parle à ta maudite tête.  
Pendart, tien, voilà pour toi.  
L'as-tu senti, coquin ?

ROBIN.

Ah la peste vous étouffe !

GOLDINGHAM.

Hors d'ici, maraut : passe la porte,  
te, te dis-je, vilain insolent.

ROBIN.

Le diable l'emporte, il m'a rompu  
pu les os.

ROBIN *sort.*

GOLDINGHAM.

Ah ! quelles peines ! quelles in-

quiétudes ! quels tourmens ne souffre pas un homme qui a une grande somme d'argent à garder. Je ne puis trouver dans toute la maison de place qui me paroisse assez sûre. Les cassettes & les coffres forts ne sauroient échaper aux voleurs. Mais récapitulons un peu. D'abord mille écus pour lesquels on m'a donné valant six mille francs de gages à cinquante pour cent. Item dans la cité cinq mille écus à dix pour cent, dont j'ai toutes les meilleures assurances d'Angleterre.

## THÉODORE &amp; THÉODORA

*entrent.*

Item six mille franc hypothéqués sur les terres d'une jeune Seigneur fort riche. Mais cette précieuse somme de six mille gros écus que j'ai dans mon jardin : oh ! c'est-ce qui me transporte ! (*à part.*) Parla mort,

n'ai-je point parlé trop haut? Je me ferai trahi moi-même, ils m'ont entendu, je suis ruiné. Puissent-ils tous deux être pendus! (*haut.*) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc? y a-t'il long-tems que vous étiez là?

*THÉODORE.*

Non, mon pere, nous ne faisons que d'arriver.

*GOLDINGHAM.*

Vous étiez là à m'écouter?

*THÉODORE.*

Non, Monsieur, je vous assure.

*GOLDINGHAM.*

Si fait, si fait. . . (*à part.*) S'ils m'ont entendu, j'irai me pendre.

*THÉODORA.*

Nous ne vous écoutions sûrement pas, Monsieur.

*GOLDINGHAM.*

Je me disois à moi-même, combien je serois heureux si j'avois cent mille francs de bien.

L'AVARE. 107

THÉODORE.

Vous n'êtes pas dans le cas de faire ce souhait là.

GOLDINGHAM.

Oh! cela est faux, cela est faux. Plût au ciel que je les eusse seulement. Je ne me plaindrois plus de la misère des tems ; non, je ne m'en plaindrois plus.

THÉODORA.

Ah! Monsieur, vous vous moquez.

THÉODORE.

Vous avez cinq fois plus que ce que vous demandez.

GOLDINGHAM.

Par la mort! que dit-il là! Détestable vipère, ne t'ai-je élevé que pour ma destruction? est-il possible que mes enfans soient mes plus grands ennemis?

THÉODORE.

Est-ce être votre ennemi que de



508 *L'AVARE.*

dire que vous êtes riche?

*GOLDINGHAM.*

Ah! c'est le plus grand tort que vous me puissiez faire. De pareils propos me feront couper la gorge, les voleurs croiront que je suis tout plein d'or, & vos depenses extravagantes le leur persuaderont encore davantage.

*THÉODORE.*

Je ne vois pas en quoi je suis coupable de me tenir honnêtement vêtu?

*GOLDINGHAM.*

Ah! vos perruques! vos rubans! vos dentelles! Vous avez l'air aussi petit-maître que ceux qui se donnent des airs dans la ville, n'y payent point leurs dettes, & y entretiennent des P... & qui fauroit la vérité de cela, c'est que vous & votre sœur vous me volez de quoi fournir à vos depenses.

THÉODORE (à part.)

Il ne fera mal adroit celui qui vous volera. (*haut.*) Vous savez que ma sœur hafarde sur mer quelque argent qu'elle a hérité d'une Tante, & pour moi je suis quelquefois heureux au jeu. C'est de-là que je tire ma subsistance; c'est ce petit profit qui me donne à boire, à manger, & entretient ma garde-robe telle que vous la voyez.

GOLDINGHAM.

Telle que je la vois! Eh quelle folie! à quoi sert cette multitude de rubans, tous ces cheveux blonds qu'ont porté des P... ces dentelles de Flandre? Je gage que cet habit coûte plus de huit cents francs. Si vous gagnez de l'argent que n'en faites-vous meilleur usage? Ah! pauvre nigaud! huit cents francs rapportent trente six francs par an au denier que permettent les lois, &

110      *L'AVARE.*

si vous aviez de l'intrigue, vous en pourriez tirer cinquante francs, ce qui avec l'intérêt de l'intérêt doubleroit le capital en sept ans.

*THÉODORA.*

Mon frere & moi, Monsieur; sommes venus pour vous parler d'une affaire.

*GOLDINGHAM.*

Bon! je veux aussi vous parler de quelque chose.

*THÉODORA.*

C'est au sujet d'un mariage, Monsieur.

*GOLDINGHAM.*

C'est aussi d'un mariage dont je veux vous parler.

*THÉODORA.*

Ah, mon pere!

*GOLDINGHAM.*

Ah, mon pere! Qu'est-ce qu'il y a donc? quoi? quoi? Vous voudriez déjà y être? n'est-ce pas,

L'AVARE. III

ma belle & douce Princesse ?

THÉODORE.

Non , Monsieur. Ma sœur craint seulement que nous ne nous trouvions pas tout-à-fait de votre avis au sujet du mariage.

GOLDINGHAM.

Ne craignez rien. Vous n'aurez pas sujet de vous plaindre , je ferai votre bien à tous deux. Mais, Théodore, avez-vous vû une Mademoiselle Isabelle , qui demeure ici près ?

THÉODORE.

Oui , Monsieur , je l'ai vûe plusieurs fois à son balcon.

GOLDINGHAM.

Et vous ?

THÉODORA.

J'en ai ouï parler , Monsieur.

GOLDINGHAM.

Hé bien , comment la trouvez-vous ?

112 **L'AVARE.**

**THÉODORE.**

Elle est charmante ; elle est au  
dessus de tout que j'ai jamais vû,

**GOLDINGHAM.**

Son visage ? einh ?

**THÉODORE.**

Mieux qu'aucun portrait qu'un  
amant fit jamais de sa maîtresse.

**GOLDINGHAM.**

Et sa taille ? vous n'en dites mot,

**THÉODORE.**

Non seulement elle est sans dé-  
faut , mais elle est belle au miracle.

**GOLDINGHAM.**

Son air ?

**THÉODORE.**

Admirable & gracieux.

**GOLDINGHAM.**

Son maintien & ses manieres ?

**THÉODORE.**

Les plus séduifans du monde. Sa  
physionomie est douce & spirituelle,  
son port est noble & aisé, enfin  
elle

L'AVARE. 113

elle est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire.

GOLDINGHAM.

Eh bien, ne croyez-vous pas que ce fût un bon morceau dans un lit ?

THÉODORE.

Ce seroit un bonheur au-dessus de toute expression. C'est s'exposer que de penser seulement à pareille chose.

GOLDINGHAM.

Il y a cependant un point à considérer ; c'est sa dot.

THÉODORE.

Ah, Monsieur, ce n'est pas une chose à mettre en ligne de compte, quand il s'agit d'obtenir une personne accomplie.

THÉODORA.

Outre cela, j'ai ouï dire qu'elle avoit une fortune passable.

*Tome I*

**H**

THÉODORE.

Ah ! ne comptez pas là-dessus :

GOLDINGHAM.

Hé bien ! je suis bien aise , que nous nous trouvions ainsi de même avis. Toutes ces qualités charmantes ont fait sur moi une telle impression , que j'ai résolu de l'épouser.

THÉODORE (*à part.*)

Oh ciel !

GOLDINGHAM.

Que dites-vous ?

THÉODORE.

Vous avez résolu, dites-vous ? . . .

GOLDINGHAM.

Oui ; d'épouser Isabelle.

THÉODORE.

Qui ? vous ? vous ?

GOLDINGHAM.

Oui , moi , moi. Pourquoi non ?  
Que trouvez-vous à redire chez moi ,  
jeune sot ?



L'AVARE. 115

THÉODORE (*à part.*)

Par la mort ! j'en ai, ma foi, mal  
au cœur.

THÉODORE *sort.*

GOLDINGHAM.

Qui s'en foucie ? Va - t'en vite  
chercher du brandevin. Je crois que  
ce jeune benêt de prodigue se pen-  
dra de dépit d'avoir une belle mere.  
Voilà , ma fille ce que j'ai résolu  
pour moi ; pour lui , je lui ai trouvé  
une grave matrone d'environ cin-  
quante ans , toute coufue d'or ; &  
vous je veux vous marier avec Ti-  
mothée Squeeze le fils de ce riche  
notaire. C'est un jeune homme bien  
ménager.

THÉODORA (*à part.*)

Ciel ! qu'entens-je !

GOLDINGHAM.

C'est un joli jeune homme , il fait  
déjà tirer soixante pour cent de son  
argent.

H ij

THÉODORA.

Monfieur, s'il vous plaît, je ne  
l'épouferai point.

GOLDINGHAM.

Mademoifelle, s'il vous plaît,  
vous l'épouferez.

THÉODORA.

Pardonnez-moi, Monfieur.

GOLDINGHAM.

Pardonnez-moi, Mademoifelle.

THÉODORA.

Ordonnez-moi toute autre chofe  
que celle-là.

GOLDINGHAM.

C'est celle-là précifément que je  
veux vous ordonner ; & ce foir même  
me vous l'épouferez.

THÉODORA.

Ce foir ? il n'en fera rien.

GOLDINGHAM.

Cela fera.

THÉODORA.

Non, Monfieur.

**L'AVARE.** 117

**GOLDINGHAM.**

Si fait, Mademoiselle.

**THÉODORA.**

Je me tuerois plutôt que de l'épouser.

**GOLDINGHAM.**

Vous ne vous tuerez point, & vous l'épouserez. Un pere essuya-t'il jamais pareille insolence de sa fille?

**THÉODORA.**

Un pere traita-t'il jamais si durement sa fille?

**GOLDINGHAM.**

Tout le monde approuvera mon choix.

**THÉODORA.**

Personne de bon sens.

**BELLAMOUR** *entre*

**GOLDINGHAM.**

Voilà Bellamour qui vient; voulez-vous le prendre pour juge?

Hij

THÉODORA.

De tout mon cœur ! ( *à part.* )  
Cela n'est pas malheureux.

GOLDINGHAM.

Voyez, Bellamour, nous voilà  
en contestation ma fille & moi. Le  
quel de nous deux croyez-vous qui  
ait raison ?

BELLAMOUR.

Oh ! c'est vous, sans contredit.

GOLDINGHAM.

Savez-vous de quoi nous par-  
lions ?

BELLAMOUR.

Non, Monsieur : mais vous ne  
sauriez avoir tort.

GOLDINGHAM.

Voyez donc, vous allez être no-  
tre juge. Je voudrais la marier ce  
soir avec Timothée Squeeze le fils  
de ce riche notaire, & la coquine  
n'en veut point.

BELLAMOUR.

Et vous voulez que je décide de cela ?

GOLDINGHAM.

Oui , de cela même.

BELLAMOUR ( *à part.* )

Oh ciel !

GOLDINGHAM.

Que dites-vous ?

BELLAMOUR.

Je suis de votre avis dans le fonds, Monsieur : mais cependant votre fille n'a pas tout-à-fait tort non plus.

GOLDINGHAM.

Pourquoi ? pourquoi ? Y a - t - il quelque chose à rejeter dans la personne ou dans la fortune de Monsieur Timothée ? Où en trouveroit-elle jamais un meilleur ?

BELLAMOUR.

Cela est vrai , Monsieur : mais elle peut dire , qu'il est bien dur de

Hiv

126 L'AVARE.

se résoudre ainsi subitement, & qu'il lui faudroit au moins donner quelque tems pour voir si les inclinations de Monsieur Timothée s'accorderont avec les siennes.

GOLDINGHAM.

Du tems? & ne faut-il pas toujours saisir la fortune au toupet? Son pere qui est fort riche, mais de basse naissance, permettra, en faveur d'une alliance honorable, que son fils épouse ma fille sans dot.

BELLAMOUR.

Ah! je n'ai plus rien à dire; voilà une raison à laquelle il n'y a rien à répondre.

THÉODORA (à part.)

Que veut dire Bellamour?

GOLDINGHAM.

Je ne fais pas si elle est sensible à cette raison: mais c'est la plus forte qu'on puisse donner dans le monde.

BELLAMOUR.

Sans doute, Monsieur, personne n'en disconvient. Mais votre fille peut vous répondre que le mariage est la chose du monde la plus intéressante, & que c'est de là que dépend le bonheur ou le malheur de nos jours.

GOLDINGHAM.

Sans dot ; remarquez bien cela.

BELLAMOUR.

Vous avez raison, Monsieur : c'est-ce qui décide tout. Mais, Monsieur, on vous dira aussi qu'il faut avoir quelque égard aux inclinations de votre fille, & que ces inclinations forcées ont souvent ruiné les familles les plus riches.

GOLDINGHAM.

Quoi ? sans dot !

BELLAMOUR.

Ah ! cela est sans réplique. Mais il y a des peres qui prient, par préférence à tout, la satisfaction de leurs



enfants , qui ne les sacrifieroient jamais à leur propre intérêt, & consulteroient leur inclination . . .

GOLDINGHAM.

Mais encore , vous dis-je , sans dot.

BELLAMOUR.

Cela n'est pas douteux ; sans dot est une réponse à tout : & qui pourroit tenir contre des raisons comme celles que vous savez donner ?

GOLDINGHAM ( *à part.* )

Oh ciel ! j'entends le chien qui abboie. J'ai si grand' peur pour mon argent ! Il faut que j'aille voir dans le jardin. (*haut.*) Attendez-moi ici.

GOLDINGHAM *sort.*

THÉODORA.

Bellamour , je ne vous comprends pas , & vous avez grand tort . . .

BELLAMOUR.

Si je le contredisois, Mademoiselle, je ruinerois entierement nos affaires. Il vaut bien mieux faire semblant de consentir à ses volontés.

THÉODORA.

Mais l'affaire presse ; c'est pour ce soir même.

BELLAMOUR.

Nous trouverons quelque expédient pour la reculer un peu.

THÉODORA.

Et que trouverons-nous ?

BELLAMOUR.

Il n'y a qu'à feindre quelque incommodité, & le prier de vouloir bien à cause de cela différer un ou deux jours.

THÉODORA.

Les medecins découvriront que ce n'est qu'une feinte.

BELLAMOUR.

Mademoiselle, il ne se détermineroit jamais à en envoyer chercher un pour conserver ses jours, encore moins pour conserver les vôtres.

THÉODORA.

Mais il en trouvera de ceux qui donnent leur avis gratis.

BELLAMOUR.

Eh, Mademoiselle, au bout du compte, croyez-vous aux medecins? Vous persuadez-vous qu'ils en font plus que les autres. Je vous garantis, Mademoiselle, que vous n'avez qu'à feindre telle maladie que vous voudrez; ils vous démontront encore d'où vous sera venue cette maladie.

GOLDINGHAM *entre.*GOLDINGHAM (*à part.*)

Dieu soit loué, tout va bien, il n'y avoit personne.

BELLAMOUR.

Outre cela, Mademoiselle, notre dernière ressource fera de lui découvrir notre secret, & nos amours: & si c'est la constance, comme je n'en doute point.... Mademoiselle, je vous répète qu'une fille ne doit jamais tenir contre la volonté de son père, ni même penser si l'homme qu'il lui a destiné lui convient ou non; sur tout quand cette raison invincible de sans dot, vient appuyer ses volontés.

GOLDINGHAM.

C'est bien dit, Bellamour.

THÉODORA *sort.*

BELLAMOUR.

Monsieur, je vous demande pardon, si je parle comme cela à Mademoiselle.

GOLDINGHAM.

J'en suis comblé de joie, tu as fait par merveille.

BELLAMOUR.

Monfieur , je ne cesserai point de la presser avec toutes les raisons les plus fortes , mais surtout avec celle de sans dot ; oh ! c'est bien la meilleure !

GOLDINGHAM.

Cela est sûr.

BELLAMOUR.

Ah ! Monfieur , il n'y a rien dans le monde d'aussi précieux que l'argent. Honneur , naissance , éducation , esprit , courage , vertu , sagesse , religion , bonne foi . . .

GOLDINGHAM.

Voilà parler comme un oracle , mon cher Bellamour , & je veux t'embrasser. Ne la quitte point , & donne lui toujours des avis comme ceux-là. Mais d'abord rends-moi un peu compte de l'affaire de ce jour. Sara la marchande d'oranges a-t-elle retiré son anneau , sur lequel je lui

pré-tai dix livres dix sols la semaine dernière ?

BELLAMOUR.

Non, Monsieur.

GOLDINGHAM.

Le jour est passé ; donc , il est à moi ; il en pese vingt - deux. Et ce crieur de vieux habits a-t-il racheté cette veste de velours toute neuve, que je crois qu'il avoit volé ? & la vendeuse d'huîtres son jupon rouge avec une dentelle d'argent ? le savetier a-t-il retiré la vaisselle d'étain qu'il m'avoit donnée en gage pour avoir de quoi acheter des femelles ? & cette Dame de campagne sa montre , pour laquelle elle avoit tant fait de mensonges à son mari ?

BELLAMOUR.

Aucun de tous ceux - là n'est venu.

GOLDINGHAM.

La P... Whetstone a-t'elle racheté

sa pelisse & sa juppe couverte de re-  
zeau d'or & d'argent ?

BELLAMOUR.

Non : la pauvrete a même en-  
core fait depuis , à ce qu'on dit , un  
plus mauvais marché.

GOLDINGHAM.

Il y a encore là le flacon d'argent  
où cette vieille M. . . mettoit son  
brandevin ; le manteau de fatin de la  
sage-femme, avec une vieille dentelle  
d'or qui n'est plus de mode ; l'habit  
de deuil , & le poele de velours de  
cet homme qui fait les enterremens.  
Outre cela, hé quoi encore ? Ce clerc  
de Procureur n'a-t'il pas mis en ga-  
ge le chapeau de son maître qui est  
allé à la campagne ? N'ai-je pas  
aussi la marque d'argent de ce por-  
teur d'eau, le violon de ce menê-  
trier, la trompette de cet homme  
qui sonne la nuit au coin des rues,  
& un étui à rasoirs garnis d'argent ?

Tous



Tout cela n'est-il pas à la maison ?  
En a-t'on racheté quelque chose ?

BELLAMOUR.

Pas la moindre, Monsieur.

GOLDINGHAM.

Hé bien ! c'est donc autant de  
confisqué. Quelle apparence de les  
ravoir ? *Ab inferis nulla redemptio.*  
Parbleu, Bellamour, cette semaine  
a été bien heureuse. Deux fringants  
petits-mâtres m'ont laissé hier leurs  
gages. Ce sont sans contredit ceux  
avec lesquels il vaut le mieux faire  
affaire. Rarement retirent-ils leurs  
effets, & moi je ne manque jamais de  
me les approprier. Mais je t'en prie,  
va-t'en donc voir ma fille, & donne  
lui un peu quelqu'un de ces avis . . .

BELLAMOUR.

Je le ferai, Monsieur. (*à part.*)  
Et mieux que vous ne pensez.

BELLAMOUR *sort.*

GOLDINGHAM.

Que je suis heureux d'avoir ce domestique là ! Si ce métier-là dure, je veux me rouler sur l'or : & après ce plaisir-là, le plus grand que je puisse avoir dans la vie sera sur mes vieux jours d'avoir une jeune & jolie femme.

GOLDINGHAM *sort.**Fin du Premier Acte.*

---

---

ACTE SECOND.

---

---

SCENE PREMIERE.

SQUEEZE, TIMOTHÉE,  
ROGER.

**M** SQUEEZE.  
MONSIEUR Goldingham est-il chez lui ?

**R** O G E R.  
Il est dans son jardin, & même il n'en sort plus. Je vais lui dire que vous êtes ici.

**R** O G E R *sort.*

**S** Q U E E Z E.  
Allons, du courage, Timothée.  
Est-ce que tu as oublié de prendre  
I ij

tes manchettes , de peigner ~~tes~~  
cheveux , & de les poudrer ?

TIMOTHÉE.

Non, non ; je n'ai rien laissé dans  
le coffre ; j'ai mes plus beaux ha-  
bits , tout comme si c'étoit Diman-  
che. Mais , voyez-vous , Monsieur ,  
vous entendez bien ; je ferai dé-  
concerté quand Mademoiselle Théo-  
dora viendra. Sur mon ame & ma  
conscience , je ne saurai jamais com-  
ment m'y prendre , pour lui faire  
l'amour.

SQUEEZE.

Hé bien ! prends de mes leçons ;  
& je te garantis . . .

TIMOTHÉE.

Me montrerez vous comment  
vous faisiez quand vous alliez en  
compter à ma mere ?

SQUEEZE.

Oui, je vais te l'apprendre. Quand  
j'étois jeune , oh ! le bon tems que

**L'AVARE.** 133

c'étoit ! je m'entendois à courtiser une Demoiselle aussi finement qu'aucun des plus dégourdis.

**TIMOTHÉE.**

J'ai impatience de m'instruire avant que Mademoiselle Théodora vienne.

**SQUEEZE.**

Hé bien ! regarde donc bien ! suppose que tu es ta mere : tiens-toi là : or je te dirai que c'étoit un aussi joli tendron qu'aucune fille de Procureur que ce fût, & aussi bien élevée ; quoiqu'elle ne fût fille que d'un Passementier. Je suis sûr qu'il en avoit coûté à son pere plus de dix francs par mois pour lui faire apprendre à danfer, & elle jouïoit aussi du timpanon à ravir. Mais, tiens-toi là. Voilà comme je commençois. (*Il salue Timothée & le baise.*) Eh Dame, votre serviteur, lui disois-je ; ne voulez-vous pas vous asseoir ?

voilà une chaise, je vous en prie.  
*( Il approche une chaise pour Timothée & s'assied auprès de lui. )*

TIMOTHÉE.

D'honneur, voyez-vous, cela va fort bien.

SQUEEZE.

Après cela, j'avançois. Donnez-moi, je vous en prie, la permission, de baiser votre main. *( Il baise la main de Timothée. )*

TIMOTHÉE.

Ah mon Dieu ! Monsieur.

SQUEEZE.

Je jure & je proteste que je vous aime de tout mon cœur. Je me suis souvent reveillé la nuit pour penser à vous, & souvent j'en soupire.

TIMOTHÉE.

Ah, ah, ah. C'est très bien, je vous jure.

SQUEEZE.

Car vous êtes très jolie, comme

**L'AVARE. 137**

Je suis honnête homme , & je ne saurois aimer que vous , & je m'y ferois pendre.

**TIMOTHÉE.**

Ah ! Monsieur , c'est un effet de votre bonté , plutôt que de mon mérite.

**SQUEEZE.**

Bon Dieu ! voyez un peu le bonheur que c'est là ! c'étoit là , j'en jure , sa réponse mot pour mot.

**TIMOTHÉE.**

Ah Seigneur ! comment ? c'est là ce qu'elle vous disoit ?

**SQUEEZE.**

Eh oui ; c'est cela même. Mais continuons. Je suis venu , lui disois-je , pour voir si vous pourriez aimer quelqu'un tel que moi , & j'étois ma foi pour lors un des jolis garçons de la cité , & si vous pouvez vous y résoudre , lui disois-



je , je ferai très-content de vous  
prendre pour ma femme.

TIMOTHÉE.

Mais , cette Mademoiselle Théo-  
dora , à ce qu'on dit , est une diable  
de sucrée.

SQUEEZE.

N'importe ; sois hardi , & elle  
ne te refusera rien.

TIMOTHÉE.

Oui , oui , je le ferai , à cette  
heure que vous m'avez appris , j'y  
risquerois ma tête ; vous entendez  
bien.

SQUEEZE.

C'est bien dit ; dresse-toi bien  
devant elle , & la baise ; elle ne se  
fâchera point ; car tu es joli gar-  
çon , c'est moi qui te le dis ; dresse-  
toi bien , te dis-je. Que je voie ;  
tourne-toi : belle taille aussi , ma foi !  
cela ira bien , car tu parles à-peu-  
près comme moi. Ma foi ! c'est

mon portrait. J'étois tout comme cela, quand j'étois jeune.

GOLDINGHAM & BELLA-MOUR *entrent.*

GOLDINGHAM.

Monfieur Squeeze, foyez le bien venu.

SQUEEZE.

Grand-merci, mon bon Monfieur.

GOLDINGHAM.

Et vous auffi, Monfieur Timothée.

TIMOTHÉE.

Grand mercy, mon bon Monfieur.  
(*à part.*) Puisque mon pere a dit comme cela.

SQUEEZE.

Voilà le jeune homme que j'ame-  
ne pour votre fille.

TIMOTHÉE.

Oui, Monfieur, je prends la li-  
berté de venir faire l'amour à Ma-

138      *L'AVARE.*

demoiselle Théodora , vous entendez bien , si Monsieur ne le trouve pas mauvais.

GOLDINGHAM.

Ah ! je le veux de tout mon cœur.

BELLAMOUR (*à part.*)

Eh le beau choix ! le joli rival que j'ai là ! Je serois plutôt jaloux d'un filou , ou d'un vendeur de chansons du coin de la rue.

GOLDINGHAM.

Bellamour , va-t'en appeller ma fille.

BELLAMOUR.

Je m'y en vais, Monsieur. (*à part.*)  
La peste l'étouffe ! faut-il que Théodora soit soumise aux volontés de ce matin ?

BELLAMOUR *sort.*

GOLDINGHAM.

Pendant que les jeunes gens vont être ensemble , nous irons boire un

**L'AVARE. 139**

**Coup.** J'enverrois bien chercher pour vous une bouteille de vin blanc, ou une chopine de vin d'Espagne; mais ces cabaretiers font de si grands coquins! Ils mettent dans leur vin de la chair de cheval, des chiens morts, des os d'hommes, de la lie de sucre, de la chaux, du soufre, de l'alun, des prunelles, de l'Arfenic. Il vaut mieux que vous buviez de bonne petite biere; cela vous fera plus sain.

**SQUEEZE.**

De tout mon cœur.

**BELLAMOUR & THÉODORA**

*entrent.*

**BELLAMOUR.**

Voilà, Mademoiselle, le joli bijou qu'on vous destine.

**TIMOTHÉE (à Squeeze.)**

Pour à présent, mon pere, tenez-vous bien auprès de moi.

GOLDINGHAM.

Voilà, ma fille, ce joli garçon dont je vous ai parlé.

THÉODORA (à part.)

Il a plus l'air d'un coupeur de bourses, que d'un faiseur de conquêtes.

SQUEEZE.

Votre serviteur, belle & jeune Demoiselle.

TIMOTHÉE.

Votre serviteur, par ma foi; & je prendrai la liberté de vous saluer, voyez-vous. (*Il la baise.*) Je jure que voilà bien le baiser le plus doux que j'aye eû de ma vie. Vous baisiez très bien, Mademoiselle Théodora, je vous en prie, laissez-moi recommencer.

THÉODORA.

Doucement, Monsieur, n'allez pas si vite.

TIMOTHÉE.

Voyez-vous, mon pere, ne vous avois-je pas dit comme e. le étoit...

SQUEEZE.

Vous précipitez un peu trop, mon fils.

GOLDINGHAM.

Allons, laissons ces jeunes gens ensemble, cela leur sera plus com- mode.

SQUEEZE.

Oui, je vous en répons, ils en font pour le tête-à-tête.

GOLDINGHAM.

Entendez-vous, Théodora, rece- vez-le bien au moins. Bellamour!

GOLDINGHAM, SQUEEZE & BELLAMOUR *sortent.*

TIMOTHÉE.

A cette heure que nous sommes ici seuls, Mademoiselle Théa; je

142      **L'AVARE.**

vous appelle Théa pour abréger, vous entendez bien. Voudriez-vous vous asseoir ? (*à part.*) Je vais essayer si je pourrai faire tout ce que m'a appris mon père.

**THÉODORA.**

Je le veux bien, Monsieur, pour vous tenir compagnie. (*à part.*) Quel amant ridicule !

**TIMOTHÉE.**

D'accord, Mademoiselle Théa ; car je vous jure que mes jambes sont lassées de me porter ; j'ai arpenté toute la ville ce matin pour quelque affaire pécuniaire ; & , ma foi , j'entends mon décompte aussi bien qu'aucun garçon de la cité, qui ait tête sur les épaules. Mais le diable les emporte ; ils me tiennent toujours le bec dans l'eau avec toutes les protections qu'ils ont ici autour.

**THÉODORA.**

Ils ont grand tort de vouloir



ainsi mettre votre finesse à l'épreuve.

TIMOTHÉE.

Oui da ! cela vous plaît à dire ;  
mais allons , à présent que j'y pense,  
dites-moi , je vous prie ; où est vo-  
tre servante ?

THÉODORA.

Et pourquoi cela , Monsieur ?

TIMOTHÉE.

Si vous voulez bien l'envoyer à  
quelque cabaret où vous ayez bon  
crédit , je prendrais la liberté de  
vous faire venir une pinte de vin  
d'Espagne. (*à part.*) Ma foi , je  
renchériss à présent sur mon pere  
au moins d'une chopine.

THÉODORA (*à part.*)

Quelle admirable galanterie !  
(*haut.*) Point du tout , Monsieur , je  
ne l'aime pas , je vous assure.

TIMOTHÉE.

Je ferai donc venir une bouteille  
de vin blanc ; j'ai du sucre dans ma

poche; ces coquins de cabaretiers nous le font payer trois sols le cornet.

THÉODORA.

C'est un trait d'œconomie! Monsieur, je ne bois point de vin.

TIMOTHÉE.

Non da, Mademoiselle Théa! vous dites cela à cette heure, voyez-vous, pour ne pas me constituer en frais. Mais, mon Dieu, je ne me soucie pas plus de l'argent, voyez-vous, que de la boue de mes souliers. Si nous étions ensemble à présent; à l'endroit où on vend les huîtres, je vous en payerois un bon demi baril. J'y ai aussi bon crédit qu'aucun fils d'Echevin de la ville, sans me faire trop valoir. Mais, d'honneur, je vais envoyer chercher du vin blanc, vous ne me refuserez pas.

THÉODORA (*à part.*)

Oh, cela est insupportable! (*haut.*)

Monsieur,

Mon sieur, je n'en veux point.

JAMES *entre.*

JAMES.

Mon sieur, Mon sieur votre pere m'a dit de vous dire qu'on venoit de l'envoyer chercher de chez Catolin, de la part de quelques jeunes gens qui demandent à emprunter de l'argent.

TIMOTHÉE.

Cela suffit. (*James sort.*) Allons, Mademoiselle Théa, je vous en prie, ne vous fâchez point, & faisons fin d'affaire.

THÉODORA.

Eh quelle affaire ai-je à démêler avec vous?

TIMOTHÉE.

J'en ai une, & une bien importante. C'est-ce que vous allez voir.

THÉODORA.

Qu'est-ce que c'est donc?

TIMOTHÉE.

Voyez-vous, Mademoiselle Théa! *pauca verba*: en voici le long & le court. J'ai pour vous une affection si tendre, & il y a de cela deux mois lorsque je vous vis pour la première fois dans une église, vous entendez bien?

THÉODORA.

Je ne reviens point...

TIMOTHÉE.

Comme je suis honnête homme; voyez-vous, vous êtes restée toujours depuis ce tems-là plus étroitement attachée à mon cœur que le fruit de chardon ne s'attache aux habits: vous comprenez bien; à peine ai-je dormi une seule nuit tranquille, & sans songer à vous.

THÉODORA.

Oh! cela n'est pas possible.

TIMOTHÉE.

C'est la vérité pure, & c'est aussi

là-dessus que mon pere me voyant dans un si triste état, m'a conseillé de venir à vous, vous prier d'y remédier vous-même; vous comprenez bien.

THÉODORA.

Ah, Monsieur, ne doutez pas que je ne sois toujours prête à obéir...

TIMOTHÉE.

Eh non, parbleu! pardonnez-moi, c'est moi qui vous supplie.

THÉODORA.

Et de faire quoi?

TIMOTHÉE.

Eh seulement de m'aimer un peu; voilà tout.

THÉODORA.

Comment! c'est là tout? Il est aisé de se décider.

TIMOTHÉE.

Eh bien, voyez-vous, voulez-vous que je sois votre mari? c'est

là l'affaire qui m'amene ; pour moi ; si vous le voulez bien , je serai fort aise de vous avoir , pour que nous couchions un peu ensemble , comme on dit ordinairement.

*THÉODORA.*

Ch ! Monsieur , le sort vous destine , & vous méritez une personne plus belle & plus riche que moi.

*TIMOTHÉE.*

Eh qu'importe ! cela est tout un ; dès que mon pere m'a dit de vous demander ; vous comprenez bien , Mademoiselle Théa.

*THÉODORA ( à part. )*

Certainement , ce pauvre idiot a passé sa vie à voir combattre des coqs , ou à démolir les maisons , comme on fait le jour du mardy gras , tout au plus il a été admis à la table du Lord Maire quelque grand jour de fête.

L'AVARE.

149

TIMOTHÉE.

Eh bien , que dites - vous de ma proposition ?

ROBIN *entre.*

ROBIN.

Madame , n'auriez-vous point vu Monsieur votre frere ?

THÉODORA.

Il est parti.

TIMOTHÉE.

Le diable emporte ces importuns, ils viennent toujours nous interrompre.

GOLDINGHAM ( *de dedans la maison.* )

Théodora !

THÉODORA.

Ecoutez. On m'appelle. Adieu.

THÉODORA *sort.*

TIMOTHÉE.

Oui da ! & si c'est moi qui vous

K ij



quitte, le Roi s'en plaindra-t-il?

TIMOTHÉE *sort*, Madame  
CHEATLY *entre*.

CHEATLY.

Hé te voilà ici, mon cher Robin!

ROBIN.

Et vous, qu'y venez-vous faire,  
au nom de Dieu, Madame Cheatly?

CHEATLY.

Ce que je fais par tout. Je rends  
service aux gens selon mes petits  
moyens, je mets les parties d'ac-  
cord, & je taille de la besogne aux  
curés & aux sages-femmes. Mais,  
où est Monsieur Goldirgham?

ROBIN.

Quelle affaire dans le monde  
pouvez-vous avoir avec lui?

CHEATLY.

Une bonne, & dont j'espere ne  
me pas tirer sans profit. Tu fais que  
je n'ai rien au monde, & qu'il n'y a

**L'AVARE. 151**

que l'industrie & l'intrigue qui me fassent subsister. Mais sois sûr, mon cher Robin, que dans tout cela, tu n'y perdras rien.

**ROBIN.**

Mais soyez sûr que dans tout cela, vous n'y gagnerez rien.

**CHEATLY.**

Tu n'en faurois répondre. J'ai quelque chose dans ma manche qui peut faire un bon effet.

**ROBIN.**

Va, tu t'enrichirois plutôt à commercer dans une ville assiégée depuis trois ans, & réduite à la famine.

**CHEATLY.**

J'ai une façon de chatouiller les gens, tout comme on fait les truites. Mais sur celui-ci, il faut aller doucement.

**ROBIN.**

Il ne donneroit pas un sou pour

**K iv**

152      *L'AVARE.*

le salut de ton ame, ni un & demi  
pour celui de la sienne. Je lui ai  
ouï souhaiter. que l'on ne connût  
seulement pas ce mot importun  
de *donner*. C'est le mettre en colere  
que de le prononcer devant lui.  
Mais, jarny, le voilà qui vient, il  
faut que je me sauve.

ROBIN *sort*.    GOLDINGHAM  
*entre.*

CHEATLY.

Ah, mon cher Monsieur ! que  
vous avez donc bonne mine au-  
jourd'hui ! Dieu soit loué ! je jure  
que si vous n'étiez pas chez vous,  
je ne vous aurois pas reconnu.

GOLDINGHAM.

J'ai bonne mine, dis-tu ?

CHEATLY.

On ne peut meilleure. Il faut as-  
sûrement que vous buviez tous les  
jours du sang de vipere dans vo-  
tre vin.

L'AVARE.

153

GOLDINGHAM.

Mais, tu badines ?

CHEATLY.

Je dis vrai, sur ma tête. Je n'en reviens point tant vous êtes frais, gaillard & bien portant.

GOLDINGHAM.

Bon ! je n'ai point cet air là.

CHEATLY.

Jamais de votre vie, Monsieur ; vous n'eûtes l'air si jeune. J'ai vû des gens de vingt-cinq ans qui avec leurs perruques blondes paroïsoient plus âgés que vous.

GOLDINGHAM.

Eh bien ! au bout du compte, je n'ai gueres que cinquante six ans.

CHEATLY.

Cinquante six ans ? hé bon Dieu ! ce n'est rien. C'est le tems où l'homme est dans sa force. Vous êtes aujourd'hui à la fleur de votre âge : c'est le tems aussi, vous le savez

154      *L'AVARE.*

bien , où les Patriarches commen-  
çoient à engendrer.

*GOLDINGHAM.*

Tout cela est vrai ; mais cepen-  
dant si j'avois vingt ans de moins ,  
il n'y auroit pas grand mal.

*CHEATLY.*

Vous badinez , Monsieur , de  
souhaiter d'être jeune ; je gagerois  
mon cou que vous vivrez cent ans.

*GOLDINGHAM.*

Oh ! mais le penses-tu réelle-  
ment ?

*CHEATLY.*

Très réellement , Monsieur. Vous  
avez tous les prognostics qui peu-  
vent promettre de longs jours. Ar-  
rêtez un peu , laissez-moi voir. Ah !  
quel signe d'un longue vie vous a-  
vez là sur le front ! Je suis sûr que  
vous aurez encore quatre femmes.

*GOLDINGHAM (à part.)*

Il ne m'importe gueres combien

L'AVARE. 155

J'aurai de femmes, je n'aime qu'à les enterrer. (*haut.*) Mais te connois-tu bien à ces fortes de choses ?

CHEATLY.

Moi ? mieux qu'aucun faiseur d'Almanac, & que tous ces coquins qui vont disant la bonne aventure. Montrez - moi votre main. Ciel ! quelle ligne de vie !

GOLDINGHAM.

Et où ? fais-moi donc voir. (*Il met ses lunettes.*)

CHEATLY.

Ne voyez-vous pas jusqu'où cette ligne s'étend ?

GOLDINGHAM.

Eh ! qu'est-ce que cela y fait ?

CHEATLY.

Cent ans, disois-je ? si vous ne vivez pas jusqu'à cent vingt, je veux être pendue, quand je serai moi-même à cet âge-là.

GOLDINGHAM.

Cela ne se peut.

CHEATLY.

Vous vivrez assez pour enterrer vos enfans, vos petits enfans, les enfans de vos petits enfans, enfin toute votre postérité jusqu'à la cinq ou sixieme génération.

GOLDINGHAM.

Tant mieux, tant mieux. Plus j'en enterrerai, plus je ferai content. Que m'importe ma postérité? je voudrois être le dernier de toute ma famille.

CHEATLY.

Oui, Monsieur. Mais, au contraire, vous êtes le premier.

GOLDINGHAM.

A propos, Madame Cheatly, comment va notre affaire?

CHEATLY.

Si elle n'alloit pas au mieux, vous ne me verriez pas de si bonne



humeur. Sur ma conscience, il n'y a pas femme dans le monde aussi habile que moi pour conclurre un marché. Quelqu'éloignées que soient les parties, je fais toujours les rapprocher. Enfin, si j'avois vécu dans ce tems-là, je me ferois fait pendre plutôt que de ne pas marier le Pape avec la Reine Elisabeth.

GOLDINGHAM.

Je n'y aurois jamais consenti si cela eût empêché la réforme. Mais dites-moi . . .

CHEATLY.

Eh quoi, Monsieur ? j'ai fait part à la mere de votre proposition, & j'ai amené Isabelle à la fenêtre, pour que, comme vous en étiez convenu, elle pût examiner toute votre personne, votre air de jeunesse, votre bonne mine & vos façons.

GOLDINGHAM.

Hé comment les a-t-elle trouvés ?  
hein ?

CHEATLY.

Elle a été extrêmement satisfaite : La mere & la fille ne parloient que du bonheur de vous posséder. Isabelle assûroit qu'elle vous trouvoit le plus aimable, le plus respectable de tous les vieux jeunes gens du quartier.

GOLDINGHAM.

Elle est bien bonne ; car dans le vrai, c'est beaucoup dire. Mais, avez-vous parlé de la dot à sa mere ?

CHEATLY.

Ah ! c'est un marché d'or. Elle vous vaudra plus de trente mille livres de rente, sans compter ce que vous produiroit encore sa beauté, si vous le vouliez bien, & qu'elle y consentît.

GOLDINGHAM (à part.)

Ah ! s'il y a tant à gagner de ce côté-là, elle y consentira, ou je l'étranglerai. (haut.) Mais, par où

Donc me vaudra-t'elle tant ?

CHEATLY.

Par où ? C'est d'abord la femme du monde dont l'estomac est le plus œconome : elle n'aime que la fallade, le lait, le fromage, le beurre, & les pommes. Jamais de sa vie, elle n'a mangé d'autres confitures que de raisins secs avec des amandes. Il ne faut pas que vous vous mettiez sur le pied de vouloir lui faire faire une chère fine & délicate. Outre cela, elle ne boit point de vin. Cet article-là vaut seul deux mille francs par an. Elle hait la parure, elle ne peut souffrir la dentelle ; & cela par antipathie pour les François.

GOLDINGHAM.

Elle a raison ; c'est une invention diabolique que celle de ces dentelles ; maudit soit celui qui en porta le premier.

Elle a tout de même de l'aver-  
sion , pour les tableaux , les vernis ,  
les meubles précieux ; & cela joint  
à l'œconomie avec laquelle elle s'ha-  
bille , peut bien se compter pour  
douze mille francs au moins. Pour  
le jeu & les spectacles , elle les dé-  
teste , & n'en peut entendre parler.

GOLDINGHAM.

Cela est admirable : Je deviens à  
chaque instant encore plus amou-  
reux.

CHEATLY.

Elle ne donneroit pas un liard  
aux pauvres , quand elle les verroit  
mourir de faim.

GOLDINGHAM.

Mon Dieu ! que nous nous accor-  
derons bien là-dessus ; car je hais  
les pauvres à la fureur.

CHEATLY.

Les maîtres de chant , de danse ;  
de

L'AVARE: 161

De clavecin, tous maîtres François enfin lui sont odieux. Faisons à cette heure la récapitulation. Le total se monte, ce me semble, à vingt mille francs par an; & c'est cinq mille francs de plus que ce que vous vouliez avoir.

GOLDINGHAM.

Il est vrai, Madame Cheatly; tout cela est beau & bon: mais ce n'est point encore là de ce bien effectif. Je voudrois quelque chose dont je pusse donner une reconnoissance, quelque chose dont il me fallût dire, Recû par moi Humphry Goldingham...

CHEATLY.

Hé n'est-ce pas de bon bien effectif que toutes ces excellentes qualités? De plus, je vous en répons, vous les pouvez recevoir aussi-tôt qu'il vous plaira.

GOLDINGHAM.

Ce ne font là ni des biens ni des effets, Madame Cheatly ; il faut que je touche quelque chose.

CHEATLY.

Toucher ? eh vous toucherez assez, vous la toucherez par-tout, & autant qu'il vous plaira. C'est le plus friand morceau, & le plus fait pour vous.

GOLDINGHAM.

Oui ; mais il faut aussi que je touche de l'argent. C'est là le friand morceau, & le plus fait pour moi.

CHEATLY.

Vous aurez aussi de l'argent ; j'ai ouï parler d'un bien considérable, qu'elles ont dans...

GOLDINGHAM.

Il faut le voir. Mais il y a encore une difficulté ; elle est jeune, & j'ai peur qu'elle ne puisse avoir du goût pour un homme de mon âge.

CHEATLY.

Ah Dieu me pardonne ! j'allois oublier une de ses meilleures qualités. Elle a pour tous les jeunes gens une aversion insurmontable. Enfin l'autre jour , elle alloit se marier ; tout étoit arrêté ; elle rompit parce qu'on lui dit que son prétendu n'avoit pas plus de cinquante ans.

GOLDINGHAM.

Cela ne se peut , j'en suis sûr.

CHEATLY.

Comptez sur ma parole , cela est positif. Elle dit que les jeunes gens de ce siècle ne sont remplis que d'airs & d'affectation. Elle les trouve trop évaporés. Ce ne sont que des marionnettes qui chantent & qui dansent , & qui avec leurs énormes perruques ne conviennent point aux femmes.

GOLDINGHAM.

Mais , cela n'est pas possible !

Lij



Si vous voyez le peu qu'elle a de cachets & de portraits , ils ne représentent point Adonis , Paris , Apollon , Narcisse , ni rien de jeune enfin : Ils sont tous de Saturne , du Roi Priam , d'Anchise , de Nestor , de Mathusalem , de quelqu'un des Patriarches , du vieux John , ou du bonhomme Parre.

GOLDINGHAM.

Il n'y a point non plus de comparaison en vérité : & si j'étois jeune femme , je ne souffrirois aucun de tous ces godelureaux. Je ne vois pas assurément ce qu'ils ont de si aimable.

CHEATLY.

Je n'imagine pas non plus quel plaisir on peut prendre avec eux. Parlez-moi d'un homme d'un certain âge. C'est le coucheur le plus poli ; le plus tranquille , il vaut

**L'AVARE. 165**

mieux mille fois que tous ces jeunes  
seus qui sont toujours aussi pres-  
sés qu'un bourgeois qui voyage sur  
un cheval de louage.

**GOLDINGHAM.**

Ah ! vous avez bien de la bonté !  
Mais ne pourriez-vous pas amener  
ce soir souper ici cette Mademoiselle  
Isabelle ? J'ai invité Monsieur Squee-  
ze ; & son fils doit épouser ma fille  
aujourd'hui. Si nous pouvions a-  
voir Isabelle , je ferois d'une pierre  
deux coups , comme dit cet excel-  
lent précepte d'œconomie.

**CHEATLY.**

N'en doutez pas , Monsieur , je  
l'amenerai ici cette après-dinée pour  
voir Mademoiselle votre fille. Il  
faudra qu'elles aillent faire ensem-  
ble un tour de promenade dans vo-  
tre carosse , & que de-là elles re-  
viennent souper.

Lij



GOLDINGHAM.

Allez donc voir à cela au plus  
vîte.

CHEATLY.

Mais , Monsieur...

GOLDINGHAM.

Va au plus vîte , je t'en prie , ma  
chere Cheatly ; ne tarde pas da-  
vantage , pars tout-à-l'heure.

CHEATLY.

Encore un mot seulement.

GOLDINGHAM.

Non , au nom de Dieu , vas y  
dès-à-present.

CHEATLY.

Il faut que je vous parle.

GOLDINGHAM.

Il n'y a pas moyen , pars au plus  
vîte , dépêche-toi , va donc. ( *Il la  
pousse vers la porte.* )

CHEATLY.

Je vois bien qu'il n'y a rien à

faire pour le présent avec ce vieux  
ladre-là.

CHEATLY *sort.*

GOLDINGHAM.

Cette Cheatly est une rare créa-  
ture : mais j'avois diablement peur  
que , pour terminer son histoire ,  
elle ne me priât de lui prêter de  
l'argent. O ciel ! qu'entens - je ! la  
porte du jardin ouverte ! n'y seroit-  
elle point allée ? Il faut que je la  
suive , & que je fasse un tour à mon  
argent.

GOLDINGHAM *sort* , THÉO-  
DORA & BELLAMOUR

*entrent.*

THÉODORA.

Mon pere est bien pressé , je ne  
sai pourquoi : je crois qu'il est allé  
dans le jardin , & il y fait au  
moins cent voyages par jour. Hé

Liv.

168      *L'AVARE.*

bien ! dites-moi , je vous prie , Bellamour , l'homme que vous aviez envoyé pour savoir des nouvelles de votre pere , est-il revenu ?

BELLAMOUR.

Madame , je l'attends ce soir ! Mais dès que suis assez heureux pour avoir votre cœur , aucune autre chose ne m'occupe. Ne parlons point d'affaire , ma chere Théodora , je vous prie ; & laissez - moi profiter de cet heureux moment pour vous exprimer mon amour.

THÉODORA.

Voilà mon pere , prenez un autre ton.

*GOLDINGHAM entre.*

GOLDINGHAM.

Tout , graces au ciel , va bien dans le jardin.

BELLAMOUR.

Mademoiselle , il faut obéir , &

l'épouser dès ce soir ; votre père ne différera jamais le moment de vous rendre heureuse.

THÉODORA.

Mais ce soir , cela est bien prompt , Bellamour.

BELLAMOUR.

Il n'est jamais trop tôt , Mademoiselle , pour obéir à Monsieur votre père.

GOLDINGHAM.

C'est bien dit , mon cher Bellamour. (*à part.*) Jamais homme ne fut plus heureux que moi , d'avoir un pareil domestique. (*haut.*) Passons de l'autre côté , ma fille , je compte que Bellamour & moi nous allons vous déterminer.

THÉODORA.

Permettez - moi de vous demander seulement quelque délai , Monsieur.

GOLDINGHAM.

Je veux conclurre ce soir; allons,  
marchons. ( *Ils sortent tous.* )

RANT, HAZARD, LETTICE  
& JOYCE dans une Taverne.

RANT.

Ce Théodore est un vilain hom-  
me de ne se pas trouver au ren-  
dez-vous.

HAZARD.

J'ai trop bonne opinion de lui  
pour croire qu'il voulût manquer  
de parole à d'honnêtes gens.

LETTICE.

Il fait apparemment que je suis  
ici, & il n'a pas le front de paroî-  
tre devant moi, après ce petit trait  
d'infidélité où je le surpris dernié-  
rement.

JOYCE.

Comment, Monsieur Rant! elle  
compte avoir des droits sur lui? si



**L'AVARE. 171**

chacun de ceux qui lui ont passé sur le corps, se piquoit de lui garder cette prétendue fidélité, elle auroit une armée à sa fuite.

**RANT.**

Parbleu ! c'est bien dit, Mademoiselle Joyce ; & c'est votre santé que je veux boire à cause de cela. Garçon, donne-moi un verre. (*le garçon lui donne un petit verre.*) Le diable emporte ce vilain dé à coudre ! Donne-moi un autre verre ; un de ceux dans lesquels boit ton Curé non-conformiste, après s'être altéré à tenir une conférence. Je le veux aussi grand que la coupe du Roi John, ou que celle de Calvin dont on fait une relique à Geneve. Celui-ci n'est bon à rien, à moins que quelqu'un ne le pende à sa cravatte comme les bourgeois font leurs bijoux.

LE GARÇON.

En voilà un, Monsieur, qui, je crois, vous conviendra.

RANT.

Allons, remplis-le donc.

LETTICE.

A vous, Monsieur Hazard, voilà une rafade à votre fanté.

HAZARD.

Je te ferai raison, petite coquine; & ce sera avec une chaire à prêcher toute pleine de bourgogne. Que j'aime à associer les filles & le bon vin!

RANT.

Ma foi, ces deux pechés mignons s'accordent si bien ensemble, que ce feroit dommage de les jamais séparer.

HAZARD.

Allons, garçon, mon verre!

LETTICE.

Où sont donc les violons que

Vous nous aviez promis ?

**RANT.**

Ils devoient être déjà venus.  
Mais voilà le Capitaine Théodore.

**THÉODORE** *entre.*

**THÉODORE.**

Comment vous en va, Messieurs ?  
Ah ! vous voilà déjà bien lottis , ce  
me semble. Mesdames, votre ser-  
viteur.

**RANT.**

Vous voyez , Théodore , que  
nous songeons à tout. Nous vous  
donnons , je crois , assez bonne  
compagnie. Mais pourquoi n'êtes-  
vous pas donc venu dîner ?

**LETTICE.**

Vous voyez aussi, Monsieur Théo-  
dore , à quoi je m'expose pour avoir  
le plaisir de passer un moment avec  
vous. C'est moi désormais qui four-  
nirai matière aux traits médians  
de ces Messieurs.

THÉODORE.

Ah ! vous n'avez rien à craindre, Mademoiselle Lettice : les femmes de votre espèce, aussi bien que les fanatiques, sont au-dessus de tout.

JOYCE.

Mon sieur Théodore, vous nous devenez bien rare, on ne peut plus vous avoir. Vous voyez pourtant que, pour se trouver avec vous, on s'expose à se brouiller avec ce Procureur qui nous rend la vie douce. Vous ferez discret au moins.

THÉODORE.

Ah ! n'ayez pas peur, je crains la médisance au moins autant que vous.

HAZARD.

Allons, Théodore, ne vaut-il pas bien mieux boire & s'égayer avec ces créatures, que de ramper devant une sottise qui avec un air sucré se pique de vertu, & fait la recherche ?

Tu fais comme ces chiens qui dans une troupe de daims s'attachent à celui qu'on leur a marqué, & se fatiguent pour l'attraper, lorsqu'ils pourroient aisément en prendre au moins vingt autres.

**THÉODORE.**

Messieurs ! le diable vous doit être obligé ! Il n'eut jamais de suppôts plus zelés. Vous soutenez la débauche avec d'aussi bonnes raisons qu'en pourroit donner aucun des ministres qui disputent aux conférences. Mais tout cela ne me fera cependant jamais mal penser d'une honnête femme.

**HAZARD.**

Je jurerois qu'il n'y en a point dans le monde qui le soit en tout tems, & en toute occasion.

**THÉODORE.**

Comment ? non pas même ni ta sœur ni ta mere ?

Non, ma foi ! & si elles l'étoient  
je les défavouerois , elles n'auroient  
pas une goutte de mon sang.

RANT.

Ah, Théodore, ne vas pas te  
mettre à mal parler des fils de P...  
tu te ferois des ennemis sans nom-  
bre.

THÉODORE.

Vous avez beau dire ; j'ai meil-  
leure opinion du sexe, que vous ne  
la pouvez avoir, vû la mauvaise  
compagnie que vous voyez, & le  
genre de vie que vous menez.

HAZARD.

Le diable t'emporte ! tu n'es pas  
de sang froid, tu as de l'amour en  
tête. Mais voilà pour ton mal une  
couple de remedes ; & si tu n'en  
profites pas, avant qu'il soit enra-  
ciné, il deviendra plus dangereux  
que ne seroient trois Ch...

RANT.

RANT.

Je crois que c'est seulement quelque moment d'humeur qui fait qu'il est pour le présent de si mauvaise ressource : mais avec l'aide de ces Dames , & une bouteille ou deux de Bourgogne , nous le remettrons sur le bon pié.

LETTICE.

Je suis assurément la très humble servante de Monsieur Théodore ; & tout ce que je puis avoir , est bien à son service.

JOYCE.

Je suis toute prête en vérité à tout ce qui dépendra de mon petit ministère.

LETTICE.

Hé mon Dieu , Mademoiselle , il ne vous demande rien ; & ce que vous auriez à lui donner , ne lui feroit pas grand bien.



JOYCE.

Parbleu, Mademoiselle Letticé ; vous vous en faites diablement accroire, parce que Monsieur Squeeze le Notaire, & vingt ou trente autres qu'on ne connoît seulement pas, partagent tous les jours avec lui...

LETTICE.

Vingt ou trente autres ! insolente créature ! est-ce ainsi que votre Procureur vous a appris à vivre ?

RANT.

Paix-là, Mesdames ; voilà des violons qui vont vous mettre d'accord. (*on entend des violons.*) Qu'on les fasse entrer.

*Les violons entrent avec Madame*  
CHEATLY & Mademoiselle  
BETTY.

CHEATLY.

Vous ne vous divertirez pas sans moi, Messieurs ; j'en viens prendre ma part.

HAZARD.

Quelle est cette jeune personne-là, Madame Cheatly ? ( *ils baisent tous Betty.* )

CHEATLY.

C'est une jeune & jolie fille que je vais marier avec un gros Chanoine. Mais ne dites mot au moins.

RANT.

Garçon , apporte - moi un verre de Bourgogne. Théodore, c'est à la santé de ta maîtresse ; je te la porte , Hazard. Allons, jouez violons, & jouez-nous une santé. ( *les violons jouent.* )

THÉODORE.

Vous voilà bien fringant : mais je vous donnerai votre reste , je vous en répons.

HAZARD.

Parbleu , Mesdames, je crois que vous ferez contentes. Nous vous mettrons en train d'abord avec du

M ij

180 **L'AVARE.**

vin, & puis de la danse. A vous,  
Madame Cheatly.

**CHEATLY.**

Je vais vous faire raison, & sous  
votre bon plaisir...

**HAZARD.**

De tout mon cœur, vous êtes la  
maîtresse.

**CHEATLY.**

Mademoiselle Joyce, c'est la fan-  
tâse de la maîtresse de Monsieur Théo-  
dore. (*elle boit, les violons jouent.*)

**JOYCE.**

Tout-à-l'heure, Madame Cheat-  
ly. (*elle boit, les violons jouent.*) Il  
y a quelqu'un dans cette chambre  
que cela regarde peut-être autant  
que qui que ce soit dans le monde.

**LETTICE.**

Ah! que vous en savez long,  
Mademoiselle Joyce! Je vous jure,  
Monsieur Théodore, que sa pré-  
somp tion & sa sottise me font rou-  
gir.

L'AVARE. 181

THÉODORE.

Ah! la pauvre petite! voyez ;  
qu'elle est modeste!

CHEATLY.

Si vous aimez les chansons, je  
vais vous en dire une petite de cam-  
pagne qui réveillera mieux ces fil-  
les que vos violons & vos propos.

HAZARD.

Tu nous feras plaisir, ma chère  
Cheatly.

(*Cheatly chante une chanson qui  
ne se peut rendre en prose, &  
ne vaut pas la peine d'être tra-  
duite en vers. Elle a quatre  
couplets. Ce sont les plaintes  
d'une fille malade des pâles  
couleurs. Le refrain est une sup-  
plique au premier homme qui  
voudra la guérir.*)

JOYCE.

Réellement, Madame Cheatly,  
voilà une chanson charmante.

M iij

CHEATLY.

Elle est un peu trop gaillarde ;  
c'est-là tout son défaut.

RANT.

Au contraire , elle ne sauroit l'être trop. Comment la trouves-tu Théodore ?

THÉODORE.

Détestable ; elle n'a pas seulement le sens commun.

RANT.

Et tous vos agréables ne font-ils pas tous les jours des chansons où il n'y a ni sens ni esprit , & qui réussissent cependant à merveille ?

HAZARD.

Allons , Théodore , prends ta danseuse, nous allons les mener bon train.

ROBIN *entre.*

CHEATLY.

Ah ! voilà Robin ! il fait bien

ransfer , c'est lui que je retiens pour moi , si son maître le veut bien.

THÉODORE.

De tout mon cœur. Quelle nouvelle , Robin ?

ROBIN.

Monfieur , Monfieur Squeeze va venir vous trouver tout-à-l'heure , & amenera avec lui celui qui doit vous prêter de l'argent.

THÉODORE.

Mais Squeeze fait-il bien que c'est moi ?

ROBIN.

Non , Monfieur , je lui ai dit feulement qu'il feroit content quand il fauroit le nom du jeune homme à qui il alloit rendre fervice.

RANT.

Allons , Théodore , je ne veux pas qu'il foit question d'affaire d'aujourd'hui.

THÉODORE.

Hé bien, Messieurs, je fais, tout  
comme vous, les oublier quand il  
faut. Allons, commençons.

*Ils dansent : après la danse* TIMOTHÉE  
THÉE *entre.*

TIMOTHÉE.

Messieurs, par votre permission,  
mon père n'est-il point avec vous ?

RANT.

Le diable emporte ce coquin-là !  
Je vais lui tordre le cou.

HAZARD.

Rant, un moment de patience !  
(à Timothée.) Hé, qui est-il votre  
père ?

TIMOTHÉE.

C'est Monsieur Squeeze le No-  
taire, vous comprenez bien. Mais,  
mon Dieu ! ce Monsieur n'a pas  
besoin de faire si fort le mauvais.  
Mon père étoit homme de livrée,



L'AVARE. 185

voyez-vous ; & je ne suis pas si peu de chose , je vous réponds.

HAZARD ( à Rant. )

Fais lui politesse , il a l'air d'une bonne dupe.

RANT ( à Hazard. )

D'accord , je vais lui en donner : ( à Timothée. ) Monsieur , j'espère que vous m'excuserez , je n'avois pas l'honneur de vous connoître ; si j'avois sù qui vous êtes , je n'aurois . . .

TIMOTHÉE.

Hé là là ! il n'y a point de mal ; je serai de vos amis de tout mon cœur. Quelques braves gens qui avoient besoin d'argent , ont envoyé prier mon pere de se rendre ici promptement ; & j'ai jugé par le bruit & le tintamarre que vous faisiez , vous entendez bien , que ce pouvoit bien être vous autres qui vouliez avoir affaire à lui.

HAZARD.

Nous l'attendons depuis long-  
tems.

THÉODORE.

Hé bien ! couple de misérables !  
allez-vous à présent abuser de cet  
idiot !

HAZARD (*à part.*)

Ah ! s'il s'échape ou de façon  
ou d'autre , je renonce pour le res-  
te de ma vie , & aux dés pipés , &  
aux tours de passe-passe.

LETTICE (*à part.*)

Oh ciel ! si Monsieur Squeeze me  
trouve ici , je suis perdue.

CHEATLY.

Je vous en prie , retirons - nous  
dans une chambre de derriere.

THÉODORE.

Hé bien ! passez tous de l'autre  
côté , j'irai vous joindre tout-à-  
l'heure ; j'ai un mot à dire à mon  
valet.

L'AVARE. 187

RANT.

Allons, Mesdames, & vous aussi, Monsieur, nous tâcherons de vous amuser jusqu'à ce que Monsieur votre pere vienne.

TIMOTHÉE.

Monsieur, je suis votre serviteur. Je suis content de payer ma bouteille avec vous; & quand c'en seroit cent, j'ai assez d'argent pour cela, voyez-vous.

HAZARD (*à part.*)

Vous n'en aurez pas tant, voyez-vous, quand vous nous quitterez.

*Ils sortent tous, excepté* THÉODORE & ROBIN.

THÉODORE.

Hé bien, Robin, y a-t-il apparence de pouvoir trouver les dix mille francs qu'il me faut?

ROBIN.

Oui, Monsieur, vous pourrez

avoir cet argent , mais à quelques petites conditions ; & comme j'ai vû qu'il n'y avoit pas moyen autrement , j'ai dit que vous le prendriez à quelque prix que ce fût.

*THÉODORE.*

Il le faut bien ; mais quelles sont donc les conditions ?

*ROBIN.*

Vous allez les savoir, Monsieur ; je les ai par écrit : d'abord il faut que vous hypothéquiez la dette sur quelque terre.

*THÉODORE.*

Cela est raisonnable.

*ROBIN.*

Item, Monsieur Squeeze veut avoir trente Louïs pour sa peine. Il n'est que le courtier , il fait seulement trouver la somme.

*THÉODORE.*

Oh le coquin de Juif !

ROBIN.

Patience, Monsieur, vous en verrez bien d'autres. Item celui qui prête ne fauroit en conscience prendre que six pour cent : mais il veut qu'on lui fasse présent de trente Louïs pour avoir une paire de chandeliers.

THÉODORE.

Ah ! quelle horrible volerie !

ROBIN.

Item, il veut que vous preniez la plus grande partie de la somme en effets.

THÉODORE.

Oh le diable l'emporte ! cet homme-là est un Turc, un Arabe.

ROBIN.

Ecoutez, Monsieur. *Imprimis* un bel étui à rasoirs tout neuf avec les rasoirs & les autres outils nécessaires, le tout garni d'argent, & très-commode, si votre valet de chambre

190 L'AVARÉ.

veut apprendre à vous raser.

THÉODORE.

Par la mort & l'enfer ! quelle horreur est - ce là !

ROBIN.

Item un luth de Boulogne , un archiluth de Rome , deux Guitares , un violon de Cremone , une lyre , une viole - d'amour , & une trompette marine ; & c'est-là votre affaire , si vous aimez la musique. Item un échiquier , avec un beau trictrac , très propres pour faire passer une heure ou deux.

THÉODORE.

Oh les abominables coquins !

ROBIN.

Item quinze grands plats d'étain ; & deux douzaines d'assiettes ; deux pots de cuivre & une chaudiere très-utiles , si vous voulez lever ménage. Item un grand fourneau , avec son alembic , & tous ses récipients , le

**L'AVARE. 191**

tout prêt à servir , au cas que vous soyez curieux de distiller. Item une arquebuse à rouët , trois mousquets , une armure complete , cuifsards , brassards , casque & gantelets , & cinq épées. Le total estimé quatre mille cinq cents livres.

**THÉODORE.**

Quelle affreuse volerie ! je ne tirerois seulement pas cent pistoles de toutes ces breloques. Que ferai - je donc , grand Dieu ? Il me faut de l'argent , il faut bien en passer par tout ce qu'on veut.

**GOLDINGHAM & SQUEEZE**

*entrent.*

**GOLDINGHAM.**

Mais croyez-vous au moins qu'il n'y ait rien à craindre ?

**SQUEEZE.**

Rien du tout : il dit que son pere est si généralement connu qu'en le



192      *L'AVARE.*

nommant seulement , ce fera lever toutes les difficultés. De plus il est si pressé d'argent, qu'il en passera pas tout ce que vous voudrez.

GOLDINGHAM.

Cela est bon.

SQUEEZE.

Outre cela , il vous fera assurer par la compagnie d'assurance sa vie & la mort de son pere ; car vous savez qu'on y assure tout.

GOLDINGHAM.

Cela est encore bon.

THÉODORE ( *à part.* )

Ah jarny , qui est-ce la ! C'est mon pere ! ce coquin m'a trahi . . .

SQUEEZE.

Monsieur , votre serviteur. Monsieur Goldingham , voilà ce jeune Monsieur qui cherche de l'argent.

GOLDINGHAM.

Oh ciel ! mon fils ! je suis confondu.

SQUEEZE.

SQUEEZE (*à part.*)

Quoi, c'est-là son fils ? c'est encore un bonheur. Il le déshériterait, & Timothée en aura plus de bien en épousant sa fille.

THÉODORE.

Est-ce donc toi, coquin, qui m'a trahi ? Chien ! je te briserai les os.

SQUEEZE.

Moi, vous trahir ? A Dieu ne plaise !

GOLDINGHAM.

Comment, misérable ! c'est donc vous qui vous portez à ces terribles extrémités ?

THÉODORE.

Hé, c'est donc vous, Monsieur, qui vous rendez coupable de ces extorsions abominables ?

GOLDINGHAM.

C'est vous qui voudriez vous ruiner par vos débauches, & emprunter

194      **L'AVARE.**  
ter de l'argent à de pareilles conditions ?

**THÉODORE.**

C'est vous, Monsieur, qui cherchez à vous enrichir des dépouilles des honnêtes gens, qui cherchez à les ruiner en leur prêtant de l'argent à des conditions si honteuses ?

**GOLDINGHAM.**

Osez-vous après cela vous présenter devant moi ?

**THÉODORE.**

Osez-vous après cela vous présenter en public ?

**GOLDINGHAM.**

N'avez-vous point de honte, infame débauché, de dépenser ainsi le fruit de mes travaux, de consumer d'avance ce que vous pourriez avoir de bien, en faisant des marchés qui vous couvrent d'infamie ?

THÉODORE.

Ne rougissez-vous pas de déshonorer votre nom & votre famille , par les actions les plus affreuses , & d'inventer des retours & des subtilités auxquels les plus infames usuriers , les Juifs mêmes n'auroient jamais pensé ?

GOLDINGHAM.

Est-ce vous qui faites de pareils emprunts ?

THÉODORE.

Est-ce vous qui prêtez à de pareilles conditions ?

GOLDINGHAM.

Allons-nous en, Monsieur Squeeze ; je ne puis supporter plus longtemps la vûe de ce maraut.

**GOLDINGHAM & SQUEEZE**

*sortent.*

Me voilà bien à mon aise ! sans espérance , sans argent , brouillé sans ressource avec mon pere ! quel expédient trouverois - je pour me tirer de-là ?

ROBIN.

Faites croire à Monsieur votre pere que c'étoit pour un autre que vous cherchiez de l'argent ; & que sachant que Monsieur Squeeze s'intéressoit ordinairement avec lui , quoiqu'affûrement vous n'en ayez jamais rien soupçonné , vous vous êtes adressé à ce Notaire , exprès pour que Monsieur votre pere eût sa part du profit.

THÉODORE.

C'est bien dit , & nous arrangerons cela. Mais pour ce coquin de Squeeze , je compte que mes amis de l'autre côté m'auront un peu vangé sur son idiot de fils.

L'AVARE. 197

ROBIN.

Allez, Monsieur, & comptez  
toujours pour rien quelque malheur  
que ce puisse être, tant qu'il vous  
restera de jolies filles & de bon  
vin.

THÉODORE & ROBIN

*sortent*

*Fin du Second Acte.*



---

---

**ACTE TROISIEME.**

---

---

**SCENE PREMIERE.**  
**THÉODORE & BELLA-**  
**MOUR.**

**M** THÉODORE.  
MONSIEUR, j'étois en compagnie de gens dont je ne pouvois me défaire. Je ne me suis échapé qu'avec peine pour venir vous trouver. Ma sœur m'a dit l'honneur que vous vouliez bien nous faire.

**BELLAMOUR.**

Je vous demande pardon, Monsieur, de ne m'être pas adressé à vous tout d'abord. Le longtems que j'avois été éloigné de cette ville faisoit que j'y étois pour ainsi



L'AVARE. 199

dire étranger. Je n'avois point l'honneur de vous connoître. Si j'avois fû plutôt tout-ce que vous valez, je m'y ferois pris autrement que je n'ai fait.

THÉODORE.

Monsieur, de quelque façon que ce soit, je suis enchanté du bonheur de ma sœur. Il est également de mon intérêt & de mon inclination, de vous prier que nous n'ayons plus désormais d'autre nom que celui de frere.

BELLAMOUR.

C'est un nom que je n'oublierai jamais, & je me ferai gloire de le porter toute ma vie avec reconnaissance.

THÉODORE.

Permettez, mon cher frere, que j'aie le plaisir de vous embrasser.

BELLAMOUR.

Puisse cet embrassement nous

lier pour jamais , mon très cher frere.

T H É O D O R E.

Je suis charmé que vous ayez pu prendre tant de crédit sur l'esprit de mon pere. Ce sera un grand avantage pour faire réussir vos affaires & les miennes.

B E L L A M O U R.

Ne séparez plus , je vous prie ; nos intérêts ; les vôtres sont les miens.

T H É O D O R E.

Je vous en ferai très obligé , & j'ai très grand besoin que dès ce moment même , vous veuillez bien me rendre service. Je suis persuadé que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends.

B E L L A M O U R.

Vous ne ferez jamais dans le cas de vous excuser vis-à-vis de moi ; & quelque chose que vous deman-

L'AVARE. 201

diez , vous êtes bien sûr de l'obtenir.

THÉODORE.

Je ne doute pas que mon père ne vous ait parlé de ce qui s'est passé tantôt.

BELLAMOUR.

Oui ; il m'en a parlé , je vous plains de tout mon cœur : mais j'espère pouvoir vous être bon à quelque chose dans cette affaire-là.

THÉODORE.

Je vais vous en dire un moyen.

CHEATLY *entre.*

CHEATLY.

Ah , Monsieur Théodore ! vos amis font bien fâchés que vous leur ayez faussé compagnie. Ce pauvre sot de Timothée est ivre comme le vin. Il fait le doucereux auprès de Mademoiselle Joyce , qui est restée toute seule avec ces Messieurs. Il

n'y a pas moyen de le tirer d'auprès d'elle. Elle lui a proposé de jouïr une partie de Toute Table, & il a déjà perdu ce qu'il avoit de pieces de trente sous pour jouïr au petit Palet. Quand je suis sortie il alloit tirer de gros écus qui depuis plus de dix ans n'avoient pas vû le jour.

*THÉODORE.*

J'en suis, ma foi, bien aise : ces misérables ne lui feront pas plus de grace qu'un huissier qui porte une sentence d'exécution. Mais dis moi, je te prie, qu'est-ce qui t'amene ici ? mon pere a-t-il encore du goût pour la chair crue ?

*CHEATLY.*

Hé non, ce n'est pas cela : je viens lui emprunter de l'argent en lui donnant caution, (*à part.*) & une bonne au moins, car il vous en cuira.

L'AVARE. 203

THÉODORE.

Eh bien, je vais lui dire qu'on le demande. Rentrons, mon cher frere.

BELLAMOUR.

Je vous suis.

BELLAMOUR & THÉODORE

*sortent.*

CHEATLY.

Si je ne me venge pas de Théodore qui en a si mal usé pour ma fille, j'y perdrai mon Latin; & il n'y a sûrement point de meilleur tour à lui joüer que de lui donner une belle-mere.

ROBIN *entre.*

ROBIN.

Eh! ma chere Madame Cheatly; est-ce que vous ne vous rebuterez point? votre derniere tentative ne vous a donc pas fait perdre cou-

rage, que vous voilà encore ici ?

CHEATLY.

Je n'en démordrai pas ; il faut que j'en aie le dernier.

ROBIN.

Oh ! il n'y a pas moyen ! vous persuaderiez plutôt à un Juif de manger du cochon, qu'à lui de se séparer de son argent.

CHEATLY.

Comptez sur mon savoir-faire.

ROBIN.

Je vous souhaite de tout mon cœur heureuse réussite : mais je ne l'espère pas. Et cependant, Madame Cheatly, il faut penser à substantier de quelque peu d'argent, un grand amour comme le mien.

CHEATLY.

Tu n'en manqueras jamais, tant que j'en pourrai trouver. Tiens, prends toujours, c'est en attendant mieux ; viens ce soir chez moi, & tu seras content.

ROBIN.

Grand-merci, chere maîtresse.  
Cela vient bien à propos. (*à part.*)  
Quelque bonne que ce soit la Prin-  
cesse, ma foi, voilà le premier mo-  
bile pour déterminer la tendresse.

GOLDINGHAM *entre.*

GOLDINGHAM.

Comment, coquin ! te voilà en-  
core autour de ma maison ? veux-tu  
t'en aller, pendart.

ROBIN (*à part.*)

M'appeller coquin en présence  
de ma maîtresse ! à quoi tient-il que  
je ne l'assomme ?

ROBIN *sort.*

CHEATLY.

Hé pourquoi donc, Monsieur,  
maltraitez-vous comme cela Robin ?  
C'est un bon garçon, il est joli, il  
a de l'esprit.



GOLDINGHAM.

Je le ferai pendre, c'est un fripon. Mais comment va notre affaire ?

CHEATLY.

Aussi bien que vous le puissiez souhaiter. Elle vous a vû tout-à-l'heure passer sous sa fenêtre, elle nous a fait de vous une description charmante. Elle vous peint trait pour trait, elle est folle de vous. Elle dit que vous êtes d'un âge qui lui convient très-fort ; mais ce qu'elle aime sur tout, c'est votre air de décence, votre air de gravité.

GOLDINGHAM.

C'est-ce qu'elle aime, dites-vous ?

CHEATLY.

A la folie ! Monsieur, je vous en prie, détournez-vous un peu ; oui ! c'est là cette taille, c'est cette même hauteur dont elle faisoit l'éloge. Que je vous voie marcher !

L'AVARE. 207

c'est cet air à la danse, ces mouvemens aisés qu'elle nous peignoit si bien.

GOLDINGHAM.

Il est extraordinaire qu'elle ait pû remarquer tout cela en si peu de tems.

CHEATLY.

Elle dit que vous n'avez pas l'air d'avoir la moindre infirmité.

GOLDINGHAM.

Je n'en ai pas beaucoup, Dieu merci, si ce n'étoit cette courbature qui me creve quelque-fois. (*il touffe.*)

CHEATLY.

Oh! vous n'en êtes pas pis pour avoir un peu de rhume! vous touffez de si bonne grace! il n'y a pas homme dans le monde à qui cela aille si bien qu'à vous.

GOLDINGHAM.

Bon, bon, vous badinez! vous

êtes une rieuse, Madame Cheatly! Isabelle viendra-t-elle aujourd'hui voir ma fille.

CHEATLY.

Oui, Monsieur, je m'en vais la chercher, & je l'amenerai ici tout-à-l'heure.

GOLDINGHAM.

Ma chere Madame Cheatly, vous m'obligez infiniment.

CHEATLY.

Ah, Monsieur! c'est le plus grand plaisir que je puisse lui faire dans le monde... Mais, Monsieur, j'ai une petite demande à vous faire. (*il fronce le sourcil.*)

GOLDINGHAM (*à part.*)

Que diable a-t-elle à dire?

CHEATLY.

Je suis sur le point de perdre un procès, faute d'un peu d'argent que mon Procureur me demande. Vous pouvez bien aisément, si vous vou-

lez,

lez, me tirer d'embarras... Vous n'imaginez point combien elle a paru charmée (*il sourit.*) quand je lui ai dit que je viendrois la chercher pour l'amener chez vous. Vous ne sauriez croire quel grand plaisir elle se fait de vous voir.

GOLDINGHAM.

De me voir? ah bon Dieu!

CHEATLY.

Sur ma parole... Monsieur, ce procès est d'assez grande importance pour me ruiner, si je viens à le perdre, & un peu d'aide de votre part (*il fronce le sourcil.*) me tireroit d'affaire... Ah! si vous aviez pu voir ses transports, lorsque je lui parlois de vous; (*il sourit.*) quelle joie brilloit dans ses yeux, lorsque je lui répétois tout ce que vous valez. Enfin, Monsieur, elle brûle d'impatience de conclurre son mariage.

GOLDINGHAM.

Vous m'avez fait tout le plaisir imaginable, & je vous en aurai tant que je vivrai, une obligation infinie.

CHEATLY.

Si cela est, Monsieur, accordez-moi, je vous prie, le petit secours que je vous demande. (*il fronce encore le sourcil.*)

GOLDINGHAM.

C'est bon, adieu. Je m'en vais voir à ce que tout soit prêt pour la bien recevoir.

CHEATLY.

Vous ne sauriez, je vous jure; me tirer d'un plus grand embarras.

GOLDINGHAM.

Eh bien! je m'en vais dire que l'on tienne mon carosse tout prêt, pour vous mener prendre l'air.

CHEATLY.

Je ne vous importunerois pas, si

L'AVARE. 211

je n'étois pas dans le besoin le plus pressant.

GOLDINGHAM.

Dites - moi ce que vous aimez ; pour que j'aie ordonné le souper.

CHEATLY.

Je vous en prie , Monsieur , ne me refusez pas : vous n'imaginez point le plaisir que vous me ferez en me prêtant quelque argent.

GOLDINGHAM.

Il faut que j'aie vu , pour que le souper soit prêt de bonne heure. Vous seriez peut-être incommodée , si on vous faisoit souper tard.

CHEATLY.

Voyez , je vous prie , Monsieur , l'état où je me trouve.

GOLDINGHAM.

Je vous en réponds , vous souperrez de bonne heure. Adieu. ( elle veut le retenir : il s'en va. )

Voilà bien le plus dur, le plus vilain ladre qui se soit jamais donné au diable pour son argent.

ROBIN *entre.*

ROBIN.

Hé bien, vous avez réussi comme je l'avois prévu.

CHEATLY.

Le diable l'emporte ! il étoit préparé, cuirassé contre toutes mes attaques.

ROBIN.

Je vous le dis encore, vous persuaderiez plutôt à un Quacre de se convertir & de porter le surplis, ou à une Ma... de se faire Religieuse, qu'à lui de se départir d'un seul de ses écus.

CHEATLY.

J'ai encore une ressource ; c'est d'amener ici Isabelle : mais si cette



derniere batterie ne me réussit pas, je la mene aussitôt à un autre qui m'en offrira au moins à-peu-près ce qu'elle vaut.

ROBIN.

Ce trafic de pucelages est encore le meilleur métier, leur rareté les rend si chers!

CHEATLY.

Ma foi, il n'y a plus rien de bon à gagner que comme cela. J'ai envie de renoncer à faire jamais des mariages.

ROBIN.

D'honneur! c'est le parti le plus sage.

CHEATLY.

Je le crois de même. Mais, ne me servirez-vous pas d'écuyer pour aller chez Isabelle?

ROBIN.

De tout mon cœur. Partons.

CHEATLY & ROBIN *sortent.*

O iij

*La Scene représente une Taverne.*  
**HAZARD, RANT, TIMOTHÉE, JOYCE & un Garçon.**  
*Timothée & Hazard jouent au*  
*Toute-Table.*

**TIMOTHÉE.**

Sur mon ame & ma conscience,  
 je crois que vous trichez, voyez-  
 vous ? & n'est-il pas écrit autour  
 de ce trictrac, Jouez beau jeu &  
 ne jurez pas, vous comprenez bien ?

**HAZARD.**

Sur mon honneur, Monsieur. . .

**TIMOTHÉE.**

Le diable vous emporte & vous  
 & votre honneur ; voyez - vous !  
 c'est là tout ce que vous savez dire  
 dans ce quartier-ci de la ville, vous  
 comprenez bien ? mais pour tout  
 cela ce seroit folie de se fier à gens de  
 votre espece. Allons, va. Six &  
 As. (*Il amene un mauvais coup.*)

Taupe.

TIMOTHÉE.

A-t-on jamais rien vû de semblable? sur mon ame & ma conscience vous vous entendez avec le diable; voyez-vous! Mademoiselle Joyce, donnez-moi un baiser, il me portera bonheur; vous comprenez bien? & je gagnerai sûrement la partie. Allons, je vous en prie.

JOYCE.

Fy-donc, Monsieur Timothée.

TIMOTHÉE.

Ah! ne faites pas la méchante, voyez-vous? car si je me le mets en tête, je l'aurai, deuffé-je ne jamais bouger de la place? Allons, allons.  
( *Il la baise de force.* )

JOYCE.

Vous êtes un terrible homme, Monsieur, permettez-moi de vous le dire.

Oiv

TIMOTHÉE.

Je vous avois bien dit que je l'au-  
rois ; sur ma foi ! à cette heure ,  
Monsieur , je suis à vous.

RANT (*à Joyce.*)

Je t'en prie , Joyce , ne fais pas  
tant la prude avec ce jeune sot.  
Nous en pouvons tous tirer un bon  
parti , & toi la première.

JOYCE.

Je crois qu'il devroit être un peu  
plus réservé avec une personne  
comme moi , nous ne sommes pas  
assûrément faits l'un pour l'autre ,  
il y a quelque différence.

RANT.

Hé bien , je te prie , humanise-  
toi un peu , je suis sûr que tu ne  
t'en répentiras pas. Monsieur Ti-  
mothée , voilà une rafade à la fanté  
de Mademoiselle.

TIMOTHÉE.

Je vais vous faire raison , & s'il  
faut dans un boisseau . . . six trois . . .

car puiffé-je ne jamais remettre les piés chez moi , fi ce n'est une des plus jolies Demoifelles que j'aye vûes de ma vie . . . Double deux . . . Al-lons , buvez.

RANT.

J'ai bû ; cette rafade est pour vous.

TIMOTHÉE.

Où font donc les violons ? que diable ! j'en jure , je ne faurois boire fans musique.

RANT.

Ils font à boire auffi dans la chambre voisine. Garçon ! fais les venir.

HAZARD.

Sonnez ! j'ai gagné , & l'argent est à moi.

TIMOTHÉE.

Le diable foit du jeu ! j'ai tout perdu. Comme je fuis honnête homme , fur ma conscience , vous vous

218 L'AVARE.

entendiez tous. Car je jouë tous les jours avec le garçon de boutique de Monsieur Selware notre voisin porte à porte , & je lui en donne un de cinq.

RANT.

Si vous avez besoin d'argent , je vous prêterai ce que vous voudrez. Mais buvez donc d'abord , vous oubliez cette santé.

TIMOTHÉE.

Allons, violons ! jouëz fort ; courage ; oui da ! la voilà cette santé ; & que je ne bouge jamais de la place , si je ne la bois plus volontiers que je ne ferois celle de ma sœur , ou de ma mere , si elles étoient encore en vie. ( *il boit , les violons jouënt.* ) Ah , ah ! voilà , j'en jure , une jolie façon de boire. Cela vous encourage , comme les Tambours & les trompettes quand nous tirons des coups de fusil à une révûe. Al-

Ions, gai ! qu'est-ce que je me soucie d'avoir perdu moi ? & mon pere n'a-t-il pas encore assez d'argent ? voyez-vous ? Mademoiselle Joyce, avec la permission de votre cousin Monsieur Hazard, j'ose vous dire que je vous aime de tout mon cœur.

JOYCE.

Je vous en suis bien obligée, Monsieur, & je ne fais comment vous en témoigner ma reconnoissance.

TIMOTHÉE.

Oh ! que vous le sauriez bien, si vous le vouliez ! il faut m'aimer un peu. Hé bien, Messieurs, vous ne buvez point ; donnez-moi donc un verre ; à la santé de ma maîtresse ! c'est vous au moins que j'appelle comme cela, Mademoiselle Joyce, voyez-vous ?

JOYCE.

Ah ! Monsieur, je suis votre servante.



Hé bien ! Messieurs, ne suis-je pas à présent de bonne compagnie ? Jouez , violons , & jouez bien. (*il boit , les violons jouent.*) Bon Dieu ! vous pensiez que nous autres bourgeois de la cité , nous n'étions bons à rien , vous entendez bien ? mais , nous sommes une bande de dix-sept ou dix-huit , voyez-vous ? quand nous pouvons nous rassembler, nous sommes aussi bons compagnons , qu'aucun de vous. Oui , nous vous valons bien ; d'honneur ! nous chantons , nous buvons la santé de sa Majesté , & puis des fa la la la faridondaine , & puis des fa la la la faridondé.

JOYCE.

Vous me paroissez aussi fringant que puisse être aucun de la ville.

TIMOTHÉE.

Je le crois bien , ma foi ! pas un

ne l'emporteroit sur moi, si je me mettois après lui, & allons gai. (*il veut sauter & tombe par terre.*)

JOYCE.

Ah, mon Dieu! ne vous êtes-vous point fait mal?

TIMOTHÉE.

Bon! point du tout. Et fa la la li &c. Allons, il nous faut à cette heure une chanson. Messieurs de la musique! je n'ose les appeller, violons, ils se fâcheroient peut-être; Messieurs! chantez-nous quelque chose en partie. Ah! que j'en ai vû de jolis, de ces concerts-là, à notre campagne: Parlez-nous, vous autres, après cela, de vos diables de Comédies: mais ne me donnez jamais pour mon argent que de ces jolies drogeries-là qui n'offensent personne.

RANT.

Ma foi, vous êtes un compere!

TIMOTHÉE.

Oui, oui, & qui les vaut bien tous. Foin de l'argent perdu. Alons, gai, fa la la &c.

HAZARD.

Que je vous embrasse, mon cher Monsieur Timothée! parbleu, Mademoiselle Joyce, il est d'admirablement bonne compagnie! n'est-ce pas?

TIMOTHÉE.

D'honneur! le pensez-vous? Alons, chantez, coquins, ou je vous casse la tête. Donnez-moi un verre, chacun le sien, Messieurs.

RANT (*à part.*)

Le diable l'emporte! il fera aussi par trop ivre. (*Ceux qui jouent du violon chantent en partie.*)

TIMOTHÉE.

Ah! la jolie musique! Mademoiselle Joyce! En vous remerciant, mes amis, c'est bien chanter. J'avois

L'AVARE. 223

déjà entendu ces gens-là chez Mylord Maire. ( *il répète en détonnant la fin de ce que l'on a chanté.* )

RANT.

Eh bien ! prendriez-vous à cette heure votre revanche contre Hazard ? Voilà de l'argent , si c'est là ce qui vous manque.

TIMOTHÉE.

Ah ! la diable de revanche ! Jarry ! c'est un bien honnête homme ! oh ! j'ai encore là dans mon gouffet vingt beaux Louïs en or , dont je ne vous ai rien dit.

RANT ( *à Hazard.* )

Hazard , qu'elle bonne nouvelle

TIMOTHÉE.

Allons , Mademoiselle Joyce ! un petit de gaieté ! chantons ! rions un peu. ( *il répète encore la fin de la chanson des Musiciens.* ) Allons au lit , Mademoiselle Joyce , allons au lit , allons vite , vous dis-je , je suis

224      *L'AVARE.*  
pressé , allons vite. ( *il tombe ivre  
mort.* )

H A Z A R D.

Vous avez si bien fait , que ce co-  
quin-là est trop ivre , pour qu'il  
puisse perdre à présent les vingt Louis  
qu'il a encore dans sa poche.

R A N T.

Portons-le dans une autre cham-  
bre , & pendant qu'il dormira , nous  
le dévaliserons. Après tout , cela  
ne revient-il pas au même ?

H A Z A R D.

Non , parbleu ! notre façon de  
faire est au moins plus honnête.

J O Y C E.

En vérité , Messieurs , vous m'a-  
vez tenu aujourd'hui bonne com-  
pagnie !

R A N T.

Ah ! je fai , Mademoiselle , que  
vous aurez la bonté de nous par-  
donner ; & si mon dessein réussit ,  
vous

L'AVARE. 225

Vous ferez même dans le cas de nous remercier. Je vais le garder à vûe ; & si je ne vous le fais pas époufer , je rénonce à duper jamais de ma vie le fils d'un bourgeois de la cité.

JOYCE.

Ah ! ne vous flattez pas de cela ; il n'y a pas moyen.

HAZARD.

Ne doutez de rien avec lui , Mademoiselle , vous ne savez pas tout ce qu'il fait faire. Je vais , si vous voulez , pendant qu'il gardera Timothée , vous enmener chez moi , & il l'y ramenera , dès qu'il pourra l'éveiller.

JOYCE.

Je le veux bien. Votre servante ;  
Monsieur Rant.

JOYCE & HAZARD

*sortent.*

RANT.

Votre serviteur , Mademoiselle  
Joyce. Eveillez-vous un peu, Mon-  
sieur Timothée.

TIMOTHÉE.

Je ne m'éveillerois pas pour My-  
lord Maire, les Echevins, & tous  
les Conseillers de ville, voyez-  
vous ?

RANT.

Tien, garçon, aide-moi un peu  
à le porter dans la chambre voisine.

*Ils sortent. La Scene change.*

GOLDINGHAM, THÉODORE  
& THÉODORA.

GOLDINGHAM.

Mais, est-il bien vrai, comme  
Bellamour vient de me le dire, que  
c'étoit pour un autre que vous vou-  
liez avoir de l'argent ?

THÉODORE.

Comptez sur ma parole, Mon-



sieur, ce jeune homme viendra vous parler lui-même demain matin.

GOLDINGHAM.

C'est encore quelque chose : mais pourquoi vous liez-vous avec des misérables & des prodigues comme ceux-là ?

THÉODORE.

Je ne le faisois qu'à intention de l'embarquer, & d'en tirer après cela moi-même quelque argent.

GOLDINGHAM.

Ah ! cela est bon. J'ai à présent, mon fils, autre chose à vous dire. La personne que j'ai intention de vous donner pour belle-mère, va venir ici dans le moment, & je vous recommande de ne pas laisser paroître le moindre signe de mécontentement. Ne manquez pas d'avoir pour elle toutes les attentions, & les respects imaginables.

Je ne puis vous répondre que je sois intérieurement bien aise de voir entrer ici une belle - mere : mais, soyez sûr que je ne manquerai jamais à celle dont vous aurez fait choix.

GOLDINGHAM.

Ni vous non plus , ma fille.

THÉODORA.

Jamais vous n'aurez lieu de vous plaindre de moi.

THÉODORE ( *à part.* )

Comment, diable s'y est-il pris pour faire venir Isabelle ?

GOLDINGHAM.

Laissez-moi maintenant , & envoyez moi tous mes domestiques.

THÉODORE & THÉODORA

*sortent. Il entre une vieille servante.* ROGER, JAMES & WILL.

GOLDINGHAM.

Hé bien, êtes-vous là tous? vous aurez chacun votre emploi, & qu'on s'en acquitte bien. Vous, bonne femme, vous aurez soin de tenir tout bien propre. Mais écoutez, n'allez pas frotter mes meubles trop fort, de peur de les user; sinon, je m'en dédommagerois sur vos gages.

JAMES.

Monfieur, de quoi s'agit-il?

GOLDINGHAM.

Vous, Roger, vous compterez les bouteilles & les verres, & vous les rincerez bien. S'il y a quelque chose de caffé ou de perdu, je le retiendrai sur vos gages.

JAMES.

Oh! cela vous est bien sûr.

GOLDINGHAM.

Ce fera vous, Will, qui verserez à boire, mais n'en donnez jamais à moins que l'on n'ait grand' soif.

Laissez-en demander au moins deux ou trois fois. Faites comme si vous étiez un peu dur d'oreille. Il y a une troupe de ces coquins de Laquais dans la ville qui vous apportent un verre à chaque instant. Ils vous pressent de boire, ils voudroient tuer les gens; je ne veux point de ces gueux-là chez moi.

WILL.

Je vous réponds, Monsieur, qu'on ne boira pas trop.

GOLDINGHAM.

Ayez soin aussi de prendre vos beaux habits quand le monde viendra.

ROGER.

Eh, Monsieur! voilà le beau & le laid. C'est-là tout-ce que j'en ai; encore il est si horriblement crasseux par devant, qu'il n'y a qu'un faiseur de savon, ou une charcutière à qui l'on pût le donner à présent.

L'AVARE. 231

WILL.

Et le mien est si percé par derrière, qu'on diroit qu'on m'a tiré une volée de coups de fusil dans les fesses.

GOLDINGHAM.

Sots que vous êtes ! & ne pouvez-vous pas, vous ! prendre votre chapeau, & le porter comme cela, pour cacher cette graisse ? & vous ! ne vous montrez qu'en face, on ne verra point les trous que vous avez derrière. Si l'on vous envoie chercher quelque chose, vous marcherez comme cela, vous irez à reculons ; entendez-vous ? A vous, James, à présent !

*La Vieille*, ROGER & WILL  
*sortent.*

JAMES.

Est-ce à son cuisinier, ou bien à son cocher, que Monsieur voudroit

Piv

parler? Monsieur fait bien que j'ai ces deux emplois-là chez lui.

GOLDINGHAM.

C'est à mon cuisinier.

JAMES.

Ayez donc la bonté, Monsieur ; d'attendre un petit instant. (*il quitte sa casaque de cocher & se trouve en cuisinier.*)

GOLDINGHAM.

Quelle diable de cérémonie!

JAMES.

Monsieur, un peu de patience ; A cette heure me voilà prêt, & vous pouvez parler.

BELLAMOUR *entre.*

GOLDINGHAM.

Approche, Bellamour ! tu m'aideras... James, je donne à souper ce soir.

JAMES.

Monsieur, c'est une merveille.

GOLDINGHAM.

Peux-tu nous faire bonne chere ?

JAMES.

Oui ! si vous voulez me donner beaucoup d'argent.

GOLDINGHAM.

De l'argent ? eh , misérable , n'avez-vous jamais rien autre chose à dire , sinon qu'il vous faut de l'argent ? & toujous ce mot dans la bouche ? de l'argent , de l'argent , de l'argent ?

BELAMOUR.

Je n'ai jamais vû faire de réponse plus impertinente. Il n'y a point de sot qui ne puisse bien faire ce que vous dites là ; mais vous il faut nous faire bonne chere avec peu d'argent.

JAMES.

Et mon beau Monsieur l'entendu , si vous vouliez avoir la bonté de m'apprendre ce secret-là ?



GOLDINGHAM.

Taisez-vous, babillard, & dites-moi comment nous ferons.

JAMES.

Que votre factotum vous le dise.

GOLDINGHAM.

Répondez-moi, ou je vous romps les bras.

JAMES.

Hé bien, Monsieur, voyons donc, combien ferez-vous ?

GOLDINGHAM.

Nous comptons être dix, mais c'est assez qu'il y ait à manger pour huit.

JAMES.

Il vous faut donc, d'abord deux grands potages faits de veau, de canards, de poulets, de crêtes de coq, de ris de veau, de moufferons, de palais de bœuf, de morilles, de culs d'artichaux...

GOLDINGHAM.

Par la mort ! ce coquin voudroit ;  
je crois , régaler toute la ville.

JAMES.

Et puis des ragoûts & des fricaf-  
fées, avec un grand plat plein d'oi-  
seaux de toutes especes , canards ,  
farcelles . . .

GOLDINGHAM.

Taisez - vous , misérable , vous  
voudriez me ruiner.

JAMES.

Pluviers , mortons . . .

GOLDINGHAM.

Vous taisez-vous , maraut ?

JAMES.

Becasses , beccassines . . . (*Golding-  
ham lui met la main sur la bouche.*)

GOLDINGHAM.

Tais - toi , maudit chien. Il me  
donne une sueur froide.

JAMES.

Perdrix , ortolans , becfis . . .

GOLDINGHAM.

Ce coquin-là ne finira-t-il point ?

JAMES.

Faisans , coqs de bruiere , gelinottes , cailles , rales , alouettes , & cætera.

BELLAMOUR.

Eh quoi ! voudriez-vous faire crever toute la ville ? Mon maître n'invite pas les gens pour les rendre malades à force de manger.

JAMES.

Mais fans doute , il ne veut pas non plus les faire mourir de faim.

BELLAMOUR.

On doit manger pour vivre , & non pas vivre pour manger, à ce que dit le proverbe.

GOLDINGHAM.

Ah, mon cher Bellamour ! que je t'embrasse pour avoir si bien dit ! C'étoit sûrement un grand homme qui nous a laissé cette maxime , &

Je veux la faire graver sur la cheminée de mon fallon.

BEL L A M O U R.

Ne vous inquiétez pas davantage, Monsieur, c'est moi qui prendrai soin de ce qu'il faut pour souper.

J A M E S.

Ah ! je vous en prie, Monsieur ; nous verrons ce qu'il fera avec son peu d'argent.

G O L D I N G H A M.

A cette heure, pour mon carosse !

J A M E S.

Attendez donc, Monsieur, avec votre permission. (*il reprend sa casaque.*) Eh bien, Monsieur, quel ordre avez-vous à donner à présent ? voilà votre cocher.

G O L D I N G H A M.

Que mon carosse soit bien propre, & qu'on y mette les chevaux.

J A M E S.

Les chevaux ? ah, Monsieur ! ils

238      **L'AVARE.**

font en si pitoyable état qu'il faut avoir le diable au corps pour les appeller chevaux. Ce sont des spectres, des ombres de chevaux.

**GOLDINGHAM.**

Eh, peuvent-ils être maigres à ne rien faire ?

**JAMES.**

Vous leur faites faire des carêmes si austères ; ils ne mangent non plus que des caméléons, chaque jour me semble devoir être le dernier de leur vie. Pour moi, j'en suis fâché, car j'ai foncierement le cœur tendre, j'aime bien mes chevaux ; & il n'y a point d'ame assez dure, assez dénaturée pour n'avoir pas pitié du triste sort de son prochain.

**GOLDINGHAM.**

Le voyage ne fera pas long.

**JAMES.**

Ma foi, je n'ai pas le courage de les mener ; comment pourroient-ils

L'AVARE. 239

traîner le carrosse, ils n'ont pas la force de se traîner eux-mêmes ?

BELLAMOUR.

Eh bien, Monsieur, c'est moi qui les menerai.

JAMES.

J'aimerais mieux les voir mourir entre les mains d'un autre qu'entre les miennes. Ma foi, Monsieur, vous avez pris là pour votre intendant un homme qui est propre à tout.

GOLDINGHAM.

Taisez-vous, mal-appris.

BELLAMOUR.

J'aurai soin de tout cela.

GOLDINGHAM.

Je vous en prie, mon cher Bellamour.

JAMES.

Monsieur, je ne puis souffrir ces flateurs qui vous endorment. Je dis toujours franchement ce que je pen-

se ; & j'enrage quand je vois cet homme-là vous affûrer en face , ce qu'il n'y a que lui dans le monde à pouvoir vous avancer.

GOLDINGHAM.

Quoi ? qu'est-ce qu'on dit de moi ?

JAMES.

Ah, Monsieur ! vous vous fâchez , si j'osois vous le dire.

GOLDINGHAM.

Au contraire je ferai charmé de connoître votre franchise. Dife le monde ce qu'il voudra.

JAMES.

Je ne puis rien cacher aux gens pour qui je m'intéresse , & en vérité vous êtes après mes chevaux la personne du monde que j'aime le mieux.

GOLDINGHAM.

Allons , voyons.

JAMES.

Hé bien , Monsieur , dans la sincérité



Vérité de mon ame, je vous dirai en deux mots, qu'il n'y a personne dans le monde qui parle bien de vous. Chacun dit que le jour qu'il faut payer vos gens, vous vous faites une querelle avec eux pour pouvoir les mettre dehors, & retenir leurs gages; que l'on vous a surpris déroband à vos chevaux leur avoine, que quand vous allez par eau à votre maison de campagne, vous ne prenez qu'un rameur, & vous vous débâtez avec lui de la moitié de son salaire, parceque, dites-vous, vous lui avez aidé à ramer. En un mot, que vous iriez filouter, voler dans les grands chemins, assommer les passans, pour avoir de l'argent. Qu'il n'y a point d'horreur dans le monde que l'argent ne vous fit faire. Que vous trahiriez votre patrie. On ne prononce point votre nom sans y joindre des malédictions; on vous ap-

242 L'AVARE.

pelle vilain, ladre, gavache, usurier, gripe-fou...

GOLDINGHAM.

Vous êtes un coquin, un fils de P... un chien, un scélérat. (*il lui donne des coups de canne.*)

JAMES.

Je me doutois bien que cela finiroit par-là! Maudite soit ma franchise! n'est-ce pas vous qui m'avez ordonné de vous dire la vérité?

GOLDINGHAM.

Je vous apprendrai, coquin, à parler une autre fois.

GOLDINGHAM *sort.*

BELLAMOUR.

Hé bien, comment va, maître James? votre sincérité n'a pas trop fait fortune.

JAMES.

De par le diable! venez-vous faire le plaisant, parceque l'on m'a

battu ! riez à vos dépens , quand pareille chose vous arrivera.

BELLAMOUR.

Eh , ne vous emportez pas :

JAMES (*à part.*)

Il file doux ; je vais changer de ton , pour voir s'il auroit peur. (*haut.*) Savez-vous bien , Monsieur , que je n'aime pas qu'on se moque de moi ? Je vous ferai bien rire tout-à-l'heure , & de la bonne manière. (*il s'avance sur Bellamour.*)

BELLAMOUR.

Ne vous fâchez pas , James , je vous en prie.

JAMES.

Et moi , je veux me fâcher. (*il s'avance encore davantage sur Bellamour.*)

BELLAMOUR.

Ah ! Monsieur James ! . . .

JAMES.

Vous êtes un impertinent.

**L'AVARE:****BELLAMOUR:**

Ayez un peu de douceur!

**JAMES.**

Je ne veux pas en avoir ! si je prends un bâton , je ...

**BELLAMOUR.**

Comment dites vous , coquin ! que dites-vous d'un bâton ?

**JAMES.**Hé non , non , non , Monsieur ; je ne parlois point de cela , ce n'est pas moi. (*James se retire.*)**BELLAMOUR.**

Croyez-vous , misérable , que je fusse homme à me laisser bâtonner ?

**JAMES.**

Hé là , non , Monsieur ! ce n'est pas moi , j'ai meilleure opinion de vous.

**BELLAMOUR.**

N'êtes-vous pas un fils de P... ?

**JAMES.**

Oui , Monsieur , tout ce que vous voudrez , tout ce qui vous plaira ;

Je suis un fils de P..., Monsieur, un  
fils de G... à chien.

BELLAMOUR.

Me connoissez-vous bien, ma-  
rout? (*Bellamour s'avance sur Ja-  
mes, qui se retire tout au tour du  
Théâtre.*)

JAMES.

Ah, mon Dieu! Monsieur, je  
vous respecte infiniment.

BELLAMOUR.

Ne venez-vous pas de dire que  
vous vouliez me donner des coups  
de bâton?

JAMES.

C'étoit pour rire, Monsieur, c'é-  
toit pour rire: sur mon honneur...

BELLAMOUR.

Hé bien! c'est donc moi qui  
pour rire vas vous battre. (*il le bat.*)

JAMES.

Grace, grace, au nom de Dieu!

BELLAMOUR.

Souviens - toi , misérable , une  
autre fois que tu n'es qu'un mauvais  
plaisant.

BELLAMOUR *sort.*

JAMES.

Le diable soit de la sincérité &  
de la franchise. Il n'y a pas de  
sûreté pour personne à être honnête  
homme aujourd'hui ! Ma bonne foi  
ne m'a valu que deux bastonnades  
étouffées. Mais , si je ne me venge  
pas de ce Monsieur l'entendu , je  
veux bien que tous les chiens s'en  
viennent piffer sur moi.

ISABELLE &amp; CHEATLY

*entrent.*

CHEATLY.

Savez - vous si Monsieur est à la  
maison ?

L'AVARE. 247

JAMES.

Ah, malepeste ! je ne le fai que trop.

CHEATLY.

Dites-lui donc, je vous prie, que nous sommes ici.

JAMES *sort.*

ISABELLE.

Quelque soumission que j'aye aux ordres de ma mere, ce n'est qu'avec bien de la répugnance que je m'expose à venir chez ce vieux barbon. Quoique ce soit pour faire visite à sa fille, qui à ce que j'entends dire, est une personne de beaucoup de mérite, je me fais cependant une vraie peine de le voir.

CHEATLY.

Consultez vos intérêts, Madame ; il est très-riche & très-vieux. Il vous laissera beaucoup de bien, & vous mettra en état d'épouser

Qiv



248      *L'AVARE:*  
dans la fuite qui bon vous semblera.

*ISABELLE.*

J'ai une antipathie naturelle pour toutes ces vieilles gens, comme bien des personnes en ont pour les chats.

*CHEATLY.*

Celui-ci n'aura point l'impertinence d'importuner Madame seulement un an entier.

*ISABELLE.*

Je ne veux point acheter à pareil prix le bonheur du reste de mes jours. Un an de pareil supplice me coûteroit trop, pour que tous les plaisirs que je pourrois avoir dans la fuite pussent jamais m'en dédommager.

*CHEATLY.*

Je vois bien que ce jeune Monsieur dont vous nous parliez hier, vous tient bien fort au cœur.

*ISABELLE.*

Cela est vrai ! je l'avoue, & je

ne vois pas que jamais rien me puisse le faire oublier ; l'effet qu'il a fait sur moi ne me laisse pas un moment de tranquillité.

CHEATLY.

Et, Madame, savez-vous qui il est ?

ISABELLE.

Non, mais je l'ai vû souvent passer devant chez moi, me regarder attentivement si j'étois sur mon balcon, & épier le moment que j'y paroîtrois quand il ne m'y trouvoit pas. Enfin à son air, à ses regards, je devine que son cœur est aussi intéressé que le mien ; je me flatte qu'il éprouve à-peu-près les mêmes choses que je ressens.

GOLDINGHAM *entre.*

CHEATLY.

Madame, voilà votre vieil amoureux.

ISABELLE.

Ah ! quel monstre est-ce là !

GOLDINGHAM.

Dieu vous conserve , Madame ; en joie & en santé. Je vous suis bien obligé de l'honneur que vous voulez bien faire à ma pauvre petite maison. Elle vous appartiendra, Madame, si vous vous trouvez quelque inclination pour un vieillard, qui cependant au bout du compte n'a pas plus de cinquante six ans. (*à part.*) Qu'y a-t-il donc, Madame Cheatly, elle ne me répond rien, elle ne me paroît point trop charmée du plaisir de me voir.

CHEATLY.

Oh ! Monsieur, c'est la première surprise ! outre cela, comme vous savez, les filles tâchent toujours de cacher ce qu'elles pensent : elle est si transportée qu'elle ne peut vous rien dire.

L'AVARE. 251

ISABELLE (à part.)

A-t-on jamais rien vû de si affreux & de si ridicule ?

GOLDINGHAM.

Que dites-vous, ma belle ?

CHEATLY.

Que toute votre personne est admirable.

GOLDINGHAM.

Ah, ma chere Dame ! vous me faites trop d'honneur.

ISABELLE (à part.)

Oh l'infame, oh l'horrible barbon !

GOLDINGHAM.

Je vous suis infiniment obligé, Madame, de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi. Madame, voilà ma fille.

THÉODORA *entre.*

ISABELLE.

Madame, j'ai bien tardé à vous

rendre mes devoirs , j'espère que vous voudrez bien m'excuser.

THÉODORA.

Vous faites , Madame , ce que j'aurois dû faire ; c'étoit à moi à vous prévenir.

GOLDINGHAM.

Madame , voilà mon fils qui vient pour vous baiser les mains.

THÉODORE *entre.*

ISABELLE (*à Cheatly.*)

Ah , Madame Cheatly ! qu'est-ce donc que ceci ? & c'est - là le jeune homme dont je vous ai parlé.

CHEATLY (*à part.*)

Quelle bizarre aventure !

GOLDINGHAM.

Je vois bien que vous êtes étonnée de me voir de si grands enfans : mais je me serai bientôt défait de tous les deux.

THÉODORE.

Madame, voici la chose du monde à laquelle je m'attendois le moins. Je n'ai jamais été si surpris de ma vie, que quand mon pere m'a fait part de son dessein.

ISABELLE.

Monsieur, je ne suis pas moins surprise que vous, je vous assure ; & je n'étois point du tout préparée à ce que je vois ici.

THÉODORE.

Il est vrai, Madame, que mon pere ne pouvoit jamais faire un plus beau choix ; mon bonheur est extrême, dès que j'ai l'honneur de vous voir ici : mais vous êtes cependant la personne du monde que je voudrois le moins avoir pour belle-mere. J'en ferois accablé. D'ailleurs, je ne doute point, Madame, que vous ne preniez en bonne part ce que j'ai l'honneur de vous

dire ; je me flatte que vous ne vous en trouverez point offensée.

GOLDINGHAM.

Faquin que vous êtes ! quel impertinent compliment est-ce là ? venez-vous nous faire ici toute votre confession ?

ISABELLE.

Monfieur , nous pensons fi bien l'un comme l'autre , que vous êtes l'homme du monde dont je voudrois le moins être la belle-mere : & fi des ordres absolus ne m'amenoient ici , vous n'auriez en vérité rien à craindre de ma part.

GOLDINGHAM.

Elle a raison : un compliment comme le vôtre méritoit cette réponse-là ; je favois bien que vous la fâchiez. Je vous prie , Madame , de pardonner à mon fils son impertinence ; c'est un jeune sot qui ne fait ce qu'il dit.



ISABELLE.

Bien loin que je sois offensée de ce qu'il vient de dire, j'ai été charmée de l'entendre s'expliquer si clairement ; & s'il avoit parlé autrement, je n'en aurois pas été si contente.

GOLDINGHAM.

Vous êtes trop bonne de lui pardonner sa faute ; le tems le rendra plus sage, il changera de façon de penser.

THÉODORE.

Soyez certain, Monsieur, que je ne changerai jamais ; Madame, je vous prie de le croire.

GOLDINGHAM.

Par la mort, quelle extravagance !

THÉODORA (à part.)

Mon frere, vous le poufferez à bout.

THÉODORE.

Par la mort ! Monsieur, voulez-vous que je mente ?

GOLDINGHAM.

Encore une fois, vous dis-je, ne parlez point comme cela; & vous n'êtes qu'un sot.

THÉODORE.

Vous voulez donc, Monsieur, que je change de ton ? Permettez-moi, Madame, de me mettre à la place de mon pere. Trouvez bon, que je vous jure qu'il n'est rien dans le monde d'aussi charmant que vous. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; je n'ai commencé de vivre qu'au moment que j'ai eu le bonheur de vous voir. L'honneur d'être votre époux me feroit plus précieux que les titres & les grandeurs. Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour m'affûrer une conquête...

GOLDINGHAM.

Tout beau; n'allez pas si vite.

THÉODORE.

C'est en votre nom que je fais ce compliment à Madame.

GOLDINGHAM.

GOLDINGHAM.

J'ai une langue pour parler, je n'ai point besoin d'interprete.

ISABELLE.

Je ne suis pas assez peu clairvoyante, Monsieur, pour ne pas sentir comment je dois prendre ce compliment, & je vous en suis très-obligée.

CHEATLY.

Monsieur, si vous voulez que nous allions prendre l'air, j'entends votre carosse à la porte.

GOLDINGHAM.

Est-ce lui? je suis fâché que vous soyez si pressées, & que je ne puisse vous offrir, avant de sortir, une petite collation.

THÉODORE.

Monsieur, j'avois prévu vos intentions, & j'avois donné ordre de votre part que l'on allât chercher des limons, des oranges, des confitures

258 **L'AVARE.**  
res, de l'orgeat, de la limonade,  
& des vins de liqueur.

**GOLDINGHAM** (*à part.*)

Hé ! qu'est - ce qui vous avoit  
donné, Monsieur, cette commis-  
sion-là ?

**THÉODORE.**

Pardonnez-moi, Monsieur, si je  
n'ai pas assez bien fait ; j'espère que  
Madame aura la bonté d'excuser ;  
outre cela, on peut très-prompte-  
ment suppléer à ce qui manque.

**GOLDINGHAM** (*à part.*)

Ce sot est enragé.

**THÉODORE.**

Madame, avez - vous jamais vu  
un plus beau diamant que celui  
que mon pere a au doigt ?

**ISABELLE.**

Il jette un feu surprenant.

**THÉODORE.**

Avec votre permission, Monsieur  
(*il ôte la bague du doigt de son pe-  
re, & la donne à Isabelle.*)

L'AVARE. 259

GOLDINGHAM (à part.)

Que veut faire ce maraut-là ?

ISABELLE.

Voilà en vérité un diamant admirable ! (comme elle va pour le rendre, Théodore se met entre elle & son pere.)

THÉODORE.

Non, Madame, il est en de trop belles mains pour en sortir jamais ; c'est sûrement un présent que mon pere veut vous faire.

GOLDINGHAM.

Qui ? moi ?

THÉODORE.

N'est-il pas vrai que vous priez Madame de garder cette bague ?

GOLDINGHAM (à part.)

Que veut dire ce vilain ? Il faut qu'il ait le diable au corps !

THÉODORE.

Madame, il me charge de vous supplier de vouloir bien l'accepter.

R ij

260 L'AVARE:

GOLDINGHAM (*à part.*)

Je meurs de peur, elle va le prendre.

ISABELLE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je ne suis pas dans l'usage de recevoir des présens.

THÉODORE.

Madame, je suis bien sûr que mon pere ne le reprendra pas.

GOLDINGHAM (*à part.*)

Oh le chien! comme il ment! tu te trompes...

THÉODORE.

Voyez-vous, Madame, comme votre refus seulement le met tout en colere?

GOLDINGHAM (*à part.*)

Peste soit du scélérat!

THÉODORE.

Ne voyez-vous pas, Madame, son impatience, sa fureur? au nom de Dieu, recevez ce bijou.

L'AVARE. 261

ISABELLE.

Hé bien ! Monsieur , plutôt que de désobliger Monsieur votre pere , je veux bien le garder.

GOLDINGHAM ( à part. )

Par la mort ! je suis perdu ! & qui pis est , c'est sans remède. (haut.)  
Madame , je vous suis obligé de la faveur que vous me faites. ( à part. )  
Puissent-ils tous être pendus , & moi r'avoir ma bague !

WILL entre.

WILL.

Monsieur , quelqu'un demande à vous parler.

GOLDINGHAM.

Dis-lui que je n'ai pas le tems.

WILL.

Monsieur , c'est pour vous remettre...

R ij



GOLDINGHAM.

Ah, de l'argent ! Madame, je vous demande pardon. (*à part.*) Souviens-toi bien au moins d'aller à reculons.

GOLDINGHAM & WILL

*sortent.*

THÉODORA.

Vous avez furieusement impatienté mon pere, & je ne pouvois cependant en être bien fâchée ; je riois dans le fond de l'ame.

THÉODORE.

Cela étoit plus fort que moi. (*à Isabelle.*) Madame, voulez-vous nous faire l'honneur de passer de l'autre côté ; on voudroit vous offrir quelques rafraîchissemens.

ISABELLE.

Monfieur, je vous fuis fort obligée.

L'AVARE. 263

THÉODORA (à Cheatly.)

Allons, Madame.

CHEATLY.

Madame, je vous suis.

(*Exeunt omnes.*)

*Fin du Troisième Acte.*



---

---

**ACTE QUATRIEME.**

---

---

**SCENE PREMIERE.**

THÉODORE , THÉODORA ,  
ISABELLE , CHEATLY.

**V** THÉODORE.  
Vous êtes en vérité, Madame,  
le cœur le plus insensible qui ait ja-  
mais triomphé de celui d'un hon-  
nête homme.

ISABELLE.

Et vous êtes, Monsieur, l'amant  
le plus pressant qui ait jamais atta-  
qué le cœur d'une honnête femme ;  
un amour si violent ne peut gueres  
être de durée.

CHEATLY.

Ne condamnez jamais, Madame,

*L'AVARE.* 265

pareil empressement. C'est, selon mes petites connoissances, la meilleure qualité qu'un amant puisse avoir.

*THÉODORA.*

Madame, mon frere m'a fait sa confidente, & je puis vous répondre de la sincérité de son cœur. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit prévention de ma part; je vous assure que vos intérêts me sont aussi précieux que les siens, & que les miens mêmes.

*ISABELLE.*

Je suis pénétrée de reconnoissance, Madame, de toutes vos politesses. L'amitié que vous voulez bien me témoigner, suffiroit pour me dédommager de tous les malheurs qui pourroient m'arriver.

*CHEATLY.*

Vous autres amans, il vous faut bien quelque chose pour adoucir vos peines. Vous êtes l'espece la plus malheureuse,...

THÉODORE.

L'amour, quand il est réciproque, est l'état le plus doux. L'amour, c'est lui seul qui fait vivre : sans lui ce n'est que végéter, c'est rêver que l'on vit. Daignez donc, Madame, vous tirer de ce rêve ; ayez quelques bontés pour celui qui vous aime avec passion, qui vous rend la maîtresse de ses jours & de son repos.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, que vous êtes pressant !

THÉODORE.

Le bon soldat qui a fait une brèche, ne cesse de l'attaquer. Il ne donne pas le tems de la réparer, ou de se retrancher derrière.

ISABELLE.

L'amour & les prières qui naissent inopinément, ne valent jamais rien ; c'est l'hypocrisie qui les dicte.

**L'AVARE. 267**

**C**e sont des mouvemens sur lesquels il ne faut pas compter ; quand même ils partiroient du cœur, il ne faut pas espérer qu'ils puissent être durables.

**T H É O D O R E.**

Madame, prononcez : voulez-vous que je vive, voulez-vous que je meure ?

**C H E A T L Y.**

Allons, Madame, un peu de pitié ! autrement vous voyez bien que Monsieur seroit homme à s'aller pendre pour l'amour de vous.

**T H É O D O R A.**

Trouvez bon, Madame, que j'intercede pour mon frere, que je vous prie d'avoir quelques bontés pour lui. Sa passion pour vous n'a rien assurément que d'honnête & de respectueux.

**I S A B E L L E.**

Madame, mettez-vous à ma pla-

ce, & jugez si je n'en ai pas fait assez pour la première fois. Puis-je en honneur en faire davantage ?

THÉODORE (*à part.*)

La peste soit de ce maudit honneur ! Il n'a jamais encore fait de bien dans le monde ; c'est pour lui que les hommes se tuent, & que les femmes ne veulent pas multiplier l'espèce. (*haut.*) Madame, c'est d'aimer tendrement dont il faut se faire honneur. C'est-là le véritable. Tout le reste n'en est que l'ombre. Ce sont les Auteurs des Romans qui l'ont chargé d'autant d'attributs embarrassans & ridicules, que les rêveries des écoles en ont ajouté à la Divinité.

ISABELLE.

Vous ne me donnez pas même le tems de la réflexion.

THÉODORE.

C'est, Madame, qu'il n'y a pas



un moment à perdre. Je ne dois rien négliger pour les mettre tous à profit. Si mon pere vient à se douter de quelque chose, il employera pour me traverser, tout ce que lui pourra suggérer sa malice.

ISABELLE.

Mais, Monsieur, j'ai une mere à qui je n'ai jamais désobéi. Elle m'a promis à Monsieur votre pere : & quoique je sois très-résolue de ne jamais l'épouser, je ne puis cependant penser à un autre, sans avoir son consentement.

THÉODORE.

C'est donc vous, Madame Cheatly, qui avez fait cette belle besogne ? je vous suis en vérité bien obligé. (*à part.*) Le diable emporte toutes ces intrigantes. Cependant elle peut encore me servir ; il ne faut pas que je laisse entrevoir à Isabelle quelle est sa profession.

CHEATLY.

Monfieur, je ne favois pas que vous fuſſiez épris des beaux yeux de Madame: mais je réparerai cela. (*à part.*) Si je peux la faire épouſer à Théodore, il eſt libéral, il me récompenera bien. Pour ſon pere, c'eſt le plus vilain ladre! Il eſt plus dur que cinquante Juifs enſemble, ou, ce qui eſt encore pis, que dix courtiers de Londres.

THÉODORE.

Madame, aſſûrez-moi, que je n'ai point le malheur de vous déplaire; & toutes les autres difficultés ne feront plus pour moi que des bagatelles.

CHEATLY.

Allons, Madame, ne le tenez pas plus long-tems dans la peine. Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez Monſieur? & que vous ſouhaitiez qu'il vous aimât auſſi? Il eſt

**L'AVARE. 271**

à croire que votre intention n'étoit pas de le rendre malheureux. Ainsi puisque vous avez pour lui de la bonne volonté, ne la lui cachez pas davantage, convenez-lui de tout. Donnez-lui votre main, il est à vous sur le champ, il est joli garçon ; prenez-le ce qu'il vaut. Donnez-lui donc, vous dis-je ; car enfin c'est-là toute votre affaire, c'en est là & le long & le court. Monsieur Théodore, n'ai-je pas bien réparé ma lourdisse ?

**THÉODORE**

Puis-je croire mon bonheur ? Madame, je suis tout transporté, je suis tout hors de moi.

**ISABELLE.**

Monsieur, puisqu'elle a trahi ma foiblesse, quoique pour l'honneur de son sexe elle eût dû la cacher, & que moi pour le mien je n'eusse pas dû la lui avouer, excusez ma dé-

fense, ne me soupçonnez pas d'être capable d'inconstance. Vous me feriez tort, Monsieur, de n'être pas persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

**THÉODORE.**

J'accuserois plutôt le ciel d'avoir exaucé mes prières. Je n'ai point, Madame, d'expressions assez fortes pour vous témoigner la joie que je ressens.

**THÉODORA.**

J'espère que vous me permettrez à présent, Madame, de vous appeler ma sœur ?

**ISABELLE.**

Vous me feriez, Madame, un honneur infini : mais je ne puis rien sans l'agrément de ma mère.

**THÉODORE.**

Me permettez-vous, Madame, de mettre tout en œuvre pour obtenir son consentement ?

**ISABELLE.**

ISABELLE.

J'y consens de tout mon cœur : mais je crois que vous aurez bien de la peine à lui faire rompre les engagements qu'elle a pris avec Monsieur votre père.

CHEATLY.

C'est mon affaire, & je vais me mettre à l'ouvrage. Je vous ferai bien voir de quoi je suis capable, & je veux que ce soit lui qui rompe le premier.

THÉODORE.

Mais est-il possible qu'il fût assez misérable pour lâcher de lui-même une si bonne prise ?

CHEATLY.

Je vous en réponds, fiez-vous à moi. Je lui persuaderai que je connois une personne qui lui convient bien mieux que Madame. Je dirai seulement qu'elle a cinq cents francs de plus ; & quoiqu'il vous aime

274 **L'AVARE.**

beaucoup, Madame, il aime encore bien mieux la plus petite somme. Cette personne de ma connoissance n'est que la fille d'un tailleur : mais je lui ferai jouër la comtesse ; elle prendra quelque beau nom, avec lequel je vous réponds qu'elle aura d'aussi bons airs qu'aucune des plus huppées. Je lui ferai croire encore que c'est pour son ordre & son œconomie qu'elle cherche à l'épouser. . . Enfin je ferai tant, que la mere de Madame fera libre de sa parole.

**THÉODORE.**

Je crois que vous avez raison.

**CHEATLY.**

Raison ! oui da, je le crois ; & si je ne l'ai pas, qui l'auroit donc, bon Dieu ? j'ai déjà fait choses dans ma vie, qu'il n'y avoit que moi dans le monde capable d'amener à leurs fins ; & si je ne réussis pas cette

L'AVARE. 275

fois, je veux bien ne plus jamais  
me mêler d'aucune intrigue.

THÉODORE.

Je vous aurai une obligation in-  
finie.

*Un Laquais entre.*

LE LAQUAIS.

Madame, Madame votre mere  
vous demande.

ISABELLE.

Je m'en vais. Madame, si je puis,  
j'aurai l'honneur de souper avec  
vous.

THÉODORA.

Arrangez, je vous prie, vos af-  
faires, Madame, de façon à nous  
faire cet honneur-là.

THÉODORE.

Permettez, Madame, que j'aye  
l'honneur de vous accompagner  
chez Madame votre mere, & dai-  
gnez avoir la bonté de m'aider à

S ij



lui persuader de rompre les engagements qu'elle a pris avec mon pere.

ISABELLE.

Quelqu'un comme vous, Monsieur, n'a pas besoin d'un Avocat tel que moi, pour faire valoir sa cause. Madame, je suis votre très-humble servante. Adieu, Madame Cheatly.

THÉODORE, ISABELLE & le  
*Laquais sortent.*

CHEATLY.

J'ai quelque chose, Madame, que je serois bien aise de vous dire en particulier.

THÉODORA.

A moi ? & qu'est-ce que c'est donc, je vous prie ?

CHEATLY.

Madame, vous êtes jeune & charmante. Non, je n'ai jamais vû deux si beaux yeux que les vôtres ; tous

Vos traits sont achevés, vous êtes pleine de grace, votre air est séducteur...

THÉODORA.

Je vous prie, Madame, ne vous moquez pas...

CHEATLY.

Je vous proteste que je dis la vérité. Hé bien ! Madame, il faut autant vous le dire, un jeune homme de ma connoissance est épris de tous vos charmes ; il en perd la tête. C'est un des plus agréables & des mieux faits de la ville. Il a trente mille livres de rente, & ses vûes sont légitimes. Si vous vouliez, Madame, vous promener avec moi au cours, je vous le ferois voir ; il n'en fera jamais rien.

THÉODORA.

Vous m'excuserez, Madame. Je n'ai point du tout intention de me mettre en vente ; & quand je l'au-

rois, cette façon d'étaler sa marchandise, ne seroit point la mienne.

CHEATLY.

Eh bien ! Madame, au grand jardin. Il n'en fera jamais rien, & je vous jure que le pauvre homme est prêt à mourir d'amour.

THÉODORA.

Pas davantage, s'il vous plaît.

CHEATLY.

Aimeriez - vous mieux le voir dans une église ? j'ordonnerai à celui qui donne les places à la cathédrale, de vous faire asseoir à côté l'un de l'autre.

THÉODORA.

Je vous jure que quand je vais à l'église, ce n'est pas pour m'occuper de pareille chose.

ROBIN *entre.*

ROBIN.

Madame Cheatly, votre fille vous

**L'AVARE.** 279

demande au plus vite pour une affaire fort pressée. Je crois qu'elle est en tête à tête avec ce Monsieur Squeeze.

**CHEATLY.**

Je vous suis obligé, mon cher Robin. Madame, j'espère être plus persuasive une autre fois; en attendant je vous baise très-humblement les mains.

**THÉODORA.**

Votre servante.

**CHEATLY & ROBIN**

*sortent.*

Cette femme m'a bien l'air de ne valoir pas grand chose. Elle n'aura point ma confiance.

**BELLAMOUR** *entre.*

**BELLAMOUR.**

Ah! Madame, je viens de vous chercher au cours, au grand jardin.

**Siv**

Je crois qu'il y a un siècle que je n'ai eu le bonheur de vous voir.

THÉODORA.

Qu'est-ce qu'il y a donc? vous avez l'air d'avoir quelque mauvaise nouvelle à me dire.

BELAMOUR.

Nous n'avons plus de tems à perdre, Madame. Monsieur votre pere est décidé. Il a fait loïer un Prêtre à vingt sous, qui passera sur toutes les regles de l'église, & renoncera pour jamais à tout espoir de faire fortune, pour vous marier ce soir avec ce gueux de Timothée. Le bonhomme, quoique je lui aye pâ dire, est entierement résolu...

THÉODORA.

Comme toutes ses résolutions sont toujours promptes & précipitées! Je n'aurai pas en vérité besoin de contrefaire la malade; je ne le ferai que trop.

BELLAMOUR.

Ayez cependant la bonté d'avoir au plus vite recours à ce triste expédient. S'il ne réussit pas, j'espère que vous voudrez bien que je révèle mon secret & mon amour; je me ferai connoître.

THÉODORA.

Mais quelle espece de maladie faut-il dire que j'aye?

BELLAMOUR.

Ah! le voilà qui vient pour vous aider à vous décider.

TIMOTHÉE *entre fort ivre, & en chantant encore la fin de la chanson des Musiciens.*

Voilà, qui est plus heureux que je n'osois l'espérer. Il est ivre, & certainement ce sera un obstacle pour ce soir aux volontés de Monsieur votre pere. Si vous n'avez point peur de rester un moment avec lui,

je vais chercher Monsieur Goldingham pour qu'il le voye en cet état.

THÉODORA.

Je vous en prie , ce sera bien fait.

BELLAMOUR *sort.*

TIMOTHÉE.

Ah, ma chere maîtresse ! je vous retrouve enfin ; que je vous embrasse , voyez-vous.

THÉODORA.

Doucement , Monsieur.

TIMOTHÉE.

Ah ! je vous en prie , Mademoiselle Théa , ne faites point comme cela la difficile ; & voyez-vous ce que je vous ai apporté ? Voilà une bouteille de vin de Champagne , du moins je crois que c'en est ; avec presque toute une langue de bœuf , & un cornet de confitures. C'est pour vous au moins , Mademoiselle Théa , voyez-vous ? les voilà.



THÉODORA.

Ce misérable a au moins cela de bon , c'est qu'ivre ou de sang froid il est également ridicule.

TIMOTHÉE.

Hé bien ! Mademoiselle Théa , j'ai été avec de belles Dames , & des Messieurs de si bonne humeur ! Nous n'avons fait que chanter , crier , tirailler , faire tapage ; allons , gai ! fa la la li ra ro . . &c. Ma foi je suis ivre comme un Tambour , comme de la neige en l'air , comme la truie de David , ainsi que dit le proverbe. Voyez-vous ? hé gai ! fa la la &c. Je vous en prie , ma chère Mademoiselle Théa , que je vous donne un baiser ; ah ça , je vous en prie , & un bien appuyé.

THÉODORA.

Ne vous transportez pas tant ; Monsieur , je vous prie. (*elle le repousse , il tombe.*)

Ah, ma foi ! vous me le payerez ! Vous m'avez jetté à bas, & je ne saurois me relever. Mais qu'importe ? voyez-vous ? je vais boire ma bouteille en six gorgées à votre fanté. Voyez-vous ? je suis un gail-  
lard comme un autre, quand une fois je m'y mets. Voilà votre fanté que je vas boire à genoux. Vous comprenez bien ? Ah ! si j'avois à cette heure des violons pour me jouïer une fanté ! (*il boit à genoux.*)

GOLDINGHAM & BELLA-  
MOUR *entrent.*

BELLAMOUR.

Voyez-vous, Monsieur, comme il est horriblement ivre.

GOLDINGHAM.

Il a bû un peu de biere, oui ; il en a un peu bû, cela est vrai ; il s'est un peu grisé.

L'AVARE. 285

TIMOTHÉE.

Allons, Mademoiselle Théa ! j'ai bû ; mais ma foi, vous me ferez raison, en un bon mot de ma bouche, voyez-vous ? & d'honneur, je suis sain comme l'enfant qui vient de naître : vous pouvez bien boire après moi, vous comprenez bien ?

BELLAMOUR.

Vous voyez, Monsieur, qu'il est trop ivre pour le marier ce soir.

GOLDINGHAM.

Allons, allons ; hé tant mieux ; s'il est ivre. S'il étoit de sang froid, peut-être il se repentiroit, & demanderoit une dot. Attendez-moi ici, je m'en vais de ce pas faire venir le Prêtre.

GOLDINGHAM *sort.*

BELLAMOUR.

C'est encore bien pis, Madame ; l'avez-vous entendu ?

THÉODORA.

Hélas ! oui, à mon regret. Je m'en vais dans ma chambre, & je ferai dire que je suis très-malade. (*elle veut sortir.*)

TIMOTHÉE.

Si vous bougez, je veux être un coquin, un vrai coquin à pendre. Voyez-vous ? Il faut nous divertir, Fa la li ra &c.

BELLAMOUR.

Qu'est-ce que c'est que cet insolent ? retirez-vous...

TIMOTHÉE.

Pourquoi cela ? impertinent que vous êtes ! & qu'ai-je affaire à vous ? Vous imaginez-vous donc ?...

BELLAMOUR &amp; THÉODORA

*sortent.* RANT & WILL*entrent.*

WILL.

Où est-ce qu'est donc ce Monsieur Timothée Squeeze ?

RANT.

Que diable fait ce coquin-là ici ?  
si je ne l'emmene pas au plus vîte, je  
vas perdre sans ressource le meilleur  
pigeonneau que j'aye eu de ma vie.

TIMOTHÉE.

Où êtes-vous donc ? Mademoi-  
selle Théa ! Mademoiselle Théa !

RANT.

Monsieur Timothée, allons, ve-  
nez avec moi, Mademoiselle Joyce  
vous attend avec impatience.

BELLAMOUR *entre.*

TIMOTHÉE.

Je ne bouge pas d'ici que je n'aye  
vû Mademoiselle Théa. Hé ! où est  
Mademoiselle Théa ? Mademoiselle  
Théa !

BELLAMOUR.

Elle dit que vous n'êtes qu'un  
misérable sac à vin, & qu'elle va  
vous faire donner du pied au cul.

Comment ? elle a dit cela ? Que je ne bouge jamais d'ici , si je ne vas tout-à-l'heure m'en plaindre à son pere.

RANT.

Allons , venez , & laissez la Mademoiselle Théa. Mademoiselle Joyce est une personne de qualité , & fort riche. Elle vous traitera plus honnêtement.

TIMOTHÉE.

Je fai bien qu'elle est charmante ; & je m'en vas la joindre : mais je suis résolu d'attendre ici le retour de Monsieur Goldingham , pour lui compter les impertinences de sa fille.

RANT.

Vous ne voulez donc pas venir ?  
( *à part.* ) Il faut donc que j'aye recours au dernier expédient. Allons , archers , entrez. ( *il entre trois prétendus archers.* )

UN

UN ARCHER.

Je vous arrête à la requête d'Umphey Nitt le barbier.

TIMOTHÉE.

Côquin, que vous êtes ! vous mentez comme un chien, je ne lui dois pas un sou.

L'ARCHER.

Non, Monsieur, mais vous avez brisé, *vi & armis*, ou vous êtes l'occasion première de la fracture de toutes les vitres, d'une très grande fenêtre, où il avoit coûtume d'exposer toutes ses perruques blondes.

RANT.

N'y a-t-il que cela ? je serai sa caution.

TIMOTHÉE.

Voulez-vous ? hé bien, je les romprai toutes. J'irai enfonçant & portes & fenêtres, aussi bien qu'homme que ce soit qui ait la tête sur les épaules.



Allons, allons, nous parlerons de cela là-bas.

TIMOTHÉE.

Allons, de tout mon cœur. Fa la la li, &c. Hé que diable m'importe, à moi ? allons, allons, par-tous. (*ils sortent tous excepté Bellamour.*)

BELLAMOUR.

En vérité, c'est un grand bonheur que l'on soit ainsi venu nous tirer d'embarras.

THÉODORE *entre.*

THÉODORE.

Je vous cherchois, mon cher frere, J'ai un projet sur mon pere; mais pour le faire réussir, il faut que vous m'aidiez.

BELLAMOUR.

Avec grand plaisir; vous n'avez qu'à parler, je suis tout prêt.

THÉODORE.

Je fai bien qu'on pourroit peut-être me blâmer , mais l'amour fait excuser bien des choses.

BELLAMOUR.

Tout est permis pour obtenir une couronne ou sa maîtresse.

THÉODORE.

Mon dessein est de prendre mon pere par son endroit sensible , & de flatter son avarice de façon à le faire entrer dans une conspiration contre le gouvernement. Vous savez qu'il est déjà assez bien intentionné pour la maudite vieille & bonne cause. Cependant...

BELLAMOUR.

La démarche est délicate. Comment l'engagerez - vous dans une conspiration , sans en être complice vous-même ?

THÉODORE.

Vous entendez bien que ce sera

seulement une conjuration supposée.  
Je ne voudrois pas y prendre part,  
si elle étoit réelle ; mon dessein est  
de renverser pour quelque-tems l'or-  
dre de la nature , & de faire en  
sorte que mon pere depende de  
moi , comme je depends de lui.

BELLAMOUR.

Et comment en viendrez - vous  
à bout ?

THÉODORE.

J'ai plusieurs grandes caisses plei-  
nes de gros meubles , & dont le  
dessus seulement est couvert de  
quelques armes. . . Mais le voilà qui  
vient , je n'ai pas le tems de vous  
dire le reste. Appuyez , je vous  
prie , tout ce que je lui proposerai.

GOLDINGHAM *entre.*

BELLAMOUR.

Je n'examinerai point votre des-  
sein , & je n'en aurai d'autre que  
celui de vous servir.

GOLDINGHAM.

Avez-vous bien encore l'insolence de vous montrer devant moi, après avoir donné ma bague à Isabelle, & m'avoir fait payer ces montagnes de sucre, ces fleuves de vin & de limonade ?

THÉODORE.

Monsieur, je vous en demande humblement pardon : mais je croyois bien faire après l'ordre que vous m'aviez donné de courir au devant de tout ce qui pouvoit plaire à celle que vous m'alliez donner pour belle-mère.

GOLDINGHAM.

La peste soit de pareil empressement !

THÉODORE.

Je vous supplie de n'être point fâché. Je ferai en sorte de r'avoir votre bague, & je vous donnerai même, si vous voulez, le moyen de

gagner dès ce soir au moins cent pistoles : mais c'est un grand mystere.

**GOLDINGHAM.**

Comment donc ? réellement ? vous auriez jour à cela ! eh bien , si cela est , je veux bien oublier toutes vos extravagances. Mais voyons donc , parlez ; Bellamour n'est pas de trop.

**THÉODORE.**

Monsieur , une de mes vieilles connoissances , un ancien camarade d'école , & qui , pour dire le vrai , n'est autre chose qu'un fanatique , vient de me venir trouver. Après m'avoir fait jurer que je lui garderois le secret , il m'a instruit d'un projet que ses freres ont formé. Ils veulent par une effet de leur zele contre le surplis , & l'office de l'église , se révolter une de ces nuits , & se rendre maîtres de Whitehall , & du thrésor royal.

GOLDINGHAM.

Que me dites-vous là ?

THÉODORE.

Ils ont en conséquence fait une grande provision d'armes & de munitions. Ils les font porter chez leur partisans & leurs amis, comme si c'étoit des meubles ou autres effets, & les récompensent libéralement de l'asyle qu'on leur prête.

GOLDINGHAM.

A quoi cela peut-il aboutir ?

THÉODORE.

L'homme en question se souvenant que pendant que nous étions enfans, & que nous jouïions ensemble dans le jardin, il y avoit vû une cave qui n'étoit connue que de peu de personnes, m'a proposé d'y faire cacher six caiffes toutes pleines de ces armes, & m'a promis pour cela cent pistoles, me jurant un secret inviolable. C'est à vous, Mon-

296 *L'AVARE.*

Monfieur, à-présent à décider fi vous accepterez ou non cette offre qu'on vous fait : je me fuis crû obligé en confcience de vous en donner avis, fachant que vous ne négligez aucune des occasions d'augmenter votre bien.

*GOLDINGHAM.*

J'ai gagné la plus grande partie de mon bien dans la révolution ; & nombre d'autres y ont fait, comme moi, leur fortune. Mais il me déplairoit beaucoup que ce même moyen vînt à me dépouiller de ce qu'il m'a valu.

*THÉODORE.*

Monfieur, il n'y a rien à craindre, ils s'engageront au fecret par ferment.

*BELLAMOUR.*

Monfieur, l'argent comptant n'est pas à méprifer, c'est une chofe bien précieufe.



GOLDINGHAM.

Il parle comme un ange!

BELLAMOUR.

Outre cela, Monsieur, si l'on venoit pas hafard à visiter les caiffes, & il n'y a pas d'apparence, vous feriez attester par ces gens qui jurent pour vous à l'ordinaire, qu'on vous les a données en gage.

GOLDINGHAM (*à part.*)

L'argent feroit bien doux, mais l'entreprise est délicate. (*haut.*) Hé bien, Monsieur, je suis bien aife que vous m'avez mis à même de me venger de toutes vos sottises. Je m'en vais de ce pas au Roi, lui découvrir la conjuration, & vous ferez pendu.

BELLAMOUR.

Au nom de Dieu! vous ne trahirez pas votre propre fils?

GOLDINGHAM.

Ma patrie m'est plus chere que

298 *L'AVARE.*

mon fils , que ma fille , & que tous mes parens ; je veux qu'il soit pendu , & je m'en vais au Roi.

*THÉODORE.*

Vous êtes bien le maître , Monsieur , de disposer de mon sort ; je suis entre vos mains : mais souvenez-vous , s'il vous plaît , que tout ce que j'ai fait , n'étoit que pour votre avantage ; c'étoit par affection , par amitié pour vous.

*GOLDINGHAM.*

Non, Monsieur , je veux que vous soyez pendu , n'en parlons plus. Adieu. Irai-je trahir ma patrie ?

*THÉODORE.*

Arrêtez , Monsieur , au nom de Dieu ! ne dites mot. Je m'en vais rapporter les vingt Louïs qu'on m'a donnés d'avance ; les voilà , je m'en vais les rendre sur le champ.

*GOLDINGHAM.*

Hein ! ils vous avoient déjà donné vingt Louïs ?

THÉODORE.

Oui, Monsieur, & ils m'ont promis de me donner le reste en apportant les caiffes.

GOLDINGHAM (*à part.*)

Cent pistoles, pourtant ! c'est une somme admirable. (*haut.*) Où sont les vingt Louïs ? faites les moi donc voir.

THÉODORE.

Les voilà, Monsieur : mais je vous en prie, ne foyez plus fâché, je vais les reporter.

GOLDINGHAM.

Doucement ! Il pourroit bien peut-être n'être pas nécessaire. (*à part.*) Je voudrois voir pendre ce coquin-là : mais cependant cent pistoles ! cent précieuses pistoles !...

BELLAMOUR (*à part.*)

Il se rapproche un peu.

THÉODORE.

Monsieur, je ne veux pas vous

irriter davantage, en vous les laissant voir plus long-tems. Je m'en vais.

GOLDINGHAM.

Arrêtez, vous dis-je, & laissez-moi les voir.

THÉODORE.

J'ai peur que cela ne vous fasse encore parler de cette affaire; si vous êtes plus fâché, je vais les rendre sur le champ.

GOLDINGHAM.

Par la mort! je vous dis que je veux les voir encore. (*il se jette sur Théodore.*)

THÉODORE.

Les voilà! Monsieur.

BELLAMOUR.

Ah, Monsieur! comme je serois précieusement cet or là!

GOLDINGHAM.

Mais, oui da! Bellamour, n'est-il pas beau à voir? on parle de la

beauté des femmes , parlez moi bien  
plutôt de la beauté de l'or. Oh bel  
or , mon ami ! oui , tu es mon ami.  
( *il le baise.* )

THÉODORE.

Le reporterai-je , Monsieur ?

GOLDINGHAM.

Non , Monsieur , vous n'en ferez  
rien. O charmants Louïs-d'or , oh  
précieux Louïs-d'or ! ( *il les baise  
encore.* ) Mais , êtes - vous bien dis-  
crets ?

BELLAMOUR & THÉODORE.

N'en doutez pas , Monsieur.

GOLDINGHAM.

Jurez - moi donc , de ne jamais  
rien dire.

BELLAMOUR & THÉODORE.

Nous vous le jurons , Monsieur.

GOLDINGHAM.

Mon fils , votre importunité triom-  
phe à la fin de moi. Quand doit-on  
apporter le six caisses ?

Ce soir même à dix heures.

GOLDINGHAM.

Hé bien ! Bellamour, ayez donc soin que cela se fasse sans bruit, & faites leur jurer qu'ils n'en diront jamais rien. Mais, j'avois oublié ; où est Monsieur Timothée ? le Prêtre est dans la salle à l'entendre.

BELLAMOUR.

Il a été arrêté ici par des archers, pour avoir cassé des vitres, pendant qu'il étoit ivre : mais, pour dire qui sont les archers, ni où ils l'ont mené, je n'en fai pas le mot.

GOLDINGHAM.

Cela est bien malheureux, en vérité ! Envoyez, je vous prie, Bellamour, envoyez au plus vite chez tous les archers d'ici autour, pour savoir ce qu'il est devenu.

THÉODORE (à part.)

Parbleu ! j'aurois bien dû sauver

du moins la moitié de mon argent. Il auroit aussi bien consenti de trahir sa patrie, pour dix Loüis que pour vingt; & tous les avarés en feront autant quand ils croiront n'y point courir de risque.

THÉODORE & BELLAMOUR  
*sortent*, CHEATLY *entre*.

CHEATLY.

Monfieur, je fuis bien aife de vous trouver tout feul. J'ai un fe-  
cret à vous communiquer.

GOLDINGHAM (*à part.*)

Par la mort ! viendroit-elle m'en-  
prunter de l'argent ?

CHEATLY.

Quoique je croie, Monfieur, que cela eft affez inutile, je me perfua-  
de cependant qu'il eft de mon de-  
voir de vous informer, que depuis  
que je fuis fortie d'ici, j'ai décou-  
vert une Comteffe qui n'a pas plus



de trente ans , & qui vous aime à la fureur , pour vous personnellement. Elle m'a dit aussi que vos soins & votre habileté lui seroient d'un grand secours pour régir & améliorer son bien. Elle a dix mille francs de plus qu'Isabelle à vous donner.

GOLDINGHAM.

Ah ! vous badinez , Madame Cheatly ?

CHEATLY.

Tenez, Monsieur , si vous ne vous fiez pas à moi, supposez que je n'aye rien dit. Je croyois bien que cette offre ne vous tenteroit gueres : mais je vous la faisois toujours pour décharger ma conscience. Car , la vérité est qu'elle m'a fait promettre , quoiqu'un peu malgré moi , de lui donner mes soins pour faire réussir cette affaire.

GOLDINGHAM.

GOLDINGHAM.

Mais, je puis donc compter, que vous parlez sérieusement?

CHEATLY.

Tout aussi sérieusement que quand vous dites vos prières.

GOLDINGHAM (*à part.*)

Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. (*haut.*) Mais cela est extraordinaire, Madame Cheatly.

CHEATLY.

Vous pouvez vous décider, si vous voulez me croire ou non. Pour moi, je ne souhaite point que vous changiez d'avis; & je crois, tout bien considéré, que s'il y a une préférence à donner, c'est à Mademoiselle Isabelle.

GOLDINGHAM.

Mais, si ce que vous venez de dire est vrai, je ne vois pas pourquoi elle mériteroit la préférence. Dix mille francs sont un objet, &

306 *L'AVARE.*

valent cent fois mieux que tout le personnel de quelque femme que ce puisse être. Enfin, c'est sûrement de leur côté que je ferois pancher la balance, s'il y a si peu de choix à faire de leurs personnes à toutes deux. Eh! qui est-elle donc, celle que vous voulez dire?

CHEATLY.

Vous ne le saurez que quand vous l'aurez vûe.

GOLDINGHAM.

Tout ce que vous venez de me dire, peut-il bien être vrai?

CHEATLY.

Je vous en réponds sur ma tête. Il faut que je vous quitte, Monsieur, j'ai donné ma parole, & je ne crois pas non plus qu'en honneur vous puissiez manquer à Isabelle.

GOLDINGHAM.

De bonne foi! que je ne le puisse! vous me la donnez bonne. En

honneur, dit elle : perdre dix mille francs ! en honneur ! que diable me font leurs personnes ? c'est leur argent qui m'intéresse.

CHEATLY.

Je suis pressée, Monsieur : mais je vous en prie, que Mademoiselle Isabelle au moins ne sache rien de tout ceci ; elle feroit furieuse.

GOLDINGHAM.

Encore un petit moment. Il est malheureux que nous n'ayons pas sù cela avant d'avoir fait faire connoissance à ma fille avec Isabelle. Elle viendra me tracasser. Ne pourriez vous donc pas me procurer une entrevûe avec la Comtesse ?

CHEATLY.

Et même, vous la faire épouser, si vous voulez : mais réellement je crois que vous êtes aujourd'hui trop engagé avec Isabelle.

GOLDINGHAM.

Engagé ! je ne le suis point du tout ; je n'ai rien à démêler avec elle ; je lui défendrai de mettre jamais les piés chez moi.

*Il entre un petit Laquais.*

LE LAQUAIS.

Mademoiselle Théodora est-elle ici ?

GOLDINGHAM.

Qu'est-ce que vous lui voulez ?

LE LAQUAIS.

Mademoiselle Isabelle lui envoie dire qu'elle ne peut avoir l'honneur de souper ce soir avec elle. Elle en est bien fâchée ; elle la prie de l'excuser.

GOLDINGHAM.

Cela est bon. Il importe peu qu'elle vienne ou qu'elle ne vienne pas. Allez, allez à vos affaires, petit, entendez-vous ? allez, allez,

L'AVARE. 309

( le Laquais sort. ) Cela n'est pas malheureux , Madame Cheatly ; vous souperez ici.

CHEATLY.

Monfieur , il faut donc auparavant que j'aïlle faire un tour chez moi. ( à part. ) Voilà une bonne nouvelle à porter à nos deux amans.

CHEATLY sort , WILL entre.

WILL.

Monfieur , c'est de la part de Monfieur Squeeze , qui vous envoie dire qu'il lui est furvenu des affaires importantes , & qu'il ne feroit fouper ce foir chez vous.

GOLDINGHAM.

Le diable t'emporte , & toi & tes nouvelles.

ROGER entre.

ROGER.

Monfieur , Monfieur Timothée

V iij

310 *L'AVARE.*

étoit prisonnier à la Rose : mais Monsieur Rant & Monsieur Hazard ont répondu pour lui , & l'ont emmené on ne fait pas où.

*G O I D I N G H A M .*

Tous mes projets sont donc déconcertés. Voilà mon souper perdu , & il y a plus de douze ans que je ne m'étois mis en dépense. Mais comme je vas faire jeûner tout ce mois-ci ces coquins-là ! Sortez d'ici , pendarts , & faites venir mon fils.

*W I L L & R O G E R sortent .*  
*T H É O D O R E entre .*

Mon fils , j'ai quelque chose d'important à vous dire. A présent que nous sommes seuls , parlez-moi sincèrement. Comment trouvez-vous cette Mademoiselle Isabelle , son nom de belle-mère à part ?

*T H É O D O R E .*  
Je la trouve charmante. *(à part.)*  
Où en voudroit-il venir ?



L'AVARE. 311

GOLDINGHAM.

Où ? & son air ? & sa taille ? sa  
beauté ? son esprit ?

THÉODORE.

Ma foi, Monsieur, si vous vou-  
lez que je vous dise la vérité, elle  
n'est pas à beaucoup près, ce qu'elle  
m'avoit paru d'abord. Elle n'a ni  
finesse ni vivacité dans la physio-  
nomie ; sa taille n'a rien de mer-  
veilleux ; elle a l'air assez gauche ;  
& de l'esprit, elle n'en a gueres, ou  
pour mieux dire, elle n'en a point.  
Mais je la trouve encore assez bien  
pour être ma belle-mere.

GOLDINGHAM.

Vous ne lui parliez pas sur ce ton-  
là tantôt.

THÉODORE.

Je lui faisois seulement en votre  
nom quelques petits complimens :  
mais, je ne pensois pas, je vous as-  
sûre, un seul mot de ce que je disois.

Viv.



GOLDINGHAM.

Vous ne pourriez donc jamais vous sentir la moindre inclination pour une femme comme celle-là ?

THÉODORE.

Moi, Monsieur ? ah, jamais ! S'il n'y avoit dans le monde que des femmes comme celle là, je n'aurois en vérité rien du tout à craindre d'elles.

GOLDINGHAM.

J'en suis fâché ; cela dérange un projet que j'avois. Vû le peu de proportion qu'il y auroit entre l'âge d'Isabelle & le mien, j'avois fait choix d'une autre. C'est une Comtesse d'environ trente ans : elle a dix mille francs de plus qu'Isabelle.

THÉODORE (*à part.*)

Comment ? Cheatly l'auroit-elle déjà... (*haut.*) Mais Monsieur, vous badinez.

GOLDINGHAM.

Non , de par le ciel ! je parle sérieusement ; & si ce n'étoit cette aversion que je vous trouve pour Isabelle , je vous l'aurois fait épouser.

THÉODORE.

A moi , Monsieur ?

GOLDINGHAM.

Oui , à vous-même.

THÉODORE.

C'est une chose , je l'avoue , pour laquelle je n'avois aucun penchant : mais je ferai toujours prêt , Monsieur , à exécuter tous vos ordres.

GOLDINGHAM.

Non , non , ne m'en imposez point : je ne veux point éprouver votre complaisance.

THÉODORE.

Monsieur , je me rendrai toujours sans peine , à tout ce que vous paroîtrez désirer.

GOLDINGHAM.

Non, Monsieur, je ne vous contraindrai point. Jamais les mariages ne sont heureux, quand on ne consulte pas l'inclination.

THÉODORE.

Je sacrifierai, Monsieur, sans regret, à mon intérêt & à l'envie de vous obliger, toutes les vûes que je puis avoir.

GOLDINGHAM.

Non, non ; si vous aviez eu du goût pour elle, je vous l'aurois fait épouser à ma place : mais puisque, au contraire, elle vous déplaît, je suivrai mon premier dessein, je l'épouserai moi-même.

THÉODORE.

Ah ! Monsieur, il faut donc que je vous parle ouvertement. Je l'aime à la fureur, & je venois vous demander votre consentement pour l'épouser, lorsque vous me fîtes part

**L'AVARE. 315**

Du dessein que vous aviez de la prendre pour vous-même. Vous pûtes voir aisément combien je fus frappé de ce que vous m'appreniez.

**GOLDINGHAM.**

C'est bon ! & lui avez - vous jamais dit que vous fussiez amoureux d'elle ?

**THÉODORE.**

Je lui ai dit, Monsieur, & mon aveu n'a point déplu. Sa mere aussi est bien intentionnée pour moi ; la seule difficulté qu'elle fasse est à cause de l'engagement qu'elle a pris avec vous.

**GOLDINGHAM.**

Et la fille y consent, dites-vous ?

**THÉODORE.**

Elle y consent, Monsieur, & se trouvera heureuse si vous ne vous y opposez point. Pour moi, c'est de cette complaisance de votre part que dépend le bonheur de mes jours.

GOLDINGHAM.

Je vous donnerai mon consentement pour aller vous faire pendre ; mais jamais pour l'épouser, comptez là-dessus.

THÉODORE.

Comment donc cela ?

GOLDINGHAM.

Par la vie ! vous me balotiez joliment : vous vouliez me souffler ma maîtresse , en me faisant une histoire de cette Comtesse de je ne sais pas où. Parbleu , la niche étoit bien trouvée.

THÉODORE.

Expliquez-vous, Monsieur, je ne devine pas ce que vous voulez dire.

GOLDINGHAM.

Je parle assez clairement. N'osez-vous pas, maraut, être amoureux d'Isabelle ? n'avez-vous pas l'impudence de prétendre à celle que je me suis réservée ?

L'AVARE. 317

THÉODORE (*à part.*)

Je perds patience. (*haut.*) Monsieur puisque vous me poussez à bout, je prétends à Isabelle, & je ne renoncerai qu'avec la vie aux droits que je puis avoir sur elle.

GOLDINGHAM.

Scélérat effronté! parler comme cela à son pere?

THÉODORE.

En toute autre chose je respecte infiniment mon pere: mais l'amour ne connoit personne.

GOLDINGHAM.

Hé bien, vous me connoîtrez, ou je vous romprai les bras.

THÉODORE.

Un amant ne craint pas les menaces.

GOLDINGHAM.

Hé moi! qui suis amant, souffrirai-je cette insolence?



318 **L'AVARE.**

**THÉODORE** (*à part.*)

Je ne me servirai pas à-présent de la conspiration, tout n'est pas encore mûr.

**GOLDINGHAM.**

Hors de chez moi, maraut.

**THÉODORE.**

Adieu, Monsieur.

**THÉODORE** *sort.*

**GOLDINGHAM.**

Parbleu, je l'ai échappé belle ; je vous veillerai de près, je vous en réponds.

**GOLDINGHAM** *sort.*

*La Scene change.*

**SQUEEZE, LETTICE &  
CHEATLY.**

**SQUEEZE.**

Eh ! ma chere ! je ne doute point de ta constance. Jolie comme tu es,

L'AVARE. 319

tū ne saurois être infidèle à quel-  
qu'un qui t'aime comme je fais.

LETTICE.

En vérité, Monsieur, je ne pen-  
se qu'à vous. Le souvenir que j'en  
ai sans cesse est la dernière chose  
qui m'occupe le soir, & la première  
qui me réveille le matin.

CHEATLY.

Cela n'est que trop vrai pour  
moi, elle m'en est incommode. Elle  
ne parle, elle ne pense qu'à vous.  
Si je lui fais quelque question au  
sujet d'une affaire, elle me répond  
comme si c'étoit à vous. Elle est de  
si mauvaise humeur quand vous n'ê-  
tes pas ici... (*à part.*) J'entends  
quelqu'un à la porte. (*on frappe à la  
porte, Cheatly sort.*)

SQUEEZE.

Ah, ma pauvre petite! ma mi-  
gnone! que vous êtes jolie!

LETTICE.

Ah ! mon cher Monsieur Squeezze , je n'ai de plaisir dans le monde qu'à causer avec vous. Vous avez tant d'esprit, vous êtes si plaisant !  
*(elle lui frappe un peu sur les joues.)*

SQUEEZE.

Tu es en vérité la plus jolie créature que j'aye vû de ma vie ; que je baise ta main à genoux ! *(il se met à genoux.)* Je sai bien que tu m'aimes, & que tu m'es fidele ; mais aussi je veux que tu fois contente de moi. Il n'y aura pas dans toute la ville de maîtresse entretenue comme toi. Va-t'en demain chez l'orfèvre, & arrêtes-y pour mille écus de vaisselle d'argent ; je les ferai payer par une main inconnue.

LETTICE.

Hélas ! comment mériter vos bontés ! je n'ai plus que des remerciemens à vous donner pour preuve de  
 ma

L'AVARE. 321

ma reconnoissance ; & ce que je souhaite le plus , c'est que vous m'aimiez longtems ( *à part.* ) à pareil prix , s'entend.

SQUEEZE.

Je te ferai aussi fidele que le soleil & la lune le sont à décrire leur cours.

LETTICE.

Non , vous épouserez quelque jeune femme , & vous me laisserez là.

SQUEEZE.

Si je me mariois , ma chere , ce seroit pour être plus riche , & plus en état de te donner. Outre cela , est-ce qu'on n'aime pas mieux sa maîtresse , quand on est marié , que quand on est garçon ? la femme ne sert qu'à faire trouver la maîtresse meilleure.

LETTICE.

Cela est vrai , à ce que tout le monde dit : mais j'ai bien peur que

vous ne pensiez pas de même :

SQUEEZE.

Crois moi donc , je t'en prie. Si j'avois une femme , tu la mettrois à la porte quand bon te sembleroit. Tu irois dans mon carosse , quand je lui payerois un cheval de loüage. Tu aurois ma bourse , mon cœur , tout ce que j'ai enfin. Y a-t-il comparaison d'une femme à une maîtresse ? ma foi , cela seroit drôle , en vérité !

LETTICE.

Cela est trop honnête. Vous êtes trop bon , Monsieur : aussi je ne pourrois jamais prendre sur moi de rien partager avec une femme , & sur-tout votre cœur. Mon Dieu ! que je vous aime ! ( *elle lui frappe un peu sur la tête.* )

SQUEEZE.

Ah ! je t'en prie , ma petite , ne me touche pas sur la tête. Je suis

**L'AVARE.** 323

chauve, mais ce n'est pas de vieille  
lesse, car je n'ai que trente huit ans ;  
c'est une maladie qui m'a fait tom-  
ber les cheveux.

**LETTICE.**

Eh tant mieux, je vous en aime  
davantage. Je hais ces gens qui  
ont toute la tête couverte de cheveux ;  
cela est gras, cela sent mauvais.  
Mais ceci est si doux, si propre, si  
joli ! il faut que je le baïse !

**CHEATLY** *entre.*

**CHEATLY** (*à Lettice.*)

Ma fille, c'étoit ce jeune Cheva-  
lier que vous connoissez bien, il  
vouloit absolument vous voir ; il  
étoit si importun, que j'ay crû que  
je ne pourrois jamais me défaire  
de lui.

**SQUEEZE.**

Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? dites-  
moi donc !

LETTICE.

Oh, ce n'est rien, Monsieur!

SQUEEZE.

Je t'en prie, ma petite, dis-le moi.

LETTICE.

Ah! Monsieur, ne vous inquiétez pas, c'est une misère.

SQUEEZE.

Vous me désobligerez, si vous ne me le dites pas.

LETTICE.

Hé bien, je ne puis donc rien vous cacher; & le vrai, c'est que mon tailleur étoit venu pour me tourmenter... Mais le coquin attendra, je lui en réponds; je ne lui dois pas si grand' chose...

SQUEEZE.

Hé combien lui doit-on?

CHEATLY.

Cinq cens francs.



SQUEEZE.

Comme je suis honnête homme,  
le coquin n'attendra pas. Je les ai  
là, donnez-les lui au plus vite.

*Une servante entre.*

LA SERVANTE (à *Cheatly*.)

Madame, Sir Jeffry Smellsmock  
veut voir Mademoiselle Lettice; on  
lui a dit là bas, qu'elle n'y étoit  
pas; il a cependant voulu monter.

CHEATLY (à part.)

Oh ciel! nous sommes perdues,  
si je ne l'empêche pas d'entrer.  
(*Cheatly sort avec la servante.*)

SQUEEZE.

Qu'est-ce qu'il y a donc? est-ce  
encore un créancier? Point de trif-  
tesse! du courage! j'envoyerais demain  
matin cinquante Louis, pour ne plus  
entendre parler de toutes ces petites  
dettes.

LETTICE.

Ah ! Monsieur, vous me comblez de biens.

CHEATLY *rentre.*CHEATLY (*à part.*)

C'est avec bien de la peine que j'ay renvoyé Sir Jeffry. (*haut.*) Ce marchand de chiffons est un impertinent. Il ne vouloit pas s'en aller, & pour ce qu'on lui doit...

LETTICE.

Ce gueux-là ! hé bien , il ne sera pas payé de six mois pour son insolence. Si j'avois été là , je l'aurois souffleté.

LA SERVANTE (*derriere le  
Théâtre.*)

Mais , je vous dis , Monsieur , qu'elle n'est pas à la maison.

UN SOUTENEUR *de mauvais  
lieux derriere le Théâtre.*

Tais-toi , fallope : j'enfoncerai la porte. Où est Lettice ? où est - elle donc ? laisse-moi entrer ; ou de par

le ciel ! je jette la porte en bas.

LETTICE,

Au nom de Dieu, Monsieur, entrez dans ce cabinet, jusqu'à ce que j'aye renvoyé ce diable-là qui crie ; je ne fai pas qui c'est.

SQUEEZE.

De tout mon cœur ! au plus vite !  
Je tremble de par tout.

LE SOUTENEUR *derriere le  
Théatre.*

Hé bien, Madame, vous faites la sucrée, vous faites dire que vous n'y êtes pas. (*il enfonce la porte & entre dans la chambre.*) Toute cette manœuvre, à ce que j'apprends, c'est pour un vieux coquin, qui, dit-on, vous entretient. Si je savois son nom, ou si je pouvois seulement l'attraper ici quelque jour ! je lui couperois le nez & les oreilles, je lui romprois bras & jambes, je hacherois ce vieux chien-là.

SQUEEZE (*à part.*)

Oh ciel ! protege - moi ; sauve-moi de ce diable d'enragé. Il me donne une fueur froide.

LETTICE.

Passons, je vous prie, dans la chambre voisine, & vous serez content.

LE SOUTENEUR.

Allons, encore passe, vous vous radoucissez.

LETTICE & *le Souteneur*  
*sortent.*

CHEATLY (*à part.*)

Je voudrois, que ce coquin - là fût pendu ; il va ruiner ma fille. (*haut.*) Allons, Monsieur Squeeze, forttez, il n'y a plus rien à craindre.

SQUEEZE.

Est-il parti ? Il m'a diablement fait peur ; c'est un Dragon que ce forcené-là.

CHEATLY.

Vous voyez, Monsieur, ce qu'elle souffre pour vous, parcequ'elle ne veut pas se donner au premier venu.

SQUEEZE.

Ah ! mon pauvre petit cœur ! Mais où est-elle allée ? fasse le ciel qu'elle me soit fidele !

CHEATLY.

Il faut bien qu'elle le paye au moins de belles paroles, pour le mettre dehors : elle vous reviendra voir tout de suite.

SQUEEZE.

Ah, mon Dieu ! où est-elle donc ? elle reste bien longtems ! Dieu veuille qu'il n'y ait point de mal !

CHEATLY (à part.)

Que fait-elle donc, la friponne ?

SQUEEZE.

Dieu me pardonne ! elle ne viendra jamais ! qu'est ce qu'il y a donc là ? je tremble que ce laraut ne soit encore là bas.

## L'AVARE.

CHEATLY.

Hé bien, Lettice, ne reviendrez-vous donc point ?

SQUEEZE.

J'espere en Dieu qu'elle ne fait point du mal : mais cela me déplaît bien.

LETTICE *rentre.*CHEATLY (*à Lettice.*)

Ey donc, vilaine ! vous avez fait sottise avec ce coquin-là ; voyez comme vous voilà chiffonnée !

LETTICE (*à Cheatly.*)

Chut, ne dites mot. (*haut.*) Je l'ai renvoyé, & ce n'est pas sans peine. Je veux qu'on fasse sauter cet insolent-là par les fenêtres, s'il met encore les piés ici.

(*On entend un grand bruit de gens qui crient, qui chantent, & qui font tapage dans la rue, avec des violons à leur suite.*)

SQUEEZE.

Ah ciel ! quel bruit est-ce que j'entends ? C'est encore de ces libertins qui font tapage là bas. Allons nous mettre au lit , ma chere Lettice , & fermons bien notre porte. Madame Cheatly, allez vite , & faites barricader la porte de la rue.

CHEATLY, LETTICE & SQUEEZE sortent. RANT & HAZARD paroissent dans la rue avec TIMOTHÉE qui a l'épée à la main , des domestiques & des violons qui jouent. Ils sont ivres , ils chantent , ils crient & cassent des vitres.

TIMOTHÉE.

Cassons des vitres , tant qu'il y en aura.

HAZARD.

Ah brave Timothée ! tu t'entends aussi bien à faire tapage que qui que



332 *L'AVARE.*  
ce soit qu'on ait jamais vû dans un  
beau jour d'Eté.

TIMOTHÉE.

Hé! voilà le guet avec un Com-  
missaire! Ne les battez vous pas or-  
dinairement, quand vous les ren-  
contrez?

HAZARD.

Oui, sans doute, & nous allons  
voir beau-jeu.

LE COMMISSAIRE.

Alte-là! de la part du Roi!

TIMOTHÉE.

Je t'en casse de la part du Roi!  
& c'est de la part du Roi que nous  
t'allons battre d'importance.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on les arrête! allons, archers  
du guet, donnez là-dessus.

RANT.

Prenez garde à vous, coquins,  
qui troublez la paix publique, &  
qui voulez empêcher d'honnêtes

L'AVARE. 333

gens de donner des aubades , & de  
casser des vitres. A vous donc ! c'est  
à vous à qui j'en veux. (*ils se bat-  
tent , le Commissaire & les archers  
du guet sont forcés de se retirer dans  
un coin.* )

TIMOTHÉE.

Hé bien , coquins ! sommes-nous  
les vainqueurs ? allons , bas les ar-  
mes !

RANT.

Bas la hallebarde au plus vite , ou  
bien point de quartier !

LE COMMISSAIRE.

Hé bien , Monsieur , nous nous  
rendons à vous. (*ils jettent leurs  
hallebardes.* )

HAZARD.

Vous vous rebellez , coquins que  
vous êtes , contre des maîtres tapa-  
geurs , à qui vous devez le respect  
& l'obéissance !

**RANT.**

En quoi donc la musique vous déplaît-elle? Allons, violons, jouez leur fort aux oreilles, donnez leur une aubade.

**HAZARD.**

Comment, coquins, vous voilà huit; dansez tout-à-l'heure au son de ces violons, ou nous allons vous mettre en capilotade.

**LE COMMISSAIRE.**

Ma foi, amis, je crois que ce que nous avons de mieux à faire est d'en passer par ce qu'ils veulent. Ces messieurs sont honnêtes gens & de plus en bonne humeur.

**RANT.**

Il a parbleu raison. Tenez, voilà pour vous une rasade, je suis comme Jule César plein de bons procédés pour les ennemis vaincus.

**HAZARD.**

En voilà encore une. Il faut que

Vous foyez aussi ivre que nous.

TIMOTHÉE.

Et quelqu'un l'emporteroit sur moi ! Cela ne sera pas dit. Tenez, voilà un gros écu, puisque je vous ai battu.

RANT (*à part.*)

Comme il est libéral de notre argent ! (*haut.*) Que la garde reste là au moins, & qu'elle nous serve d'escorte !

LE COMMISSAIRE.

Tant que vous voudrez, Messieurs, nous sommes à vos ordres.

HAZARD.

Parbleu ! frappons ici ; il faut pour finir l'aventure faire une visite à Lettice. Cheatly ! fais nous ouvrir la porte !

CHEATLY (*dans la maison.*)

Nous sommes tous couchés. Qu'est-ce que c'est que ces libercins-là ?

Eh bien ! cassons les vitres , & enfonçons la porte. Allons , du courage ! ( *ils se mettent à enfoncer la porte ; Squeeze paroît à la fenêtre en bonnet de nuit , & en deshabillé.* )

SQUEEZE.

Mon cœur ! si l'on me trouvoit ici , je serois ruiné sans ressource ; je n'aurois plus dans la cité pour un sou de crédit. Ciel ! ils ont déjà presqu'enfoncé la porte. Il faut bien essayer de me sauver par ici. ( *il saute par la fenêtre.* ) Jarny ! je me suis brisé les reins ! aih ! aih !

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce qu'il y a là ? quel bruit y a-t il donc là ?

RANT.

Quelqu'un a sauté par la fenêtre ; voyons qui c'est. Ah ! ce vieux coquin-là !

TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE.

Oui da, voyons qui est ce vieux coquin-là?

SQUEEZE.

J'étois chez moi; le vacarme & le tapage que faisoient ces Messieurs, m'a si fort effrayé, que j'ay perdu la tête; & j'ay crû me sauver en sautant par la fenêtre.

LE COMMISSAIRE.

Parlez à moi! c'est moi qui représente ici la personne du Roi. Qui êtes-vous? que faites-vous ici?

TIMOTHÉE.

Bon, bon! il sera pendu; qu'on l'emmene, & qu'on le mette au corps de garde!

SQUEEZE.

Quoi! voilà mon fils, ivre comme le vin, avec ces libertins-là! ah! Dieu! tout se réunit pour m'accabler de honte.

LE COMMISSAIRE.

Mais, qu'est-ce que ceci ? Il étoit au lit avec une femme ? Il s'est si fort pressé qu'il a pris un de ses bas au lieu des siens. Il en a un couleur de rose.

HAZARD.

Il a, ma foi, raison. Emmenez-le, ce vieux coquin-là, qui s'avise encore d'aller voir des P...

TIMOTHÉE.

Oui, oui : emmenez-le, ce vieux coquin, qui étoit au lit avec une P... Emmenez-le !

LE COMMISSAIRE.

Il faut aussi nous assurer de la femme.

RANT.

Oh, nous en aurons soin : emmenez le toujours.

SQUEEZE.

Quel affreux malheur est-ce là ? je suis perdu pour jamais, je suis



L'AVARE. 339

fainé ; que vais-je devenir. (le Commissaire & la garde emmenent Squeeze.)

H A Z A R D.

Rant , commençons par donner une aubade à Isabelle ! nous reviendrons après cela ici ; nous aurons toujours le tems de remener notre nigaud à Mademoiselle Joyce.

R A N T.

Allons , violons ! jouëz fort , & du meilleur.

H A Z A R D.

Rangez - vous ici tout du long , & cachez vos lumieres , afin qu'on ne puisse pas vous reconnoître.

THÉODORE & ROBIN

*entrent.*

R A N T.

Charmante Isabelle ! adorable Isabelle ! jetez un regard , dai-

Y ij

gnez faire briller vos appas, pour vos plus fideles esclaves...

THÉODORE.

Qu'est-ce donc que cela ? qui sont ces coquins - là ? Robin ! tombons là-dessus.

HAZARD.

Ah ! vous faites le méchant ? ...  
( ils se battent. Théodore perd du terrain. )

BELLAMOUR *entre.*

BELLAMOUR.

Il faut que ce soit Théodore & son valet que l'on ait attaqué, car je ne fais que de les quitter. ( *il se joint à Théodore qui pour lors a l'avantage.* )

TIMOTHÉE.

Haut le pied ! sauve qui peut, la bataille est perdue. ( *ils s'enfuient.* )

THÉODORE.

Qui est-ce qui a eu la bonté de

L'AVARE. 341

Venir à mon secours ? Est-ce vous,  
mon cher frere ? mille remerci-  
mens...

BELLAMOUR.

Allons , allons , poursuivons ces  
coquins-là. (*ils sortent.*)

*Fin du Quatrieme Acte.*



---

---

**ACTE CINQUIEME.**

---

---

**SCENE PREMIERE.****THÉODORE & BELLAMOUR.**

**T H É O D O R E.**  
**J**E ne devine point qui pou-  
voient être ces gens que nous avons  
rencontré la nuit dernière.

**B E L L A M O U R.**

Ils étoient, ma foi, bien ingam-  
bes; ils alloient comme des coureurs  
Irlandois.

**T H É O D O R E.**

Si nous avions pû les joindre ;  
nous les aurions bien payés de la  
peine qu'ils prenoient à racler sous  
ces fenêtres. Mais, à présent je ne  
ne suis plus occupé que de mon

L'AVARE. 343

amour, & je leur pardonne de bon cœur. J'ai tiré hier une promesse de ma maîtresse, je dois l'aller trouver dans une heure d'ici, & la mener dans la cité où je l'épouserai secrètement. Cet heureux jour m'enrichira davantage que ne feroient tous les thrésors des Indes.

BELLAMOUR.

Je vous félicite de votre bonne fortune : mais je ne porte envie à personne, puisque je suis assez heureux pour être aimé de Théodora.

ROGER *entre.*

ROGER.

Monfieur, voilà une lettre de la poste.

BELLAMOUR.

Pour moi ? (*il la lit, & paroît consterné.*)

THÉODORE.

Qu'est-ce qu'il y a donc qui vous afflige ?

T iv

BELLAMOUR.

Ce font de tristes nouvelles , & que je ne pourrois supporter , si elles ne me mettoient du moins en état d'offrir mes services à Théodora avec un peu plus de confiance que je n'ai pû faire jusqu'ici.

THÉODORE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

BELLAMOUR.

Mon pere est mort depuis neuf mois , & n'a point laissé de testament ; mon frere cadet s'est emparé de tout son bien , & a mis hors de la maison ma mere & ma sœur , qui vivent ici fort retirées , quelque part autour du grand jardin. C'est mon valet de chambre qui me fait ce détail , & qui va arriver incessamment.

THÉODORE.

En vérité , en voilà plus qu'il n'en faut pour consterner un homme ;

mais ne vous laissez pas abbattre ,  
ayez un peu de courage. Si mon pe-  
re venoit de même à disparoître ,  
je faurois rappeler tout le mien.

BELLAMOUR.

Ah ! je n'ai pas le tems de plai-  
santer à-présent , je cours chez ma  
chere Théodora , & j'espere la dé-  
terminer à ce que notre mariage sui-  
ve de près le vôtre. Adieu.

BELLAMOUR *sort.*

THÉODORE.

Quand il tarderoit un peu , vous  
avez toûjours pris les devants sur  
moi pour enterrer le bon-homme.

RANT & HAZARD *entrent.*

Hé bien ! comment vous en va ?  
libertins ! vous voilà levés bien ma-  
tin. Vous avez apparemment passé  
la nuit debout ; vous ne vous êtes  
point couchés ?



HAZARD.

Pour vous, je gage que si vous êtes déjà levé, c'est pour faire quelque sonnet dépourvû de sens, quelque sonnet à la mode en l'honneur de la divine Isabelle.

RANT.

Combien d'étoiles, de lunes, de soleils, d'albâtre, de roses, de perles, de rubis avez-vous employé pour vos comparaisons ?

HAZARD.

Allons, je t'en prie, fais nous en part ; laisse-nous voir cet effort de ta muse.

THÉODORE.

Je ne sai si c'est, Messieurs, que je fois encore ivre : mais ce nom de muse me déplait autant que celui de Ma... & si je faisois des vers, j'invoquerois Creswell ou Gifford plutôt qu'Appollon même.

H A Z A R D.

Ma foi , tu as raison ! ils pour-  
roient tous les deux mieux fournir  
à nos besoins que ne feroit tout le  
Parnasse ensemble.

R A N T.

Mais il s'agit bien d'une autre af-  
faire. Il y a un jeune Monsieur à la  
porte , qui s'appelle Monsieur Ti-  
mothée Squeeze ; il est venu pour  
vous rendre ses devoirs.

T H É O D O R E.

Que le diable l'emporte ! gardez-  
le pour vous autres , il vous con-  
vient mieux qu'à moi ! l'avez-vous  
au moins bien plumé ?

H A Z A R D.

Suffisamment, je vous en réponds :  
mais il vient pour une bonne aven-  
ture. Il dit qu'il vous a fait à vous  
& à toute votre famille une injure si  
atroce.

THÉODORE.

La peste l'étouffe ! je lui pardonne tout ; mais c'est à condition qu'il ne me viendra pas voir.

RANT.

Il faut que tu le voyes ; & quand il t'aura dit son affaire , tu trouveras que nous t'avons assez bien vengé. Je m'en vais le chercher.

RANT *sort.*

THÉODORE.

Que lui avez-vous donc fait à ce vilain coquin-là ? vous lui avez gagné tout son argent ?

HAZARD.

Oh ce n'est pas là tout : mais je ne veux pas vous dire ; ce seroit vous ôter le plaisir. Il nous a seulement priés de faire sa paix avec vous , de crainte que vous ne voulussiez le tuer ; car pour Monsieur votre pere , il n'en a pas grand peur.

RANT & TIMOTHÉE

*entrent.*

TIMOTHÉE.

Etes - vous bien sûr au moins ;  
qu'il ne me fera point de mal ?

RANT.

J'en suis sûr ; parlez-lui.

TIMOTHÉE.

Mon sieur, je suis votre serviteur.

THÉODORE.

Mon sieur, je suis le vôtre.

TIMOTHÉE.

Mon sieur, je vous demande sin-  
cerement pardon, Mon sieur, & du  
fonds de mon cœur, Mon sieur, du  
tort que je vous ai fait, Mon sieur,  
à vous, & à votre famille, Mon-  
sieur.

THÉODORE.

Hé, quel est-il ?

TIMOTHÉE.

Ah, Mon sieur ! je vous en prie ;

550      *L'AVARE.*

ne vous fâchez pas, & je vais vous le dire. Vous savez, Monsieur, que je devois être votre beau-frere, Monsieur, & hier au soir, ce me semble, comme j'avois un peu trop bû de vin de Champagne, & à ce que ces Messieurs m'ont dit, car, je vous jure, que je ne m'en souvenois pas d'un mot; j'ai épousé, Monsieur, une certaine Mademoiselle Joyce, la cousine de Monsieur Hazard. Mais, Monsieur, c'est que Mademoiselle Théodora m'avoit fait dire aussi hier au soir, Monsieur, qu'elle me feroit chasser à coups de pié hors de la maison. Sans cela, Monsieur, sur ma conscience, je ne me ferois pas marié: mais je vois bien que réellement, je l'ai fait un peu par pique.

THÉODORÉ.

Oh! les braves souteneurs de B... je suis en vérité suffisamment vengé.

**L'AVARE.** 351  
**TIMOTHÉE.**

Mais, Monsieur, j'espere en Dieu, que vous voudrez bien me pardonner, puisque j'étois ivre quand je me suis marié; & je vous le jure, Monsieur, comme je suis honnête homme, je ne pensois pas plus à mal, Monsieur, que je ne fais à présent; car je me suis éveillé ce matin, Monsieur, & me suis trouvé au lit avec ladite Mademoiselle Joyce, vous comprenez bien? & d'honneur c'est une des bonnes jouïssances! il faut tout dire aussi; mais d'abord j'étois effrayé, & je ne devinois pas quelle diablerie c'étoit. Ces Messieurs sont entrés, m'apportant un bon chaudeau, & m'ont soutenu en face que c'étoit là ma femme, Monsieur, & à la fin, ils m'ont montré, Monsieur, la bague, la permission, & le certificat du Chapelain.

THÉODORE.

N'en parlons plus , Monsieur , je vous pardonne de bon cœur , Monsieur.

TIMOTHÉE.

Monsieur , je vous suis obligé ; mais si quelqu'un a tort , ce sont ces Messieurs là ; je jure & je proteste que mon intention étoit d'épouser Mademoiselle Théa , ou puiffé-je jamais ne bouger de la place ! & pour vous dire entre nous deux , je crois que si je n'avois pas voulu épouser ladite Mademoiselle Joyce , ils me l'auroient fait faire de force ; car dans le fonds , Monsieur , je ne fais pas grand cas de ces Messieurs ; & entre vous & moi , ils m'ont gagné cent pistoles. Mais pour convenir de tout , la Demoiselle est aussi une très jolie Demoiselle , & on dit qu'elle est riche.

THÉODORE.



Ce récit me divertit assez : mais, je vous en prie, emmenez votre bouffon ; j'ai des affaires d'importance.

RANT.

Et c'est aussi là tout ce que nous voulions vous dire. Adieu, portez-vous bien.

HAZARD.

Allons, mon cher Tim, mon cher petit ami !

TIMOTHÉE.

Oui da, cousin, allons. Monsieur Théodore, votre serviteur, pour la vie !

*Ils sortent tous excepté THÉODORE, ROBIN entre.*

ROBIN.

Monsieur, j'ai un petit présent à vous faire : mais sortons au plus vite, allons-nous en ailleurs. Suivez.

moi, je vous prie; j'en ai ma charge de le porter.

THÉODORE.

Hé, que veux-tu donc me dire ?

ROBIN.

C'est une cassette pleine d'argent que Monsieur votre pere avoit cachée dans le jardin.

THÉODORE.

Une cassette à mon pere ? & comment l'as-tu prise ?

ROBIN.

Pas trop honnêtement, Monsieur. Mais ce n'est pas là l'endroit où vous en rendre compte. Me voilà bien vengé de ce qu'il m'appelloit voleur. Suivez - moi donc, Monsieur !

THÉODORE.

Voilà un bon subside qui vient bien à propos.

ROBIN & THÉODORE

*sortent.*

WILL, Madame CHEATLY,  
Mademoiselle BRIDGET  
avec un Page.

CHEATLY.  
Mademoiselle Théodora est-elle  
à la maison ?

WILL.  
Elle est sortie avec Monsieur Bel-  
amour.

CHEATLY.  
Et votre maître, est-il chez lui ?

WILL.  
Il va revenir tout-à-l'heure.

WILL sort.

CHEATLY.  
Au moins, Mademoiselle Brid-  
get, jouerez-vous bien la Com-  
tesse ?

BRIDGET.  
Ah ! n'ayez point peur. Allons,  
fripon de page, portez donc bien  
Z ij

ma queue. J'aurai d'aussi bons aîn<sup>s</sup> qu'aucune Duchesse qu'il y ait au monde.

CHEATLY.

Mais souvenez - vous au moins ; quand il vous saluera , de présenter la joue , les grandes Dames font comme cela. Outre cela , c'est encore bien trouvé , pour qu'on ne se plaigne pas d'une haleine un peu forte.

BRIDGET.

La mienne assurément , n'a point ce défaut-là : mais je ne l'oublierai pas.

CHEATLY.

Ah ! tu as si fort l'habitude de présenter ta bouche , que tu ne t'en souviendras pas.

GOLDINGHAM *entre.*

Monieur , votre servante. Voilà Madame la Comtesse de Puddledock.

qui vient pour voir Mademoiselle  
Théodora.

GOLDINGHAM.

La Comtesse de Puddledock ! (*à part.*) Je ne connois point ce nom-  
là , il faut que cela soit ou d'Ecosse  
ou d'Irlande. (*haut.*) Madame, je  
baïse les mains de votre Grandeur.  
Mais, où est donc ma fille, qu'elle ne  
vient pas rendre ses devoirs à Ma-  
dame ?

CHEATLY.

On nous a dit qu'elle étoit sor-  
tie. Monsieur, c'est la Madame dont  
je vous ai parlé.

GOLDINGHAM.

Hé bien , nous allons voir.....  
(*à part.*) Si c'est une Comtesse , &  
qu'elle soit plus riche qu'Isabelle?...  
Mais il faut que j'aïlle d'abord un  
peu dans le jardin, faire un tour  
à mon argent. (*haut.*) Madame ;

358      *L'AVARE.*  
je reviens dans l'instant auprès de  
votre Grandeur.

*GOLDINGHAM sort.*

*CHEATLY.*

Ne le trouvez-vous pas bien ai-  
mable, ce vieux Monsieur-là ?

*BRIDGET.*

Tout vilain qu'il est, je m'en ac-  
commoderois encore bien.

*GOLDINGHAM dans la  
maison.*

A la force ! aux voleurs ! aux vo-  
leurs ! on m'affaine !

*CHEATLY.*

Qu'est-ce qu'il y a donc là ? le  
bon-homme est-il fou ?

*GOLDINGHAM entre.*

*GOLDINGHAM.*

Oh voleurs ! à la force ! oh voleurs !  
à la force ! l'enfer & les furies ! la  
mort ! la damnation ! Oh voleurs ! oh

L'AVARE. 359

Voleurs ! Je suis perdu, ruiné, on m'a coupé la gorge, je suis assassiné, on m'a volé mon argent. Où est-il ? qu'est-il devenu ? où sont donc les voleurs ? où se sont-ils cachés ? où irai-je les chercher ? que ferai-je ? courrai-je ? resterai-je ? sont-ils là ? sont-ils là ? sont-ils là, les voleurs ?

CHEATLY.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur, qui vous transporte de la sorte ?

GOLDINGHAM.

Ah ! vous voilà, rendez-moi mon argent ! (*il tiraille Cheatly.*) Où est donc mon argent ? ah ! dites-le moi bien vite, ou je vous fais mettre à la torture ! où est donc mon cher argent, mon pauvre argent ? rendez-le moi ! ne me le cachez pas davantage.

CHEATLY.

Au secours, au secours ! hé voulez-vous me tuer ?

Z iv



BRIDGET.

Monfieur, êtes-vous fou? & c'est  
Madame Cheatly.

GOLDINGHAM.

Encore une autre! la bande est-elle  
bien nombreufe? Je vous ferai  
tous pendre. Où est donc mon argent?  
mon argent!

JAMES, ROGER, WILL

entrent.

JAMES.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Monfieur?

CHEATLY.

Allons, Comteffe, voilà le moment,  
tirons-nous d'ici.

GOLDINGHAM.

(*Tombe deffus à coups de canne.*)  
O les voleurs! mon argent, mon  
argent, rendez-moi mon argent. Je  
vous ferai tous pendre, je vous ferai  
noyer, je vous étranglerai tous,

Ah ! mon argent ! faut-il que je te perde !

CHEATLY & BRIDGET

*sortent.*

JAMES.

Il faut qu'il soit en délire ; aidez-moi à le tenir. (*il se débarrasse de Will & de Roger qui ont peur , & qui s'enfuient.*)

GOLDINGHAM.

J'ai perdu mon argent , ma vie , mon sang , mon ame , mon cœur , & mes entrailles. Je me meurs ! Je suis mort ! Je suis enterré ! Quoi ? personne ne me secourra ? on ne me sauvera pas la vie ? Ah ! est-ce vous ? seriez-vous assez bon ? mais , non ! la tête me tourne , & je ne vois personne. Oh ! mon argent ! mon ame ! justice ! un Commissaire ! je ferai pendre toute la ville. Quand ce seroit Isabelle qui m'auroit volé mon

362 *L'AVARE.*

argent, elle seroit pendue ! A moi  
aide ! Commissaires, Bedaux, Mar-  
guilliers , Archers , Sergeants , Re-  
cors , Echevins , Juges , Gibets ;  
Boureau , Potence ! Je ferai pendre  
mon fils & ma fille , si ce sont eux  
qui m'ont volé : & si je ne retrou-  
ve pas mon argent , je finirai par  
me pendre moi-même.

*Il entre un Juge de Police du  
voisinage.*

JAMES.

Monfieur, mon maître est enra-  
gé ! ordonnez-lui, je vous prie, de  
la part du Roi, de se calmer un peu.

GOLDINGHAM.

Ah ! mon voisin, vous venez à  
propos. On m'a volé, ruiné ; don-  
nez-moi une sentence.

LE JUGE.

Et contre qui ? voisin !

L'AVARE. 363

GOLDINGHAM.

Contre tout le quartier, je veux qu'ils soient tous pendus ! Ah mon argent ! mon argent.

LE JUGE.

Vous perdrez tout, si vous faites tant de bruit ; il faut faire ses recherches avec précaution, ou vous n'aurez jamais connoissance de votre argent.

GOLDINGHAM.

Ah ! mon argent ! je ne me possede plus ; mais si vous voulez m'aider, je tâcherai de...

JAMES (*à part.*)

Ah ! mon maître a été volé ! c'est bien là l'occasion de me vanger des coups que m'a donné ce maître factotum. (*haut.*) Si je ne me trompe, je crois que je pourrois bien vous éclaircir cette affaire.

GOLDINGHAM.

Parlez donc ! que savez-vous ? si

364 *L'AVARE.*

vous ne le dites pas , je m'en vais  
vous faire pendre.

JAMES.

Je crois que c'est Bellamour qui  
a fait le coup ; en vérité !

GOLDINGHAM.

Comment , lui ? que je croyois  
si affectionné , si fidele ?

JAMES.

C'est lui-même , Monsieur , qui , à  
ce que je crois , vous a volé.

GOLDINGHAM.

Allons , Monsieur , sa sentence !  
Il faut qu'il soit pendu , n'y eût-il  
plus que lui de toute l'espece hu-  
maine ?

LE JUGE.

Mais , pourquoi croyez - vous  
cela ?

JAMES.

Pourquoi je le crois !

LE JUGE.

Oui.

JAMES.

Pourquoi? pourquoi? & parce que je le crois.

LE JUGE.

Mais il faut en avoir quelque preuve.

GOLDINGHAM.

L'avez-vous vû roder autour de l'endroit où j'avois caché mon argent?

JAMES.

Oui, sans doute, Monsieur. Vous le dirois-je sans cela? N'aviez-vous pas caché votre argent...?

GOLDINGHAM.

Tout-au-bout du jardin.

JAMES.

Hé oui, c'est cela même. C'est-là que je l'ai vû bêcher. Et votre argent n'étoit-il pas...?

GOLDINGHAM.

Dans une cassette.

JAMES,

Eh bien ! c'est votre affaire. Il avoit une cassette , & cette même cassette que vous voulez dire.

LE JUGE.

Hé quelle espece de cassette ?

JAMES.

Quelle espece ! ( *à part.* ) Ma foi , je ne fai que dire.

LE JUGE.

Comment est-elle faite ?

JAMES.

Comment elle est faite ? elle est faite comme une cassette ; cela est bien extraordinaire ; elle est faite , comme toutes les cassettes.

LE JUGE.

Mais encore ?

JAMES.

Eh bien , c'est une grande cassette.

GOLDINGHAM.

La mienne étoit petite. Ah, mon argent !



JAMES.

Oh, elle étoit bien petite aussi ; mais, c'est pour ce qu'elle contenoit, que je veux dire qu'elle étoit grande, & qu'elle étoit pesante. Je suis sûr qu'il avoit peine, qu'il souffroit pour la porter.

GOLDINGHAM.

Il faut que ce soit la mienne ! la mienne est bien pesante.

LE JUGE.

Mais, dites-moi un peu ; de quelle couleur étoit-elle ?

JAMES.

De quelle couleur ?

LE JUGE.

Oui.

JAMES.

Elle étoit d'une couleur, d'une certaine couleur, je ne sais comment diable ils l'appellent. Mais, réellement, elle étoit d'une jolie couleur pour une cassette ; c'est-ce qu'il y a

de bien vrai. N'étoit-elle pas rouge ?

GOLDINGHAM.

Non, non ! la mienne est verte.

JAMES.

Seigneur ! vous êtes aussi si pressé, rouge tirant sur le verd ; c'est ce que j'allois dire.

GOLDINGHAM.

C'est elle-même, Monsieur ; allons, je vous en prie, la sentence ! Je veux qu'il soit pendu.

BELLAMOUR *entre.*

JAMES.

Eh le voilà qui vient ! ne lui laissez pas entrevoir que c'est moi qui l'ai décelé. Peut-être avouera-t-il ?

GOLDINGHAM.

Venez ici, coquin ; approchez, & confessez votre scélératesse, votre action abominable.

BELLAMOUR.

BELLAMOUR.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

GOLDINGHAM.

Ah, le traître ! quelle horrible perfidie ! vous ne rougissez pas ?

BELLAMOUR (*à part.*)

Sauroit-il quelque chose de ce qui s'est passé entre sa fille & moi ? (*haut.*) Et de quoi rougirois-je, Monsieur ?

GOLDINGHAM.

Quelle impudence ! comme s'il ne savoit pas ce dont je veux parler. Allez, misérable, votre scélérateffe est découverte. Quelle méchanceté ! venir chez moi pour me trahir, & abuser de mes bontés par une action si infame.

BELLAMOUR.

Monsieur, puisque vous êtes instruit, je ne nierai plus rien.

JAMES (à part.)

Pouvois - je me flatter d'avoir si bien rencontré en jurant ainsi à l'aventure. (haut.) Je vous avois bien dit, Monsieur, qu'il conviendrait de tout.

LE JUGE.

Il avoue quelque chose : mais il nous faut encore quelque autre éclaircissement.

BELLAMOUR.

Mon dessein étoit, Monsieur, de vous en parler : mais j'attendois une occasion plus favorable ; & je vous prie de vouloir bien écouter mes raisons.

GOLDINGHAM.

Oh l'abominable impudence ! Il voudroit me donner des raisons pour justifier un infame larcin. Oh insolent voleur !

BELLAMOUR.

Ces noms-là, Monsieur, ne me

L'AVARE. 371

Conviennent point. Je suis bien éloigné de les avoir mérités, & avec un peu d'examen vous verrez que ma faute est pardonnable.

GOLDINGHAM.

Le diable ! pardonnable ! prenez-moi donc aussi mes jours, ma vie, mon sang.

BELLAMOUR.

Quand vous me connoîtrez, vous avouerez, Monsieur, que je ne suis point homme à faire affront à votre sang. Je suis heureusement en état de vous donner une réparation satisfaisante de cette prétendue offense.

GOLDINGHAM.

Oh ! vous me comblez de joie ! je puis donc compter sur une restitution ?

BELLAMOUR.

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

A a ij

GOLDINGHAM.

Peste de mon honneur ! ce n'est pas de mon honneur que je parle ! mais , qu'est-ce qui a pû vous porter à une pareille extrémité ?

BELLAMOUR.

L'Amour.

GOLDINGHAM.

Peste de votre amour ! un bel amour , en vérité ! l'amour de mes écus !

BELLAMOUR.

Non , Monsieur ; ce n'est point du tout votre argent qui m'intéresse. Laissez - moi seulement ce dont je jouïs déjà , tout le reste de l'univers m'est indifférent.

GOLDINGHAM.

Quelle insupportable insolence ! Il veut se justifier , & garder encore ce qu'il m'a volé ! Il me fait enrager. Monsieur , vous serez pendu , écartelé , brûlé , plutôt que je

vous laissez rien de ce que vous avez  
à moi.

LE JUGE.

Non, Monsieur, sous votre bon  
plaisir, vous ne sauriez garder ce  
que vous avez pris.

BELLA MOUR.

Sous votre bon plaisir, Monsieur,  
il faut que je le garde. Nous nous  
sommes l'un à l'autre engagé notre  
foi; nous sommes mariés, & il n'y  
a plus que la mort qui puisse nous  
séparer.

GOLDINGHAM.

Il a donné sa foi, il s'est marié  
avec ma cassette? ... Allons, cela  
suffit; prononcez sa sentence, afin  
qu'il soit pendu. Ce sera là le di-  
vorce.

LE JUGE.

Il y a là quelque mal-entendu.  
Où est ce trésor qu'on dit que vous  
avez pris?



**BELLAMOUR.**

Il est dans la maison.

**LE JUGE.**

N'y avez-vous pas déjà fait une brèche?

**BELLAMOUR.**

Comment une brèche ? Parlez mieux, s'il vous plaît, Monsieur, ou j'oublierai le respect qui vous est dû. Elle a trop de vertu...

**GOLDINGHAM (à part.)**

Comment ? ma cassette avoir de la vertu ? ...

**BELLAMOUR.**

Ses beaux yeux m'ont inspiré une passion respectueuse. ...

**GOLDINGHAM.**

Les beaux yeux de ma cassette ?

**BELLAMOUR.**

Je vois bien, Monsieur, qu'il ne faut pas vous tenir en peine plus longtemps. Il n'y a pas plus d'un quart-d'heure que je viens d'épouser votre

filie dans l'église voisine, & je la prends sans dot.

GOLDINGHAM.

Oh ciel ! falloit-il encore un affront pour augmenter mon malheur ?

BELLAMOUR.

Et je la prends sans dot, considérez bien cela, Monsieur.

GOLDINGHAM.

Allons, faites sa sentence ; vous serez pendu, malheureux ! Envoyez-le vite en prison.

THÉODORA *entre.*

THÉODORA.

Oh ciel ! qu'entens-je ? Monsieur, si vous avez la moindre bonté pour moi, écoutez moi, au nom de Dieu. Monsieur est homme de qualité, il est puissamment riche.

GOLDINGHAM.

La diable l'extermine ! C'est à mes dépens qu'il est riche ; quant

à sa qualité, elle n'est bonne qu'à le mener à la potence.

THÉODORA.

Au nom de Dieu, Monsieur, prenez garde, je vous en prie, à ce que vous allez faire. J'ai consenti à tout ce qui vient de se passer. Si vous vous trouvez offensé, je suis aussi coupable que Monsieur, il faut que je partage le châtiment avec lui.

GOLDINGHAM.

Oh ciel ! ma propre fille complice d'une pareille infamie ? Il faut donc qu'elle soit pendue. Envoyez-la aussi en prison. (*à part.*) Comment, six mille gros écus d'une seule fois !...

THÉODORA.

Monsieur, je n'entends pas ce que vous voulez dire.

GOLDINGHAM.

Oh chienne de salope ! Voyez,

L'AVARE. 377

Monſieur le Juge , elle dit qu'elle  
ne m'entend pas. Je veux quelle ſoit  
pendue. Ma propre fille me voler ?

THÉODORA.

Vous voler ? je ſuis confondue.

BELAMOUR.

Mais , Monſieur , vous n'êtes af-  
ſûrement pas *compos mentis*.

LE JUGE.

Je ſuis en vérité fâché de vous  
trouver coupables de cette félonie :  
mais il faut néceſſairement que je  
vous envoie tous deux en priſon ,  
à moins que vous ne donniez un  
bon répoſant de vos perſonnes.

THÉODORE *entre*.

THÉODORE.

Mon frere , je viens d'apprendre  
la peine où vous étiez , & je ſuis  
venu pour vous en tirer au plus  
yîte.

GOLDINGHAM.

Eh malheureux ! venez-vous encore par votre présence augmenter mon affliction ?

THÉODORE.

Monfieur , je fais venu pour une petite affaire qui vous intéresse.

GOLDINGHAM.

Vous ? une affaire avec moi ? & qu'est-ce que ce peut être , fils défobéiffant !

THÉODORE.

Monfieur , votre argent est tout prêt.

GOLDINGHAM.

Quel argent ? impertinent faquin !

THÉODORE.

Ces fix mille gros écus qui étoient dans le jardin. Ils font tous bien comptés , & je vais vous en donner une reconnoiffance de ma main en bonne forme.

GOLDINGHAM.

Oh diable ! est-ce que vous les avez ?

THÉODORE.

Ils ont été passés à mon ordre ; pour être employés précisément à mon usage , & à ma propre utilité. Ils ont été , dis-je , reçûs par moi Théodore...

GOLDINGHAM (*veut se jeter sur lui.*)

Oh , l'étrange insolence ! Je te tordrai le cou !

LE JUGE.

Ah , bon voisin ! ne vous emportez pas ! restez un peu en paix !

GOLDINGHAM.

Je ne veux point de paix , je ne veux point de paix ; la garde qui voudra ! je ne veux point de paix !

LE JUGE.

Mais , avec votre permission , Monsieur , il faut bien que vous vous

380 *L'AVARE.*  
tranquillifiez. Vous ne pouvez pas  
être Juge & Partie.

*GOLDINGHAM.*

Envoyez-le donc tout-à-l'heure  
en prison.

*LE JUGE.*

Un peu de patience ! il y ira.

*THÉODORE.*

Auriez-vous la dureté de faire  
pendre votre fils ?

*GOLDINGHAM.*

Rendez-moi mon argent, &  
vous fauve la vie.

*THÉODORE.*

Non, Monsieur, votre argent  
est à présent en bonnes mains ;  
est placé à fonds perdu.

*GOLDINGHAM.*

Hé bien, maraut, je veux que vous  
soyez pendu... Allons, sa sentence !

*THÉODORE.*

Oubliez-vous, Monsieur, que vous  
avez une rente de dix mille francs



L'AVARE. 381

assignée sur ma tête , & qui ne vous appartient que pour ma vie seulement ? vous la perdrez , si vous me faites pendre ; sans compter encore que de tous vos écus , de par le ciel , vous n'en reverrez pas un.

GOLDINGHAM.

Ah, quelle detresse ! fut-on jamais dans une situation si dure ? ... Al-  
lons , Monsieur , dépêchez sa sen-  
tence.

LE JUGE.

Tout-à-l'heure.

THÉODORE.

Monsieur , ce n'est pas la peine ;  
ne vous pressez pas tant. Je n'ai point  
volé son argent : mais je l'ai fait  
saisir pour payer les droits du Roi.

GOLDINGHAM.

De par le ciel ! je ne dois rien au  
Roi. J'ai payé la dernière imposi-  
tion. Il m'en tenoit au cœur , & je  
m'en souviens bien. Comment avez-

vous l'impudence de dire que je dois  
quelque chose au Roi ?

THÉODORE (à *Bellamour.*)

Aidez moi, mon cher beau-frère !  
(*haut.*) Et croyez-vous, Monsieur,  
que le Roi vous laissera vous embar-  
quer dans les conjurations, sans qu'il  
vous en coûte rien ?

GOLDINGHAM.

Dans les conjurations ?

THÉODORE.

Oui, Monsieur ! ces armes & ces  
munitions ? ... dans la cave ? ... s'il  
vous plaisoit vous en souvenir ?

BELLAMOUR.

Prenez garde, Monsieur, à ce  
que vous allez faire. Bon Dieu !  
comme on tomberoit sur un homme  
aussi riche que vous ? vous feriez  
une bonne prise pour ceux qui se  
mettroient à vos trouffes.

GOLDINGHAM.

Avez-vous l'insolence de me par-

ler d'une conjuration, où vous m'avez vous-même entraîné, couple de scélérats!

THÉODORE.

Monfieur, ni mon frere, ni moi, nous ne favons pas un mot de la conjuration. Nous pouvons feulement témoigner que nous avons vû des armes & des munitions dans la cave. Nous favons bien auffi qui est-ce qui les a fait mettre, & à quelle intention. Nous trouverons des amis, Monfieur! ...

BELLAMOUR.

Tenez, Monfieur, croyez-moi; renoncez à votre argent, & qu'il ne foit plus queftion de cela. Quand même on découvreroit que nous euſſions eu connoiffance de la conjuration, on nous pardonneroit pour avoir dénoncé un complice auffi riche, auffi important que vous. Mais vous! on ne vous feroit pas plus de

miséricorde que vous n'en avez jamais fait à ceux qui au jour marqué n'auroient pas retiré leurs gages.

GOLDINGHAM.

Maudits soient les malheureux !  
 Me voilà pris à mon piège ! (*à part.*)  
 Ils ont raison, & sûrement je ferai  
 pendu. Encore s'ils l'étoient avec  
 moi, je ne m'en foucierois plus tant.  
 (*haut.*) Mais, mon fils, dites-vous  
 vrai ? ne me rendrez-vous pas quel-  
 qu'un de mes écus ?

THÉODORE.

Pas un, de par le ciel ! & foyez  
 sûr, Monsieur, que vous devez en-  
 core vous trouver fort heureux, de  
 ce que je ne vous demande rien  
 davantage. Vous savez que depuis  
 douze ans vous ne m'avez pas don-  
 né un sou ; il est tems à présent de  
 payer les arrérages.

GOLDINGHAM.

GOLDINGHAM.

Que vais-je devenir ? Il faut donc que je perde la vie ou mon argent ? & je ne puis me décider. Je crois que le meilleur parti qui me reste, est de m'aller pendre, de peur d'être pendu.

*( Cette discussion sur la conjuration s'est passée entre eux trois à l'écart. Ils se rejoignent tous. )*

LE JUGE.

Hé bien, l'envoyerais-je en prison ?

GOLDINGHAM.

Non, laissez-le aller, il faut bien que je lui pardonne encore cette fois.

THÉODORE.

Et me cedez-vous aussi l'argent devant tous ces témoins ?

GOLDINGHAM.

Eh, oui, oui : mais détestable

386 *L'AVARE.*

coquin, tu me le payeras bien. J'épouserai Isabelle, je lui ferai des enfans, & je te priverai de tout ce qui me reste.

*THÉODORE.*

Eh bien ! à présent que les écus sont à moi, vous pouvez faire voir dans ces caisses que l'on a caché dans la cave. Je ne crois pas que vous y trouviez autre chose que de gros meubles.

*GOLDINGHAM.*

Et c'est donc là la conspiration où vous m'aviez engagé ?

*THÉODORE.*

Hé mon Dieu ! c'est elle-même. Tout ce que j'ai dit n'étoit qu'une fable, & ce sont vos mauvais traitemens qui m'ont forcé d'en venir à cette extrémité.

*GOLDINGHAM.*

Oh la scélératesse inouïe ! Je m'en vais de ce pas épouser Isabelle, &

J'espere qu'à la fin tu te pendras de  
desespoir.

THÉODORE.

Un moment, Monsieur, j'ai en-  
core une petite chose à vous dire.

ISABELLE *entre.*

Madame & moi, nous sommes  
mariés. Voulez-vous bien nous par-  
donner, & nous accorder votre bé-  
nédiction ?

ISABELLE.

Monsieur, je viens vous deman-  
der votre amitié, & votre bénédic-  
tion. Le ciel a décidé de mon sort,  
je n'ai pû faire autrement, j'ai sui-  
vi ses volontés.

GOLDINGHAM.

Par la mort & l'enfer ! mariés ?  
vous êtes tous deux mariés ?

THÉODORE.

Il est désormais trop tard pour le  
trouver mauvais.



GOLDINGHAM.

O chienne de traîtresse ! ô suppôt de Satan ! détestable Cheatly ! avec sa maudite Comtesse de Puddle-dock !

THÉODORE.

Voulez-vous nous donner, Monsieur, votre bénédiction ? c'est pour la recevoir que nous allons nous mettre à genoux. (*ils se mettent à genoux.*)

GOLDINGHAM.

Oui, oui ; je m'en vais vous la donner.

ISABELLE.

Je la recevrai avec bien de la joie.

GOLDINGHAM.

Puissent toutes les malédictions qui aient jamais suivi le mariage, se réunir pour vous accabler ! . . .

ISABELLE.

Ah ! quel souhait impie !

Monfieur, nous vous fommes bien obligés.

GOLDINGHAM.

Puiffiez - vous avoir à fouffrir ; vous de la rage d'amour, vous , de la plus invincible impuiffance, & être tourmentés tous les deux des horreurs de la jalousie !...

LE JUGE.

Ah ! voifin , cela fait trembler ; ne vous emportez pas comme cela !..

GOLDINGHAM.

Puiffe l'efprit de contradiction vous accompagner fans relâche ! Puiffiez-vous de votre vie ne vous jamais accorder en rien ! Puiffe le nom feul du repos n'être pas connu de vous , & pour que tout foit complet , être obligés malgré cela de vivre toujourns enfemble ! Adieu.

GOLDINGHAM *fort.*

B b iij

Je m'en vais après lui pour essayer du moins de le calmer un peu.

*Le Juge de Police sort.*

THÉODORA.

Ma chère sœur, que je me trouve heureuse d'avoir à présent l'avantage de vous appartenir.

BELLAMOUR (*à part.*)

Il faut que cela soit !... ô Dieu !... Mais c'est ma sœur !... quoique je ne l'aye pas vûe depuis près de neuf ans, elle a tant de ses airs... Je suis sûr que c'est elle.

THÉODORE.

Ma chère Isabelle, vous voudrez bien désormais appeler Monsieur que voilà votre frère.

BELLAMOUR.

J'ai déjà sur ce titre un droit incontestable, sans celui que je vous dois. Isabelle est ma sœur.

THÉODORE.

Vous nous surprenez tous.

ISABELLE.

Il est vrai que j'avois un frere qui a passé la mer. Mais comme il y a près de neuf ans que nous ne l'avons point vû , & que depuis quinze mois il ne nous a point donné de ses nouvelles , nous croyions qu'il étoit mort.

BELLAMOUR.

Mon cadet , à son grand regret , verra bien que je suis encore en vie.

ISABELLE.

Mais cela est - il possible ? êtes-vous bien mon frere ? En vérité vous avez un peu l'air qu'avoit mon pere , quand il étoit en vie.

BELLAMOUR.

Si vous êtes la fille du Chevalier William Raines, comme je n'en doute pas , je suis assurément votre frere ; vous étiez encore trop jeune

B b iv

quand je partis d'Angleterre pour que vous puissiez à présent vous souvenir de moi.

ISABELLE.

Ah, mon chere frere ! me voilà convaincue ! je bénis cet heureux moment. Vous allez faire revivre ma mere qui n'a pas quitté sa chambre depuis la mort de mon pere.

THÉODORE.

Mon cher frere, vous l'êtes doublement aujourd'hui : mais l'amitié fera à ce que j'espere, entre nous, un lien encore plus étroit.

THÉODORA.

Il n'y a rien d'aussi singulier & en même-tems d'aussi heureux que cette union de nos deux familles.

BELLAMOUR.

Je ne veux pas vous laisser aucun doute, & je vais vous donner une preuve que je suis votre frere. Mon pere est mort sans faire de tes-

**L'AVARE.** 393

rament : mais je fai que son intention étoit de vous donner cent mille francs. Sur mon honneur vous les aurez.

**THÉODORE.**

C'est pouffer la générosité au plus haut point ; j'étois assez riche de posséder mon Isabelle , fans que vous y joignissiez une dot : mais si je vis assez pour hériter de mon pere , je vous jure que vous en aurez autant.

**ISABELLE.**

Ce noble procedé me persuade encore davantage que vous êtes mon frere. Mais pourquoi vous êtes-vous tenu caché si longtems ?

**BELAMOUR.**

C'est-ce que ma chere Théodora vous dira mieux que moi. Allons au plus vîte voir ma mere, & tâcher de la consoler dans ses peines.

*Le Commissaire entre avec sa garde  
conduisant Monsieur SQUEEZE.*

LE COMMISSAIRE.

On dit que Monseigneur le Juge  
de Police est ici.

THÉODORE.

Squeeze entre les mains d'un  
Commissaire ! restons un petit mo-  
ment, je vous prie. Nos affaires se  
sont terminées assez heureusement  
pour que ceci soit la farce de la  
Comédie que nous venons de  
jouer.

SQUEEZE.

Oh ciel ! quelle est ma confusion !  
outre cela j'ai tous les os brisés de  
ma chute de cette nuit.

THÉODORE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Mon-  
sieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, ce vieux Monsieur que



**L'AVARE.** 395

voilà, n'ayant plus devant les yeux aucune crainte de Dieu, par la malice & l'instigation du diable, *vi & armis*, au mépris marqué de la Police ordonnée par notre souverain Maître le Roi George Second, de sa couronne & de sa Majesté, a commis la nuit dernière le crime de fornication, en se copulant charnellement avec une certaine Mademoiselle Lettice.

**BELLAMOUR.**

C'est assurément là le vrai style d'accusation.

**THÉODORE.**

Hé bien, comment vous en va, Monsieur Squeeze? comment? vous feriez - vous trouvé la dupe de vos belles manœuvres? Pouvez - vous à présent sans courir aucun risque faire prêter à quelqu'un dix ou douze mille francs, à cinquante pour cent d'intérêt?

Vous faites le plaifant, Monsieur;  
vous avez vos raifons...

*Madame CHEATLY entre.*

Oh ! Madame Cheatly , que vais-  
je devenir ? je fuis perdu de réputa-  
tion , je fuis ruiné fans reffource.

CHEATLY.

Hélas ! Monsieur , j'ai encore un  
malheur de plus à vous apprendre.  
Votre fils a perdu cinquante Loüis  
cette nuit , & s'est après cela marié  
avec une P... , une certaine Made-  
moifelle Joyce , qui étoit entrete-  
nue par ce méchant Procureur , ce  
Monsieur Petite affaire.

SQUEEZE.

Oh ciel ! tous les malheurs m'ac-  
cablent à-la-fois : mais ce dernier  
par deffus tous les autres , me fait  
enfin fuccomber.

THÉODORE.

C'est votre détestable ufure, & tous vos tours de Juif qui vous valent cela.

CHEATLY.

Mais, ne pouviez-vous pas aussi mettre quelque chose dans la main au Commissaire ?

SQUEEZE.

Il n'a jamais voulu, à cause de ces libertins qui étoient là présents. Que vais-je devenir ? que faut-il que je fasse ?

CHEATLY.

Je serois bien fâchée de vous proposer un mauvais expédient : mais si vous vouliez reconnoître ma fille pour votre femme, il me paroît que ce seroit le moyen de conserver, ou au moins de rétablir votre crédit...

SQUEEZE.

Elle a raison dans le fonds.

Outre cela , si vous voulez l'épouser réellement , c'est encore le vrai moyen de vous venger du sot mariage que votre fils vient de faire . . .

SQUEEZE.

On ne peut parler plus juste.

CHEATLY.

D'un autre côté , si vous ne l'épousez pas , la pauvre fille est perdue de réputation , & vous savez que c'est dans le monde ce qui lui tient le plus au cœur.

SQUEEZE.

Elle a , ma foi , raison ; je ne vois que ce moyen de sauver ma réputation ; si ma disgrâce devenoit publique , il n'y a pas un citoyen aisé qui voulût se fier à moi. Et , ma foi , les bonnes gens de la ville feroient tout aussi bien , s'ils m'en croyoient , d'épouser sans tant de façon les fil-

les qu'ils entretiennent. Elles leur coûtent bien plus cher , & ils les gardent aussi longtems que si elles étoient effectivement leurs femmes. HAZARD & LETTICE *entrent.*

HAZARD.

Monieur Squeeze , je vous ramene votre Princeſſe. Rendez-lui , je vous prie, ſon bas de ſoie couleur de roſe , & reprenez-en un noir que vous lui avez laiffé. Hé bien , Théodore , tu as donc paſſé le pas , te voilà donc marié ?

THÉODORE.

Oui , je le ſuis , Monſieur , & c'eſt par vos avis, c'eſt parceque j'ai profité de tout ce que vous m'avez dit.

HAZARD.

Tu es donc un homme perdu ? Mais , ma foi , elle eſt jolie , elle vaut bien au moins le ſervice d'une quinzaine. Tout le monde ſ'en accommoderoit.

Ce suppôt de B... a sans doute un recueil de tous les lieux communs dont se servent les jeunes fots de la ville pour déclamer contre le mariage.

H A Z A R D.

Allons , Théodore , te voilà condamné pour un an , à boire & manger chez toi , à aller à l'église , aux assemblées , à coucher sans remission tous les jours avec ta femme. Mais avec un peu de patience nous te verrons revenir parmi nous , & renchérir sur le plus déterminé pécheur de tout ce que nous sommes.

RANT , TIMOTHÉE , JOYCE

*entrent.*

T I M O T H É E.

Ah Seigneur , voilà mon pere !  
j'ai si grand' peur de lui !

R A N T.

Hé , montrez - lui les dents ! ne  
dites-

L'AVARE. 401

Dites-vous pas que vous avez cinq mille livres de rentes qu'une Tante vous a laissées, & sur lesquelles il n'a rien à voir?

TIMOTHÉE.

Oui da! je les ai bien.

RANT.

Allons, courage, présentez - lui votre femme; outre cela, ce sera un creve-cœur pour Théodora de voir comment vous l'avez délaissée.

TIMOTHÉE.

Oui da, c'en fera un, voyez-vous? Je compte qu'elle en aura un furieux dépit, vous entendez bien.

RANT.

Monsieur Squeeze, voilà Monsieur votre fils, qui vient avec sa femme, vous demander votre bénédiction.

SQUEEZE.

Oh! c'est un malheureux! c'est un chien! un fripon!

TIMOTHÉE.

Comment, fripon? Je suis fils

Tome I.

Cc



402 **L'AVARE.**

d'un Notaire, voyez-vous ? & on dit encore, Monsieur, que je lui ressemble assez.

**SQUEEZE.**

Ah scélérat, épouser une P... ?  
ôtez-vous de devant moi.

**TIMOTHÉE.**

Une P..., Monsieur ? vous ne savez ce que vous dites, voyez-vous ? c'est une jeune Demoiselle, jolie & bien élevée, & je suis sûr que c'est moi qui viens d'avoir son pucelage. N'est-il pas vrai, ma chère ?

**JOYCE.**

Ah ! très-vrai, mon très-cher. (*d part.*) C'est du moins le meilleur que je puisse lui donner.

**SQUEEZE.**

Oh le vilain infame ! épouser une gueuse ?

**JOYCE.**

Monsieur, si vous n'étiez pas mon beau-pere, je vous souffleterois.

**HAZARD.**

Si vous osez encore parler comme

cela à ma cousine , je vous couperai les oreilles ; entendez-vous , vieux sot ?

SQUEEZE.

Cet Hector me fait une peur enragée : mais je me vangerai bien de mon coquin de fils.

JOYCE.

Je crois, Mademoiselle Lettice ; je crois que vous conviendrez que je puis à-présent du moins marcher de pair avec votre grandeur. Monsieur Timothée vient de faire de moi une honnête femme , & c'est assurément ce que vous n'êtes pas.

RANT.

Adieu donc , Théodore , tu n'es plus de ce monde ! le mariage ne change-t-il pas les gens ? ne fait-il pas oublier ses amis ? & n'en diroit-on pas ce que j'entends tous les jours ; que les honneurs changent les mœurs !

HAZARD.

J'ai meilleure opinion de lui.

Et non pas moi, Messieurs, de vos bons mots sur le mariage ; il n'y a rien de si plat & de si ridicule.

*Le Juge de Police entre.*

LE JUGE.

Il n'y a pas moyen de calmer votre pere. Il est enragé. Il s'est enfermé dans son cabinet, & ne veut voir personne. Commissaire, que faites-vous ici ?

LE COMMISSAIRE.

Monseigneur, nous vous avons amené ce vieux Monsieur que voilà, que nous avons surpris en fornication, s'il plaît à votre seigneurie . . .

LE JUGE.

Qui ? Monsieur Squeeze ? hé un homme de son âge ne peut plus fornicuer !

LE COMMISSAIRE.

Nous l'avons pris sautant par une fenêtre, à demi déshabillé ; & il étoit si pressé, qu'en se levant d'auprès de

L'AVARE. 405

La Demoiselle, il avoit pris au lieu du sien, un de ses bas couleur de rose.

LE JUGE.

Monieur, cela est-il vrai ?

SQUEEZE.

Oui, Monsieur, cela est vrai ; j'étois au lit avec cette Demoiselle : mais cette Demoiselle est ma femme ; ainsi je me flatte qu'on n'y trouvera rien à redire.

LE JUGE.

Votre femme ?

SQUEEZE.

Oui, Monsieur ; & devant tous ces témoins, je la reconnois pour ma femme.

TIMOTHÉE.

Fi donc, Monsieur, quelle honnêteté ! épouser une gueuse ?

SQUEEZE.

Taisez-vous, insolent !

THÉODORE.

Lettice, je vous félicite sur l'acquisition de ce vieux coquin-là.

LETTICE.

Je vous suis bien obligée, Monsieur. Hé bien ! Mademoiselle Joyce, ferez-vous encore comparaison ? ...

A genoux, tout-à-l'heure, impertinente, & demandez-moi ma bénédiction. JOYCE.

Je ne me soucie gueres de tout ce que vous dites, & de mes jours on ne me verra vous appeller ma belle-mere.

CHEATLY (à Isabelle.)

Madame, je vous souhaite de tout mon cœur bonne fête avec Monsieur Théodore. Il est jeune, il est bien fait, je présume que cela ira bien, vous aurez suffisance.

THÉODORE.

Je veux, Madame Cheatly, vous témoigner ma reconnoissance. J'ai cent Louis à vous donner, & j'aurai toute ma vie pour vous & pour Robin, des attentions dont vous ferez contente. ROBIN *entre.*

ROBIN.

Monfieur, pour vous montrer que je penfe toûjours à ce qui peut vous plaire, je viens de vous amener des violons.

THÉODORE.

Eh bien ! fais les entrer. Nous refterons pour danfer dans la maifon de mon pere, & c'eft peut-être la dernière fois que nous y mettrons les piés. (*les violons entrent.*)

ROBIN.

Hé bien ! qu'en dites-vous, Madame Cheatly, nous marirons-nous, ou vivrons-nous amans comme nous avons fait jufqu'ici ?

CHEATLY.

Cela m'eft égal, Robin, je t'en laiffe le choix.

ROBIN.

Hé bien donc ! reftons comme nous fommes.

CHEATLY.

D'accord.

408

**L'AVARE.**

**BELLAMOUR.**

Allons, jouez violons!

**THÉODORE.**

Maintenant que rien ne manque à ma satisfaction, j'avoue que j'ai manqué à ce que je dois à mon père. Mais, il ne m'étoit pas possible d'en agir autrement. Il auroit fallu renoncer à un devoir plus essentiel, oublier vos appas, ma charmante Isabelle, oublier mon amour. J'espère que ma passion sera toujours une excuse suffisante de la conduite que j'ai tenue: ce qu'a fait faire l'amour, ne sauroit jamais passer pour un crime.

(*Exeunt omnes.*)

**FIN**

*du Tome Premier.*

G. Arnould

27.5.95

2 vols.

[ZAH]



**944662**



